octobre 1971



n° 214

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Caza

FICTION

Directeur de la Publication : M. DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique : 40 FB.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**30,80**	**61,20**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	24,20	48.00
	Recommandé	F.	42,20	84.00
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	216	428
	Recommandé	F.B.	387	768
SUISSE	Ordinaire	F.S.	18,75	37.20
	Recommandé	F.S.	32,75	65,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)


Voici, dans le cadre de la collection
«Aventures fantastiques»,
deux œuvres majeures du grand
Abraham Merritt
LES HABITANTS
DU MIRAGE
SEPT PAS
VERS SATAN
Hors de l'espace normal, quelque
part à côté du réel, deux séjours
d'aventures merveilleuses et de
noire terreur, deux créations
de l'auteur du Gouffre de
la lune et du Monstre de métal...
Un volume de 490 pages, relié pleine
soie « vieil or » avec fers originaux
argent. Gardes et hors-texte de
Michel Desimon. Tirage limité
et numéroté. Prix : **44 F**
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24, rue de Mogador - Paris 9e tél. 874 40-56
C.C.P. La Source 31.529-23

BON DE COMMANDE "F"

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

			FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80
☐	HS6	LA MAISON AU BORD DU MONDE par William Hodgson	44	394	34,30
☐	31	LES LOUPS DES ETOILES par Edmond Hamilton	41	366	31,80
☐	HS7	LES HABITANTS DU MIRAGE SEPT PAS VERS SATAN par Abraham Merritt	44	394	34,30

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : M. Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41

Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction" :

ROBERT F YOUNG
Sur le Fleuve

KEITH ROBERTS
Expédition
sur la troisième planète

DEAN R. KOONTZ
Bruno

---

et la fin du récit de

FRITZ LEIBER
La nuit des longs couteaux

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

FRITZ LEIBER	11	Le Jeu du Silence
	66	Des filles, à pleins tiroirs...
	67	Nocturne
	S. 3	L'univers est à eux
	92	Rythme secret
	93	L'homme de guerre
	108	La grande caravane
	109	Chants secrets
	118	Si les mythes m'étaient contés
	119	Petite planète de vacances
	122	Amitié à haute tension
	125	La multiplication des pères
	126	Jardin d'enfants
	132	Les vents de Mars
	139	Quatre fantômes dans « Hamlet »
	144	Le Héros
	171	L'Infra-Monde
	176	Je cherche Jeff
	186	Le vaisseau lève l'ancre à minuit
	192	Sac de suie
	208	Le navire des ombres
	211	La fille aux yeux avides
WALTER M. MILLER	27	Le gardien de la flamme
	165	Hommes de la Lune
	167	Vengeance pour Nicolaï
	190	La sentinelle
	S. 17	Les ogres de l'espace
GUY SCOVEL	147	Meurtre : facteur infini
	149	Chronoléthite
	152	Les naufragés d'Harpocrate
	163	Le grand zédinn d'Aldénagar
	S. 12	La vallée de Hurle-Grioche
	195	Le traquenard d'Octane

FRITZ

LEIBER

La nuit des longs couteaux

PREMIERE PARTIE

Leiber est à l'honneur pour la rentrée, puisque, ce mois-ci, Galaxie *entame la publication de son plus récent roman,* Un spectre hante le Texas, *tandis que* Fiction *présente simultanément ce long récit en deux parties, écrit il y a une dizaine d'années. Dans* La nuit des longs couteaux, *Leiber aborde une fois de plus un thème qui lui est cher : la description d'un univers postatomique. Qu'on se souvienne de nouvelles comme* La lune était verte *ou* Pas d'amateurs aujourd'hui *(ancien* Galaxie), Le jeu du silence *ou* Nocturne (Fiction) : *le conflit atomique, ses conséquences et les aberrations qui en découlent ont toujours fourni une inspiration de choix à un auteur aussi adepte de l'humour noir que l'est Leiber.* La nuit des longs couteaux *est une de ses œuvres « définitives » dans le genre. Rarement on avait poussé aussi loin la peinture de l'absurdité socio-psychologique entraînée par le retour à la barbarie d'un monde qui frise la démence. Tout ceci étant fait, dans une optique typiquement leiberienne, au second degré. Aucune péripétie importante n'occupe le devant de la scène ; tout le contenu est dans la toile de fond, dans l'étude minutieuse du comportement des personnages et de leur mentalité. Sans même raconter à proprement parler une action, Leiber est parvenu ici à suggérer toute une société, figée dans son insanité. Et il le fait avec un art du détail qui est proprement mémorable.*

A. D.

1

J'ÉTAIS à cent cinquante kilomètres de Nulle Part — c'est au sens littéral qu'il faut entendre l'appellation — quand je repérai la fille du coin de l'œil. J'étais tout particulièrement attentif car je craignais encore que l'autre bougre, le rescapé de la massacre-partie, soit sur mes talons.

Je suivais un alignement de pylônes de haute tension qu'une explosion oubliée, remontant à la Dernière Guerre, avait tous inclinés selon le même angle — on aurait dit des gentlemen en goguette. A l'estime, je jugeai que la fille avançait dans la même direction que moi et qu'elle allait couper ma trajectoire, car elle fuyait un nuage de poussière qui, même à cette distance, présentait d'inquiétantes lueurs métalliques. Je distinguai aussi des masses sombres qui pouvaient bien être des cadavres d'hommes ou des carcasses d'animaux. Elle était svelte, brune, et paraissait être sur le qui-vive. Pas plus grande que moi. Un foulard négligemment noué dissimulait la partie inférieure de sa figure. Comme les hors-la-loi du Far West, autrefois.

Nous n'agitâmes pas le bras, nous ne tournâmes pas la tête. Nous nous rapprochions lentement ; pourtant, aucun des deux ne laissait deviner par son attitude qu'il avait vu l'autre. Ce qui ne nous empêchait pas d'être intensément, scrupuleusement vigilants. Moi, en tout cas, je l'étais. Et elle avait tout intérêt à l'être également.

Le ciel, au-dessus de nous, était bas et bouché comme toujours. Un ciel découvert, je ne me rappelle pas à quoi cela ressemble. Il y a trois ans, je crois, j'ai vu Vénus. Mais c'était peut-être Sirius ou Jupiter. La clarté brûlante et fuligineuse du jour passait de l'ambre de midi au bronze ensanglanté du soir.

Les pylônes que je longeais étaient imperceptiblement écrasés dans le sens du dévers. L'épicentre de la déflagration s'était sans doute situé à quelques kilomètres. Sur la face exposée, le métal était abrasé. Lisse là où il y avait eu vaporisation mais avec des vergetures et des cloques aux endroits où l'acier avait fondu et s'était liquéfié. On pouvait présumer que les lignes de transport de force s'étaient toutes volatilisées, elles aussi, mais, avec le brouillard, je n'en avais pas la certitude, encore que j'aperçusse trois taches noires qui étaient peut-être des vautours perchés.

L'éclat blanc d'une tête de mort miroitait parmi les détritus

amoncelés au pied du pylône le plus proche. C'est là une chose assez peu fréquente. Après tant d'années, on continue à voir davantage de cadavres encore enviandés que de squelettes. Les radiations brutales ont tué les bactéries et maintenu les corps en état de conservation perpétuelle, tout comme le proclamaient les dernières annonces publicitaires pour le bœuf en boîte. Ou comme l'espéraient les Pharaons égyptiens. En fait, ces dépouilles constituent l'un des signes annonciateurs d'une dérive véritablement radioactive. Et on les évite. Les vautours dédaignent également ces charognes empoisonnées : ils ont appris la leçon.

Devant moi surgirent de hauts gazomètres ressemblant à des cuirassés déformés ou à des porte-avions vus à travers un écran de fumée : leurs étraves étaient constituées par la jonction entre la courbure naturelle de la face intacte et l'énorme emboutissage causé par l'onde de choc du côté de la paroi qui avait essuyé l'explosion de plein fouet.

Les trois autres bougres ne savaient pas beaucoup mieux que moi où était situé Nulle Part — c'est d'ailleurs en partie pour cela que ce territoire porte ce nom — mais je savais en gros que j'étais dans les Terres Mortes entre Porter County et Ouachita Parish. Sans doute beaucoup plus près de celui-ci que de celui-là.

C'est une Amérique rudement chamboulée que l'Amérique d'aujourd'hui, il faut bien le dire, et elle ne possède plus qu'un infime vestige de sa personnalité, tout comme un type bouclé dans la cellule capitonnée la plus isolée de l'asile de fous. Si un voyageur temporel venu du milieu du XX[e] siècle franchissait les décennies le séparant de nous et consultait une carte, à supposer que quelqu'un en possède une, il jurerait que la carte serait devenue dingue, qu'elle aurait attrapé Dieu sait quelle maladie qui aurait fait enfler de minuscules territoires comme autant de tumeurs de papier alors que les régions dont il se souviendrait, avec leurs noms en grosses lettres et coloriés en teintes vives, auraient purement et simplement disparu. Jamais il ne devinerait que nous avions colonisé Mars, Vénus et même les lunes de Jupiter avant que l'épidémie presse-bouton ait surgi et essaimé jusqu'aux colonies spatiales.

A l'est, il verrait la chaîne de l'Atlantique et le massif de Savannah. A l'ouest, le territoire de Walla Walla, les falaises du Pacifique et Los Alamos. Il remarquerait que la ligne littorale s'est modifiée,

me suis-je laissé dire, là où les trois plus importants dépôts de matière fissile ont explosé, reliant la Vallée de la Mort à la mer de sorte que, maintenant, Los Alamos est un port ou peu s'en faut. Au centre, il constaterait que Porter County et l'Asile de Manteno sont étrangement proches des Grands Lacs, lesquels sont de guingois et ont un peu mordu sur le sud-ouest lors du grand séisme.

C'est quand même drôle que ce soit grâce à un asile de fous que la population locale ait survécu à la fiesta nucléaire. Mais, d'après ce que je sais, en ce temps-là, on les construisait aussi loin que possible des lieux habités. C'étaient des havres de sécurité.

Au centre sud, Ouachita Parish remonte le Mississippi, tournant le dos à la vieille Louisiane.

Voilà ce que découvrirait notre voyageur temporel. Cela, plus quelques autres endroits très rares, y compris deux ou trois dont je n'ai sans doute jamais entendu parler. Et pratiquement tous lui réserveraient de jolies surprises : nul ne peut prévoir ce à quoi les débris d'une nation pulvérisée peuvent s'accrocher pour conserver un rudiment d'organisation, maintenir farouchement ces vestiges et les développer, très lentement et très jalousement.

Mais la majeure partie de la carte, celle qui en occupe virtuellement toute la surface, réduisant les localités dont j'ai fait état plus haut à de minuscules furoncles, cernant presque toute l'Amérique et lançant partout ses pseudopodes grêles, c'est l'immense tache noire des Terres Mortes. Je ne sais pas comment on pourrait représenter autrement que par cette flaque d'un noir virginal, d'un noir absolu, les Terres Mortes, leurs poussières radioactives multicolores et leurs habitants clairsemés et isolés, chacun absorbé par ses activités meurtrières parfaitement inutiles mais requérant toute son attention. Une région dont les noms de lieu comme Nulle Part, Ça, N'importe Où et L'Endroit n'ont rien que de naturel dans un monde où nous sommes quelques-uns à essayer de vagabonder de compagnie pendant quelques mois ou quelques semaines inconfortables.

Comme je le disais, j'étais quelque part dans les Terres Mortes à proximité de l'Asile de Manteno.

Nous nous rapprochions, la fille et moi. A présent, nous étions à portée de balles ou de dards mais hors d'atteinte d'une lame, fût-elle jetée par le plus habile ou le plus chanceux des lanceurs

de poignards. Elle portait des bottes, une chemise à manches longues et des jeans usagés. Ce que j'avais pris pour un couvre-chef noir était ses cheveux qui formaient une haute coiffure compliquée maintenue en place par des ébarbures de métal luisant. Un joli piège à mouches, pensai-je.

Dans sa main gauche — celle qui me faisait face — elle tenait un pistaiguille qu'elle prenait soin de ne pas braquer sur moi. C'était une de ces minuscules et puissantes arbalètes dont il n'est pas facile de dire si le ressort est armé ou non. Une petite sacoche de cuir fixée à sa ceinture ballottait sur sa hanche. Je remarquai également deux couteaux dans leurs gaines. L'un d'eux était insolite : il n'avait pas de manche. Rien que la soie nue. J'en conclus que c'était probablement un couteau de jet.

Je rapprochai ma main de mon Banker's Special dont l'étui était ouvert. C'était la grande arme psychologique de Ray Banker, encore que (qui sait ?) les deux cartouches de 38 qu'elle recélait étaient peut-être en bon état. La balle que j'avais tirée à Nulle Part avait fait mouche, et j'en avais été fort aise !

J'avais l'impression qu'elle dissimulait son bras droit. Soudain, je vis l'arme qu'elle étreignait. Une arme que l'on a rarement l'occasion de rencontrer : un crochet de docker. Je ne me trompais pas : elle dissimulait sa main droite. Sa manche était baissée, ne laissant apparaître que le crochet. Peut-être sa main portait-elle des cicatrices de radiations, des ulcères, ou était-elle abîmée d'une façon ou d'une autre ? Nous avons notre vanité, nous autres des Terres Mortes. Personnellement, je suis chatouilleux sur le chapitre de ma calvitie.

A un moment donné, elle donna plus de ballant à son bras droit et je vis alors combien il était court. Il lui manquait une main. Le crochet était directement fixé au moignon.

Elle devait avoir une dizaine d'années de moins que moi. J'approche de la quarantaine, je crois bien, encore que d'aucuns me donnent moins. Il n'est pas possible de connaître son âge avec certitude. Avec la vie que nous menons, on oublie les balivernes comme la chronologie. Cela étant, compte tenu de la différence d'âge, ses réflexes seraient plus rapides que les miens. C'était une chose dont il fallait se souvenir.

Le nuage de poussière verdâtre et miroitant qu'elle fuyait — c'était, du moins, ce que j'avais conclu — se rapprochait. De son coude gauche, la fille donna un petit coup à la sacoche qui battait

sur ses reins et il y eut une salve de minuscules points lumineux. Je réprimai un tressaillement. Puis, recouvrant mon sang-froid, j'analysai la situation. Fallait-il attacher une importance particulière au fait qu'elle était munie d'un compteur Geiger ? Naturellement, ces réflexions laissaient ma vigilance intacte. Si la vigilance s'assoupit, on ne fait pas long feu dans les Terres Mortes.

Cela pouvait signifier que c'était une novice, en quelque sorte. Nous autres, les vieux de la vieille, nous sommes pour la plupart capables d'évaluer à l'œil la « chaleur » d'un nuage de poussière, d'un cratère ou d'une zone vitrifiée, et cela avec plus de précision que n'importe quel instrument. Il y a des gars qui affirment qu'ils sentent la radioactivité, encore que je n'en aie connu aucun qui eût très envie de déambuler de nuit en terrain non familier, ce qui ne poserait pas de problème à quelqu'un capable d'éprouver physiquement la chaleur nucléaire.

Pourtant, elle n'avait vraiment pas l'air d'un pied tendre. Pas comme, par exemple, certaines citoyennes récemment exilées de Manteno ou l'épouse infidèle, voire la petite amie devenue gênante, d'un quelconque bourgeois de Porter que le mari — ou l'amant — a personnellement escortée au-delà des monceaux de poussière « chaude » empilés pour interdire l'entrée de la place et abandonnée par esprit de vengeance ou par lassitude. Et ces pédés culturels se prétendent civilisés !

Non, elle donnait vraiment l'impression d'être une fille des Terres Mortes. Mais alors, pourquoi le compteur Geiger ?

Peut-être sa vue était-elle mauvaise. Très mauvaise. J'en doutais. A un moment donné, elle leva la jambe un peu plus haut pour enjamber une arête de ciment brisé. Non, elle voyait bien.

Etait-ce simplement une inquiète qui faisait appel à la science pour compléter un savoir fondé sur une expérience aussi riche — ou même plus riche — que la mienne ? J'avais déjà eu l'occasion de rencontrer ce genre d'hyperprudent. Presque tous se débrouillent fort bien, mais ils ont tendance à être un rien trop lents dans le corps à corps.

Peut-être vérifiait-elle son compteur qu'elle destinait à un autre usage. L'échanger contre quelque chose, par exemple ? Peut-être avait-elle coutume de voyager de nuit ! Dans ce cas, l'instrument avait sa raison d'être. Mais à quoi bon s'en servir en plein jour ? Et, en toute hypothèse, pourquoi me le faire voir ?

Cherchait-elle à me persuader qu'elle était néophyte ? Avait-elle espéré que le crépitement inattendu du compteur me ferait baisser

ma garde ? Mais qui s'embarrasserait d'un Geiger pour un stratagème aussi alambiqué ? Et, si c'était bien le cas, elle aurait attendu de s'être rapprochée pour tenter le coup.

Réfléchir, ça ne mène à rien.

Elle coupa son compteur d'un second coup de coude et accéléra l'allure. Je cessai de penser pour ne plus être qu'un nœud de vigilance.

Maintenant, moins de deux mètres nous séparaient. Nous aurions presque pu sauter l'un sur l'autre sans procéder au pas de deux préalable. Pourtant, aucun de nous n'avait ouvert la bouche et nous ne nous regardions pas, encore que nous étions si proches que nous n'avions qu'à tourner imperceptiblement la tête pour nous observer du coin de l'œil. Chacun surveillait l'autre pendant cinq ou six secondes, puis son regard se détournait brièvement pour enregistrer la présence de rochers et de trous qui se succédaient le long des trajectoires parallèles que nous suivions. Un pédé culturel d'un quelconque endroit « civilisé » aurait trouvé cela amusant, je suppose, s'il avait eu l'occasion de nous contempler, pour son plaisir exclusif, dans une arène ou derrière une vitre blindée.

Les sourcils de la fille étaient aussi noirs que ses cheveux coiffés en hauteur et maintenus avec des morceaux de métal. Ce style sauvage lui donnait un petit air africain malgré son teint pâle (très peu de rayons ultraviolets parviennent à percer la poussière). Une étroite cicatrice de radiation partant du coin inférieur de son orbite droite s'étirait entre ses sourcils, marquait son front en oblique et se perdait sous sa sombre toison au niveau de la tempe gauche.

Naturellement, il y avait un moment que je l'avais flairée.

A présent, je distinguais même la couleur de ses yeux. Ils étaient bleus. Une couleur qu'on ne voit jamais. Aucune poussière, ou presque, n'a de phosphorescence bleutée ; il y a très peu d'objets bleus à l'exception de certains aciers sombres ; la tonalité du ciel ne s'éloigne guère des orange, encore que, parfois, il soit vert ; et l'eau reflète le firmament.

Oui, elle avait des yeux bleus. Des yeux bleus, et cette cicatrice effrontée. Des yeux bleus, cette cicatrice effrontée, un pistaiguille et un crochet d'acier à la place de la main droite — et nous marchions côte à côte à moins de deux mètres l'un de l'autre

sans nous rapprocher d'un centimètre ; nous ne nous étions pas encore regardés franchement, nous n'avions pas encore prononcé un mot, et je réalisai que la période préliminaire de vigilance permanente était arrivée à son terme, que j'avais eu la possibilité d'étudier cette fille et de la jauger, que la nuit tombait vite et que, une fois de plus, le problème des deux pulsions se posait.

Je pouvais essayer, soit de la tuer, soit de coucher avec elle.

Je sais que, sur ce point, les pédés culturels (ainsi que, bien sûr, notre imaginaire voyageur du temps venu du XXe siècle) s'écrieraient bruyamment qu'ils ne comprennent rien — et ne croient pas davantage — à cet élémentaire besoin de meurtre qui nous anime, nous autres, enfants des Terres Mortes. Quand un homme ou une femme assassine, protesteraient-ils, c'est par appât du gain ou pour camoufler un crime, ou c'est la conséquence d'un refoulement sexuel, ou c'est parce que leur instinct de possession sexuelle a été contrarié — et ils énuméreraient peut-être quelques autres motifs « rationnels » — mais pas pour le simple plaisir de tuer ! Non ! Pas pour la détente et le soulagement que procure le meurtre, pas uniquement pour extirper un petit fragment encore identifiable de ce lamentable gâchis humain indiciblement écœurant. A moins, ajouteraient-ils, d'être complètement fou — c'est d'ailleurs ainsi que nous qualifient tous les étrangers. Ils sont incapables de penser à nous en d'autres termes.

A mon sens, les pédés culturels et les voyageurs du temps ne comprennent rien, tout bêtement, bien que, pour être à ce point aveugle, il faut, me semble-t-il, rayer une bonne partie de l'histoire de la Dernière Guerre — et de toutes les autres au demeurant — et de ce qui s'en est suivi, notamment le foisonnement des sectes aberrantes tournées vers le macabre : les bandes de loups-garous, les Berserkers et les adeptes de l'amok, la renaissance du culte de Siva et des messes noires, les casseurs de machines, les mouvements ayant pour slogan *Tuez les tueurs*, la néosorcellerie, les Rampants Maudits, les Inconscients, les dieux bleus radioactifs et les diables-fusées des atomistes, sans compter une bonne dizaine d'autres groupes préfigurant clairement la psychologie du peuple des Terres Mortes. L'apparition de ces sectes a été aussi imprévisible que la révolte des Thugs, les danses macabres du moyen âge ou la Croisade des Enfants, mais cela ne l'a pas empêché de se produire.

Il faut dire que les pédés culturels s'y entendent pour fermer les yeux sur les choses. J'imagine qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Ils se figurent être l'humanité reprenant sa marche en avant. Oui, malgré leur risible incongruité et leur monstruosité hystérique, ils croient vraiment, chaque groupe hurlant croit être les nouveaux Adams et les nouvelles Eves. Ils se mouchent terriblement du pied, qu'ils se parent ou non de feuilles de vigne. Contrairement à nous, ceux des Terres Mortes, ils ne portent pas vingt-quatre heures par jour le fardeau de tout ce qui a été irrémédiablement perdu.

Puisque j'en suis arrivé là, j'irai encore un peu plus loin en avouant que même nous, le peuple des Terres Mortes, nous ne comprenons pas réellement ce besoin de tuer qui est en nous — — même si cela peut paraître paradoxal. Oh ! certes, nous avons une théorie : on a toujours une théorie pour expliquer les passions qui nous mènent. Nous nous surnommons les éboueurs, les coprophages, les nettoyeurs de gangrène. Nous nous imaginons parfois rendre l'ultime service à celui que nous tuons. Oui, et, bonnes âmes, nous larmoyons... après ! Il nous arrive de nous raconter à nous-mêmes que nous avons finalement trouvé et éliminé le seul homme ou la seule femme responsable de tout. Nous débattons, surtout dans notre for intérieur, de l'esthétique de l'homicide. Nous nous surprenons, à l'occasion, à admettre que nous sommes purement et simplement des dingues — mais devant personne d'autre que nous-mêmes.

En fait, nous ne comprenons pas vraiment ce désir de meurtre : nous l'éprouvons seulement. Au spectacle détestable d'un autre être humain, ce besoin commence à germer pour devenir une irrésistible impulsion qui nous propulse vers l'acte lui-même ou sa représentation comme une marionnette au bout de son fil.

Et je le sentais s'épanouir au fond de moi, ce besoin, tandis que nous suivions nos parallèles chemins de mort dans la brume ensanglantée, moi, la fille et notre problème. La fille aux yeux bleus et à la cicatrice effrontée.

Le problème des deux pulsions, disais-je. Le second besoin, le besoin sexuel, je sais que tous nos pédés culturels (et sans aucun doute notre voyageur temporel) prétendront qu'ils le connaissent sur le bout du doigt. Peut-être. Mais je me demande s'ils réalisent avec quelle intensité nous le ressentons, nous autres, les gens des Terres Mortes, pour qui il est la seule soupape d'échappement (à l'exception, à la rigueur, de l'alcool et de la drogue qu'il nous est

difficile de nous procurer et dont nous osons rarement faire usage), la seule soupape d'échappement absolue, bien que passagère, qui nous fasse oublier notre accablante solitude et notre tyrannique soif de meurtre.

Etreindre, posséder, assouvir ses appétits et même... oui... même aimer brièvement. Trouver un refuge éphémère... c'était bon, c'était un soulagement et une détente précieuse.

Mais cela ne pouvait pas durer. On parvenait à faire tirer la chose en longueur, à la préserver quelques jours, peut-être un mois (encore que, parfois, cela ne durait pas jusqu'au matin), on pouvait même commencer à se parler un peu au bout d'un certain temps. Mais cela ne durait jamais. Ne serait-ce que parce que les glandes se fatiguent irrémédiablement.

Pour nous, le meurtre était la solution finale, le seul défoulement permanent. Seul le peuple des Terres Mortes sait combien il est bon de tuer. Mais après avoir tué, la solitude revient, deux fois plus pénible. Et, après un répit, j'étais à nouveau tombé sur un de ces êtres humains haïssables...

Le problème des deux pulsions... Tout en surveillant avec une attention de tous les instants la fille qui avançait avec obstination parallèlement à moi, je m'interrogeais : comment les deux pulsions se manifestaient-elles chez elle ? Etait-elle attirée par les balafres boursouflées qui labouraient mes joues et que mon foulard révélait à moitié — moi, je leur trouvais une symétrie agréable ? Se demandait-elle quelle tête j'avais sans le noir bonnet de feutre à visière enfoncé jusqu'aux yeux ? Ou bien pensait-elle surtout à plonger son crochet dans ma gorge pour me faire mordre la poussière ?

Impossible de savoir. Elle avait un masque de joueur de poker, aussi impénétrable que le mien.

Et moi, comment ressentais-je les deux pulsions ? Comment les ressentais-je en observant cette fille aux yeux bleus, à la cicatrice impertinente, aux lèvres minces et arrogantes qui ne demandaient qu'à être écrasées, au cou frêle ? Et je m'aperçus que j'étais incapable de le décrire, même à mon propre usage. Simplement, je sentais les deux désirs s'épanouir en moi, côte à côte, comme deux jumeaux monstrueux. Un moment viendrait où ils seraient trop grands pour mon corps décharné, tout simplement. Et il faudrait alors accoucher de l'un d'eux. Et vite.

Je ne sais pas qui, d'elle ou de moi, ralentit le premier l'allure. Cela se produisit très progressivement, mais les bouffées de poussière qui, dans les Terres Mortes, s'envolent sous le pas le plus léger, devinrent de plus en plus inconsistantes jusqu'au moment où il n'y eut plus de poussière du tout. Nous étions tous les deux immobiles. Je compris alors brusquement la raison pour laquelle nous nous étions ainsi arrêtés. Une raison toute matérielle. Une antique autoroute coupait notre trajectoire à angle droit. La bretelle d'accès était sérieusement érodée, de sorte que le soubassement de la chaussée se trouvait un bon mètre au-dessus de nous. C'était comme un petit mur. Là où j'étais, j'aurais presque pu, en tendant les bras, toucher le ciment lisse à la tranche rugueuse de la bande de roulement. Elle aussi.

Nous étions au beau milieu des gazomètres. Il y en avait six ou sept qui nous écrasaient de leur masse. Ils étaient aplatis comme de vulgaires boîtes de bière à la suite de l'explosion, mais le métal donnait l'impression d'être en assez bon état jusqu'au moment où on distinguait, ici et là, de petits trous, de petites brèches par où filtrait une lumière rougeâtre aux endroits où la vaporisation ou, plus tard, l'érosion l'avaient abrasé. Cela ressemblait presque à de la dentelle. Juste devant nous, de l'autre côté de l'autoroute, se dressait le squelette d'une vieille raffinerie haute de six étages. L'explosion l'avait fait s'affaisser comme les pylônes, et des monceaux, des dunes de poussière s'empilaient, en obstruant la partie inférieure.

La lumière devenait plus rouge et plus fuligineuse de minute en minute.

Depuis que je m'étais arrêté — et l'immobilité est toujours en quelque sorte comme un moyen de libérer les émotions — je sentais les deux désirs grossir plus vite en moi. Mais je me disais que c'était très bien ainsi. C'était la crise — et elle s'en rendait sûrement compte, elle aussi — et cela nous permettrait de contenir les pulsions un peu plus longtemps sans éclater.

Je tournai la tête le premier. Enfin, je la regardai dans les yeux, et elle me regarda dans les yeux. Comme cela se produit immanquablement en de telles circonstances, un troisième besoin jaillit brutalement, aussi puissant sur le moment que les deux autres : celui de parler, de tout raconter, de lui demander qu'elle me raconte tout. Mais, alors même que je m'apprêtais à prononcer les paroles d'accueil avec une joie absurde, ma gorge se noua — je savais d'avance qu'elle se nouerait — et il n'y eut plus que l'atroce

tristesse de ce qui était perdu à jamais, la vanité de toute communication, l'impossibilité de recréer le passé, le passé individuel, n'importe quel passé. Et, ainsi qu'il en va toujours, la troisième pulsion mourut.

Je devinai qu'elle éprouvait la même souffrance inouïe que moi. Je la devinais en voyant ses paupières se fermer, son visage se tendre et ses épaules se cambrer pendant qu'elle déglutissait péniblement.

Ce fut elle qui, la première, se déposséda d'une arme. Elle fit deux pas de côté en direction de l'autoroute, passa son bras gauche du côté droit, posa le pistaiguille par terre et leva la main. En même temps, elle me décocha un regard intense — féroce, dirai-je — par-dessus son épaule. Comme les bretteurs expérimentés, elle avait l'astuce de donner l'impression de me regarder dans le blanc des yeux alors que, en réalité, c'était sur ma bouche qu'étaient fixées ses prunelles. J'utilise le même truc : c'est fatiguant de regarder les yeux de quelqu'un et cela risque d'émousser la vigilance.

Le mur était à ma gauche de sorte que, pour l'instant, le problème de passer la main de l'autre côté ne se posait pas pour moi. Je fis à mon tour un pas de deux et, en me servant de deux doigts, je sortis d'un geste très précautionneux — et innocent... du moins, je l'espérais — mon antique pétard de sa gaine. Je le déposai sur le sol et, à l'instar de la fille, relevai la main. A présent, l'initiative lui revenait — ou aurait dû lui revenir. Son crochet allait constituer une sérieuse difficulté, mais nous n'en étions pas encore là.

Elle gagna du temps en extrayant tour à tour du fourreau les deux poignards fixés sur son flanc droit. Ils rejoignirent le pistaiguille. Alors, elle s'immobilisa. Son regard me disait clairement que c'était maintenant à moi de jouer.

Là, je dois préciser que je fais partie de ceux qui croient au couteau. Un seul, mais parfait. Sinon, et sur ce point je suis catégorique, on devient un fana de la lame et on finit par ployer sous le poids de dizaines et de dizaines de fers. Littéralement. Aussi est-ce avec la plus grande mauvaise grâce que je consens à me séparer de la Mère, qui est un peu rouillé de chant mais qui est fait de l'alliage le plus dur et le plus susceptible d'affûtage que j'aie jamais trouvé.

Néanmoins, j'étais tellement curieux de savoir ce qu'elle allait faire avec son crochet que je me résignai à placer la Mère à côté de mon 38. Cela fait, je posai délicatement mes mains sur mes

hanches, ne demandant qu'à passer un bon moment — c'était en tout cas l'impression que j'espérais donner.

Elle sourit (à présent, nous avions détaché nos foulards puisque nous ne soulevions plus de poussière sous nos pas). Un sourire presque amical. Elle empoigna son crochet de la main gauche et entreprit de le dévisser du support de cuir et de métal ajusté à son poignet.

Bien sûr ! Son second couteau, celui qui n'avait pas de manche, devait pouvoir s'adapter à la place du crochet quand elle avait envie de se servir d'un poignard. J'aurais dû m'en douter.

J'approuvai d'un sourire cette ingéniosité mécanique et, sans plus attendre, me débarrassai de mon sac à dos que je posai à côté de mes armes. Une pensée me traversa alors l'esprit. J'ouvris mon sac, puis, avec des mouvements lents et précis pour qu'elle n'ait aucune raison de soupçonner un stratagème, je sortis une couverture tout en m'efforçant de lui en montrer les deux faces, à croire que je m'apprêtais à faire un tour de prestidigitation, et je l'étalai doucement entre nous.

Elle détacha la sacoche fixée à sa ceinture, la posa sur le sol, puis ôta ladite ceinture. Alors, elle contempla la mienne d'un air songeur.

Comment aurais-je pu ne pas être d'accord avec elle ? Les ceintures, et tout particulièrement les ceintures à grosses boucles comme celles que nous portions, peuvent constituer des armes perfides. J'enlevai la mienne et, d'un même geste, chacun de nous lança son harnais sur le reste de son petit arsenal.

Elle secoua la tête, mais ce n'était pas un geste de dénégation : elle enfonça son doigt en divers endroits de sa noire chevelure pour me montrer qu'elle ne dissimulait aucune arme, puis m'adressa un regard interrogateur. Ma mimique lui fit comprendre que j'étais satisfait — mais rien de plus. Haussant les sourcils, elle regarda mon bonnet et sourit à nouveau — cette fois avec une touche de moquerie.

En un certain sens, je déteste autant me séparer de mon couvre-chef que de la Mère. Pas à cause du réseau de fils de plomb noyé entre les deux épaisseurs d'étoffe, à vrai dire : si les radiations ne m'ont pas encore grillé la cervelle, elles ne le feront jamais, et je suis persuadé que les morceaux de treillis de plomb cousus dans mon pantalon à la hauteur des reins sont une protection beaucoup plus sûre. Mais je commençais à être sérieusement attiré par cette fille, et il y a des moments où il faut bien

sacrifier sa vanité. J'arrachai mon élégant bonnet de feutre noir et le jetai sur ma panoplie, bravant l'hilarité que provoquerait la vue du genou étincelant qui me servait de crâne.

Eh bien, c'est bizarre, elle n'eut même pas un sourire. Sa bouche s'entrouvrit et elle passa sa langue sur sa lèvre supérieure. En réponse, et bien imprudemment, je lui adressai un large sourire et elle vit l'éclat de mon dentier.

Mon dentier est quelque chose d'assez particulier, encore qu'il n'ait rien d'unique. Vers la fin de la Dernière Guerre, quand il fut évident aux yeux des gens réalistes que les choses allaient prendre une tournure catastrophique — encore que personne ne se doutait à quel point ce serait inattendu et terrible — beaucoup de personnes, dont moi, s'étaient fait arracher les dents et poser des appareils solides pour les remplacer. J'étais tombé sur l'un des meilleurs. Fait d'acier inoxydable, il est muni d'arêtes de mastication qui s'affûtent mutuellement. Il ne cherche pas à imiter les vraies dents. Celui qui regarde de près le morceau de tabac à chiquer que je lui offre, par exemple, s'étonne de l'incision franche et arrondie qui semble avoir été faite par une lame de rasoir montée sur un compas. Avec la poudre magnétique que j'ai dans les gencives, c'est un drôle d'instrument.

Le sacrifice était plus pénible que celui de mon bonnet et de la Mère réunis, mais la fille s'attendait à ce que je le fasse et elle n'aurait visiblement pas accepté de compromis — attitude, force m'était de l'admettre, qui dénotait un esprit on ne peut plus judicieux. En effet, j'entretiens la partie tranchante de mon appareil de façon qu'elle ait le fil d'un rasoir. Je dois faire attention à ma langue et à mes lèvres mais je trouve que le jeu en vaut la chandelle : avec ce cimeterre buccal, je suis capable de trancher d'un seul coup une gorge avec ce qu'il faut de trachée et de jugulaire en prime, bien que je n'aie encore jamais eu l'occasion de me livrer à cet exercice.

Pendant la première minute, cela me fit l'impression d'être un vieillard, un vrai gâteux, mais la séduction que la fille exerçait sur moi était telle, à présent, que je commençais à perdre la raison. Je déposai avec soin les deux éléments de mon dentier sur mon sac à dos.

En échange — presque comme une récompense, pourrait-on dire — elle ouvrit la bouche toute grande pour me montrer ce qui restait de sa denture, c'est-à-dire environ les deux tiers des dents du haut. Rien qu'une mosaïque de tartre et d'or.

Nous ôtâmes bottes, pantalon, chemise. Elle me surveillait d'un air tout ce qu'il y a de méfiant. Je savais que le fait de ne voir en ma possession qu'un seul couteau l'avait laissée sceptique.

C'est peut-être curieux dans la mesure où je suis tellement pointilleux en ce qui concerne ma calvitie, mais il m'était indifférent de lui montrer ma poitrine glabre. En fait, j'éprouvais une sorte de fierté à étaler sous ses yeux les cicatrices des radiations qui ont remplacé mes poils, bien qu'elles soient hérissées de kystes et de boursouflures absolument horribles. Sans doute, pour moi, ces balafres sont-elles des espèces d'insignes tribaux — à l'usage de tribus composées, bien entendu, d'un seul homme et d'une seule femme. Le fait est là : la cicatrice qui lui barrait le front avait été le premier stimulant de mon désir et elle continuait d'ajouter à l'intérêt que je portais à la fille.

Maintenant, nous n'étions plus sur nos gardes comme au début et nous n'examinâmes pas avec autant d'attention que nous l'aurions dû les effets de l'autre, en quête d'armes dissimulées. C'était tout au moins mon cas. L'obscurité tombait vite, il ne restait plus beaucoup de temps, et le désir était trop puissant, tout simplement.

Néanmoins, nous surveillions automatiquement nos actes. Par exemple, quand nous nous déculottâmes, ce fut comme un ballet : d'un même mouvement, nous nous inclinâmes à gauche pour dégager ensemble la jambe droite, prêts à bondir sans risquer de trébucher si le partenaire faisait quelque chose de bizarre, puis nous passâmes à la jambe gauche avec la même prestesse.

Mais, comme je le disais, ce n'était plus l'heure de la vigilance parfaite. Ni même d'une vigilance simplement efficace. La situation avait changé sans crier gare. L'éventualité de donner ou de recevoir la mort — sans compter l'outrage mineur du cannibalisme que nous sommes quelques-uns à pratiquer — s'était dissipée d'un seul coup. Totalement. Et je me répétai : cette fois, ça va être très bien.

Cette fois, ce serait différent. Cette fois, l'amour durerait. Cette fois, le désir charnel serait la fondation solide de la compréhension et de la confiance. Cette fois, nous dormirions sans rien avoir à craindre. Le corps de la fille allait être ma demeure, une demeure superbe et douce dont je ne me lasserais jamais. Et mon propre corps serait la même chose pour elle. A jamais.

Au moment où elle enleva sa chemise, les dernières lueurs rouge sombre du jour me révélèrent une autre cicatrice lisse qui

lui zébrait la hanche. Elle était légèrement de travers, telle une étroite ceinture qui aurait glissé de côté.

2

QUAND je me réveillai, la clarté était presque entièrement d'ambre et je ne sentis pas le contact d'une peau contre la mienne. Juste celui de la couverture sous moi. Très lentement, je me laissai rouler sur le flanc. Elle était là, à soixante centimètres de moi à peine, assise sur un coin de la couverture, en train de passer dans ses longs cheveux noirs un gros peigne aux larges dents qu'elle avait vissé dans le manchon de cuir et d'acier protégeant son moignon. Elle avait remis son pantalon et sa chemise, mais le premier était roulé sous les genoux et la seconde n'était pas boutonnée. Elle me regardait — me contemplait, auriez-vous dit — d'un air rêveur, tout en souriant vaguement.

Je lui rendis son sourire.

C'était merveilleux.

Trop merveilleux. Quelque chose clochait, il ne pouvait en aller autrement.

Eh oui ! Quelque chose clochait. Oh ! rien de très important. Juste un infime détail. Rien qui méritât vraiment la peine d'y faire attention.

Mais le plus intangible des impondérables peut parfois être terriblement irritant ! Comme un unique moustique.

Quand j'avais roulé sur moi-même, elle était en train de coiffer ses cheveux en arrière, révélant ainsi la zone de calvitie qui prolongeait son front. Puis, d'un mouvement à la fois vif et sans précipitation, elle avait laissé retomber la masse de sa chevelure un peu à gauche pour cacher ce ruban de peau nue. Et ses lèvres s'étaient durcies.

Je me sentis blessé. Elle n'aurait pas dû dissimuler cet embryon de calvitie. C'était quelque chose que nous avions en commun, quelque chose qui nous rapprochait. Et elle n'aurait pas dû cesser de sourire à cet instant précis. Ne se rendait-elle pas compte que cette portion de peau nue sur son crâne, je l'aimais autant que n'importe quelle autre partie de son corps — qu'elle n'avait plus besoin de faire preuve de vanité devant moi ?

Ne se rendait-elle pas compte que, une fois son sourire évanoui,

son regard contemplatif était devenu insultant ? Quel droit avait-elle d'examiner ma tête chauve — d'un œil critique, j'en étais convaincu ? Quel droit avait-elle d'être au courant de l'ulcère presque cicatrisé que j'avais au mollet gauche ? Un renseignement pareil peut signifier la mort d'un homme dans un combat. Et quel droit avait-elle d'être habillée alors que j'étais encore nu ? Elle aurait dû me réveiller pour que nous nous habillions ensemble de la même façon que nous nous étions dévêtus. Il y avait des tas de choses qui ne collaient pas dans son comportement.

Oh ! je sais que, si j'avais pu réfléchir calmement, si j'avais pu manger quelque chose de chaud, boire un peu de café, j'aurais compris que mon irritation n'était que l'agacement irrationnel que l'on éprouve en entendant bourdonner un moustique solitaire.

Et même sans petit déjeuner, avec simplement la perspective de toute une journée où je ne risquerais pas grand-chose et où j'aurais l'occasion de mettre de l'ordre dans mes pensées, je n'aurais pas été irrité. A tout le moins, mon irritation ne m'aurait pas mis tellement sens dessus dessous.

Mais le sentiment de la sécurité est encore plus rare qu'un déjeuner chaud dans les Terres Mortes.

Si j'avais bénéficié d'un semblant de sentiment de sécurité et d'un déjeuner chaud, voire de l'un ou de l'autre, je me serais dit que c'était banale coquetterie de sa part, qu'il était naturel pour une femme d'essayer de garder un peu de mystère en face de l'homme avec qui elle couche.

Mais, dans les Terres Mortes, le mystère est vu d'un mauvais œil. Il vous fait peur et vous met en colère, comme un animal. Le mystère est une denrée à l'usage exclusif des pédés culturels. La seule façon, pour deux êtres, de cohabiter dans les Terres Mortes, même provisoirement, c'est de ne jamais rien cacher, de ne jamais faire un geste qui ne soit susceptible d'une explication claire et immédiate. On ne peut pas se parler, comprenez-vous ? Pas d'emblée, tout au moins, et par conséquent on ne peut rien expliquer (d'ailleurs, la plupart du temps, les explications ne sont que des mensonges ou des rêves). Aussi doit-on être doublement prudent et, quoi qu'on fasse, éviter toute équivoque.

La fille ne suivait pas ces règles. Maintenant, comble de maladresse, elle était en train de dévisser son peigne. Tout le monde reconnaîtra que c'était là un acte inamical, pour ne pas dire franchement hostile.

Mais qu'on me comprenne bien : je ne laissai rien paraître de

ces réactions négatives de même qu'elle ne laissait rien paraître des siennes, sauf que son sourire s'était interrompu. Pour ma part, je continuais toujours à sourire. Je jouais le jeu à fond. Mais, sous la surface, je bouillonnais. L'autre besoin était revenu et il ne tarderait pas à s'épanouir à nouveau.

Voilà l'inconvénient avec le sexe considéré comme moyen de résoudre le problème des deux pulsions. C'est très bien tant que cela dure, mais le désir s'émousse et on se retrouve avec la Pulsion Numéro Un, et il n'y a plus rien pour lui faire contrepoids.

Oh ! je ne tuerais pas la fille aujourd'hui. Selon toute vraisemblance, je ne penserais pas sérieusement à la tuer avant un mois ou davantage, mais la vieille Pulsion Numéro Un serait là, présente, grandissante et la plupart du temps clandestine. Bien sûr, il y avait un certain nombre de choses qu'il m'était possible de faire pour retarder sa maturation. Des tas de petits trucs, en fait. J'avais une riche expérience en ce domaine.

Par exemple, je pouvais essayer de lui parler très bientôt. Pour commencer — ce serait un bon début — je démarrerais sur Nulle Part. Je lui narrerais comment j'avais rencontré mes cinq bougres alors que, chacun de notre côté, nous nous planquions après l'expédition de nettoyage déclenchée par Porter ; comment nous avions fait alliance vu les circonstances, comment nous avions monté l'embuscade ; comment la jeep à alcool de Porter était tombée dans le trou ; comment, après que nous nous fûmes emparés d'un butin d'une ampleur inattendue et que l'un d'entre nous eut été tué, les quatre survivants avaient lié amitié ; comment nous avions fait route ensemble en prenant du bon temps, pourrait-on dire. Tenez ! A un moment donné, nous avions même un vieux phonographe à manivelle et nous lisions des livres. Et puis, naturellement, notre butin avait fini par s'épuiser et cela avait cessé d'être drôle. Et ç'avait été la massacre-partie. Ils étaient tous morts sauf moi et, je crois, un bougre du nom de Jerry. En tout cas, il avait disparu quand le sang avait cessé de couler et j'avais renoncé à le poursuivre, ce que j'aurais probablement dû faire.

En échange, elle me raconterait peut-être comment elle avait abattu sa dernière bande de copines, de copains, d'amis ou je ne sais quoi.

Après, nous nous serions mutuellement communiqué les nouvelles, les rumeurs et les spéculations qui nous étaient parvenues concernant les événements locaux, nationaux et mondiaux. Etait-il vrai que ceux des Monts Atlantiques avaient des espèces d'avions

ou ceux-ci venaient-ils d'Europe ? Est-il vrai que les Atlantiques crucifiaient les hommes des Terres Mortes tout autour de Walla Walla ou se contentaient-ils d'enclouer leurs cadavres à titre d'avertissement macabre ? Le christianisme était-il à présent obligatoire à Manteno ou y tolérait-on encore les adeptes du bouddhisme Zen ? Etait-il exact qu'une épidémie avait totalement ravagé Los Alamos mais que ceux des Terres Mortes ne pouvaient pénétrer dans la région dont l'entrée était interdite par les gardes robots, créatures de métal hautes de deux mètres quarante qui sillonnaient les sables blancs en gémissant ? L'amour libre était-il encore en vigueur dans les falaises du Pacifique ? Savait-elle qu'une bataille rangée avait opposé les corps expéditionnaires de Ouachita et de la forteresse de Savannah ? L'objectif avait été de mettre à sac Birmingham, apparemment, après la fièvre jaune qui avait été l'arrêt de mort de cette principauté. Avait-elle récemment repéré des « observateurs » ? En effet, quelques communautés « civilisées », les plus « scientifiques », essayaient de maintenir dans les Terres Mortes un certain nombre de stations météorologiques ou autres, adroitement camouflées sous la surveillance d'un ou deux audacieux qui passaient un sale quart d'heure quand nous les découvrions. Avait-elle eu vent du bruit selon lequel l'Amérique du Sud et la Côte d'Azur française étaient sorties absolument intactes de la Dernière Guerre ? Et l'on disait aussi, ce qui était le comble du grotesque, que, là-bas, le ciel était bleu et que, toutes les deux nuits, on voyait des étoiles. Pensait-elle que les conditions présentes étaient dues à ce que la Terre avait pénétré dans un nuage de poussière interstellaire au moment où avait éclaté la Dernière Guerre (d'aucuns prétendaient que ce nuage avait servi de camouflage aux bombardements initiaux) ou croyait-elle comme la majorité que l'origine de la poussière était simplement atomique et que les éruptions volcaniques et la sécheresse avaient un peu contribué à l'épaissir ? Combien de levers de soleil vert avait-elle vus l'année précédente ?

Après nous être étendus sur ces sujets de conversation savoureux et d'autres du même genre, finalement lassés de jongler avec les hypothèses et les fabulations, nous aurions pu, si nous nous étions sentis d'humeur particulièrement téméraire et loquace, nous aventurer à évoquer notre enfance, à nous rappeler comment étaient les choses avant la Dernière Guerre (bien qu'elle fût presque trop jeune pour s'en souvenir). Les petites choses : les grandes étaient un thème beaucoup trop dangereux, et il arrivait même

parfois que les petites vous écorchent soudain comme si vous aviez avalé de la soude caustique.

Mais, ensuite, il ne nous serait plus resté de sujets de conversation. Des sujets de conversation que l'on ose aborder, plus exactement. Par exemple, même si nous parlions très longtemps, il était très invraisemblable que l'un ou l'autre se risque à faire allusion de façon précise à la manière dont nous vivions au jour le jour, à nos techniques de survivance, aux procédés que nous employions pour demeurer sains d'esprit ou, tout au moins, pour continuer. Ce serait trop imprudent, ce serait un trop beau cadeau à faire à l'adversaire au jeu du meurtre.

Irais-je lui parler de mes ruses ? Du jour où j'avais fait le mort et de celui où je m'étais déguisé en femme ? De mon astuce consistant à repérer un itinéraire juste avant la tombée de la nuit et à le rejoindre en faisant un détour par une route relevée à l'avance ? Des parties d'échecs que je livrais contre moi-même ? De la bouteille remplie d'une poudre verte paraissant terriblement « chaude » que je transportais avec moi et dont je semais le contenu derrière mes pas pour déjouer les poursuivants ? Il y avait peu de chance que je lui révèle des détails de ce genre !

Et quand nous nous serions dit tout ce que nous avions à nous dire, en quoi serions-nous plus avancés ? Nous aurions l'esprit rempli de choses douloureuses qu'il est préférable de ne pas déterrer — espoirs absurdes, arrière-goût d'un ersatz d'existence de « civilisés », souvenirs qui ne sont rien d'autre que la mélancolie sous forme concrète. La mélancolie est très facile à supporter quand elle constitue la toile de fond diffuse de tout et du reste. Et la place des déchets, c'est la boîte à ordures. Certes, bavarder prolongerait de quelques jours notre toquade mutuelle et notre sécurité fantôme, mais pas plus — ou guère plus — qu'en nous taisant.

C'était ainsi que, déjà, les choses commençaient à s'arranger entre nous et mon irritation s'apaisait. Elle avait remplacé son peigne par une légère paire de pinces d'aspect inoffensif, à l'aide desquelles elle glissait des bouts de métal dans ses cheveux. Et je me comportais comme si je trouvais plaisir à la regarder faire — en un sens, j'y prenais d'ailleurs plaisir. Je n'avais pas encore fait un geste pour me rhabiller.

Elle avait l'air rudement mignonne, en se pomponnant ainsi. Son visage était un peu plat mais juvénile, et la cicatrice lui donnait le petit quelque chose qui lui manquait.

Mais que se passait-il derrière ce front ? me demandais-je. Ce matin, j'étais tout ce qu'il y avait de clairvoyant ; j'avais l'esprit aussi clair qu'une bouteille de White Rock que l'on découvre miraculeusement intacte dans une taverne en ruine, et les réponses à la question que je me posais venaient sans effort.

Elle se disait qu'elle s'était trouvé un homme une fois de plus, un homme valable dans l'étreinte primitive (là, je ne me grattais pas du pied !), qu'elle n'aurait pas à se tracasser et que, pendant quelque temps, sa sécurité ne serait pas mise en danger par cet énervement, cette concupiscence qui engourdissent l'intelligence.

Elle jouait avec l'idée qu'elle avait trouvé un foyer et un protecteur, sachant qu'elle se racontait des histoires, qu'elle se montait la tête avec des faux-semblants typiquement féminins, que c'était du chiqué — mais y prenant quand même plaisir.

Elle me jaugeait, s'efforçant de déterminer de façon précise ce qui m'attirait chez une femme, ce qui éveillait mon intérêt pour pouvoir me tenir en haleine aussi longtemps qu'elle jugerait souhaitable ou prudent de poursuivre nos relations.

Elle se reprochait, sans trop insister, de ne pas avoir pris de précautions, car ceux qui, comme nous, en vertu d'une imprévisible résistance aux maladies de la radioactivité, ont échappé contre toute attente à la mort chaude constatent très souvent qu'ils ont également échappé à la stérilité. Si elle tombait enceinte, se disait-elle, elle aurait alors vraiment un sale moment en perspective. Dans ces conditions, pas question de faire confiance à un homme quel qu'il soit, ne serait-ce qu'une seconde.

Et parce qu'elle pensait à cela, parce qu'elle avait aussi visiblement le réalisme qui est l'apanage de ceux des Terres Mortes, elle songeait qu'une femme est fondamentalement moins impulsive, moins audacieuse qu'un homme, qu'elle possède moins de ressources et qu'il lui faut toujours, par conséquent, s'arranger pour frapper la première. Elle se disait que j'étais réaliste, moi aussi, que j'étais intelligent, que j'étais capable de comprendre sans peine sa difficulté — et que, partant, je constituerais à bref délai un danger pour elle. Elle sentait la Pulsion Numéro Un qui recommençait à palpiter au fond d'elle-même et se demandait si le plus sage ne serait pas d'accélérer le processus.

Voilà l'inconvénient d'avoir l'esprit clair ! Pendant un bref laps

de temps, on voit les choses telles qu'elles sont vraiment et on peut prévoir avec exactitude comment elles façonneront l'avenir — et puis on s'aperçoit brusquement qu'on s'est projeté une semaine ou un mois dans le futur et qu'il n'est plus possible de vivre la période intermédiaire parce qu'on l'a déjà imaginée dans ses moindres détails. Peut-être est-ce moins gênant pour les gens qui vivent en collectivité, même les pédés culturels de notre époque mutilée — il doit exister des sortes d'œillères qu'ils vous remettent en même temps que les clés de la cité. Mais, dans les Terres Mortes, c'est un phénomène extrêmement courant et il n'y a pas moyen d'y échapper.

Moi et mon esprit clair ! Encore une fois, il m'avait pompé toute joie, il avait transformé une liaison amoureuse explorée sur toutes les coutures en une passade d'une nuit. Pas de doute possible : elle et moi, c'était désormais fini parce qu'elle était tout aussi clairvoyante que je l'étais moi-même ce matin et qu'elle avait deviné chacune de mes pensées.

D'un mouvement assez coulant pour ne pas paraître précipité, je me ramassai sur moi-même. Elle mit encore moins de temps pour tomber à genoux, la main gauche à quelques centimètres des outils qui s'adaptaient à son moignon et que, comme un bon mécano, elle avait bien proprement alignés au bord de la couverture — le crochet, le peigne, une sorte de longue fourchette télescopique, deux autres instruments et le couteau. J'avais empoigné la couverture à pleines mains, prêt à la tirer d'un coup sec pour déséquilibrer la fille. Elle l'avait remarqué. Nos regards s'affrontèrent.

Une sorte de ululement suraigu s'éleva soudain. Très sonore d'emblée, bien qu'on eût l'impression que le son était assourdi par le brouillard. Mais son volume et sa stridence grandissaient rapidement.

Un feu Saint-Elme se mit à flamboyer tout en haut de la carcasse de l'usine de cracking qui se dressait de l'autre côté de l'autoroute. Trois fois de suite. Son éclat était tel que l'on voyait les aigrettes violettes s'étirer dans la clarté d'ambre du jour.

La menace — car, dans les Terres Mortes, tout événement imprévu est une menace et, s'il est mystérieux, c'est une double menace — mit fin au jeu du meurtre. A nouveau, nous étions une paire de copains, la fille et moi, et chacun pouvait faire entièrement confiance à l'autre. Aussi longtemps que durerait la menace, tout au moins. Il n'était pas besoin de le dire à haute voix, pas besoin

de nous rassurer mutuellement, parce que cela allait de soi. D'ailleurs, nous n'avions pas le temps. Chaque seconde de répit devait être utilisée pour nous préparer à ce qui allait se produire.

D'abord, je saisis la Mère. Puis je me décontractai. Avec la peur, c'est facile. Ensuite, j'enfilai mon pantalon et mes bottes, ajustai mon dentier, balançai ma couverture et mon sac dans l'étroite excavation qui béait sous le tablier de la chaussée sans cesser de balayer les environs du regard pour éviter toute surprise.

Pendant ce temps, ma compagne s'était chaussée, elle avait localisé son pistaiguille, remplacé ses pinces par son couteau et elle était en train de nouer son foulard de façon à mettre son bras invalide en écharpe — je me demandai pourquoi, mais ce n'était pas le moment de me perdre en conjectures, même si j'en avais eu envie, car, au même instant, un petit avion argenté qui faisait irrésistiblement penser à un scarabée émergea de la brume derrière l'usine, descendant silencieusement en vol plané dans notre direction.

La fille lança sa sacoche et son pistaiguille dans la cache. Je compris son idée et glissai la Mère à l'intérieur de mon pantalon, derrière mon dos.

De prime abord, j'avais pensé que l'appareil était désemparé. Je suppose que c'était son silence qui me l'avait fait croire. Cette théorie fut confirmée quand l'une de ses ailes ou de ses pales tronquées heurta un pilier d'angle de l'usine. La vitesse de l'engin était trop réduite pour qu'il se fracasse — en fait, sa lenteur était inimaginable. Il est vrai que cela faisait pas mal d'années que je n'avais vu un avion en vol.

Il ne se fracassa donc point mais, sous l'effet de cette collision modérée, il se mit à décrire paresseusement deux cercles et se posa sur l'autoroute à moins de quinze mètres de nous. Cela produisit comme un raclement. Il eût été inexact de dire qu'il s'était écrasé, mais il était bizarrement de travers et donnait tout à fait l'impression d'être réduit à l'état d'épave.

Une porte ovale s'ouvrit dans le flanc de l'appareil et un homme sauta légèrement à terre. Et quel homme ! Probablement plus de deux mètres, des cheveux blonds coupés court, le visage et les mains bronzés et tout le reste recouvert d'un coquet costume gris luisant. Il devait peser autant que nous deux réunis mais était admirablement bâti, musclé tout en paraissant néanmoins souple. Ses traits respiraient l'intelligence, le calme et la bonté.

Oui, la bonté, sacré tonnerre ! Il ne suffisait pas qu'il débordât

de santé et de vitalité, une santé et une vitalité qui étaient une insulte à notre épiderme couturé, à nos muscles filandreux, à nos ulcères, à nos estomacs à moitié pourris, à nos cancers plus ou moins bloqués ! Il fallait qu'il ait l'air bon par-dessus le marché ! Le genre de type qui vous met au lit et vous soigne comme si vous étiez je ne sais quel renard malade, qui va peut-être même jusqu'à dire une petite prière à votre intention et autres abominations du même genre...

Ma rage était telle que je ne sais pas si j'aurais tenu le coup si j'avais été immobile. Heureusement, ce n'était pas la peine. Comme si nous avions répété pendant des heures et des heures, la fille et moi, nous nous hissâmes sur la chaussée et nous précipitâmes vers l'inconnu en nous écartant adroitement l'un de l'autre pour qu'il lui soit plus difficile de nous surveiller tous les deux en même temps, mais sans exagérer afin de ne pas avoir l'air de vouloir l'attaquer sur les deux flancs. Nous ne courions pas, bien que nous marchions aussi vite que nous l'osions. Courir aurait également risqué de nous trahir et le Pilote — c'était le nom que je lui avais donné — étreignait dans la main droite un curieux petit pistolet. En fait, la façon dont nous avançions faisait partie de la comédie : je traînais la patte comme un invalide et elle feignait de boiter, de sorte qu'à chaque pas elle ébauchait une espèce de révérence. Son bras en écharpe était tout contorsionné mais, en même temps et comme par hasard, elle laissait voir ses seins. Je me rappelle avoir pensé : *Ce n'est pas comme ça que tu détourneras l'attention de ce taureau primé, ma vieille. Probable qu'il a un harem de génisses d'un mètre quatre-vingts !* La tête levée, je tendais les mains dans un geste implorant et nous n'arrêtions pas de jacasser. Je débitai d'une voix grinçante quelque chose dans ce genre : « Pour l'amour de Dieu, mon bon monsieur, sauvez mon pote il est blessé il est beaucoup plus mal en point que moi, il est à cent mètres d'ici il meurt mon bon monsieur il meurt de soif il a la langue toute noire et toute gonflée, oh sauvez-le mon bon monsieur sauvez mon pote il est à cent mètres d'ici il meurt mon bon monsieur il meurt... » Quant à elle, sa litanie était encore plus décousue : « ils » nous poursuivaient, les gens de Porter, et ils allaient nous mettre en croix parce que nous croyions en la science, ils avaient déjà empalé sa mère et sa petite sœur, une fillette de dix ans — et des tas d'autres sornettes de la même farine.

Que nos histoires fussent incohérentes et sans queue ni tête

n'avait aucune importance : notre tirade avait un accent convaincant et nous nous rapprochions du type — c'était la seule chose qui comptait. Il me menaça de son pistaiguille ; je notai son hésitation et songeai avec exaltation : *Voilà un beau tas de viande en bonne santé, mon bon monsieur. Mais c'est de la viande apprivoisée !*

Coupant la poire en deux, il fit un pas en arrière et poussa une sorte de clameur en agitant la main gauche dans notre direction, comme si nous étions une paire de chiens errants.

Ce fut un grand avantage pour nous que d'agir sans aucune trace d'indécision et je ne crois pas que nous en aurions été capables si nous n'avions pas été prêts à nous massacrer mutuellement, la fille et moi, quand il était tombé du ciel. Nos muscles et nos nerfs étaient tendus, parés pour passer impitoyablement à l'attaque sans préavis. Et il y a encore des « civilisés » pour prétendre que le désir de meurtre ne contribue pas à la survivance de l'individu !

Nous étions presque à bonne portée, à présent, et il se faisait violence pour se résoudre à tirer. Je me rappelle m'être demandé fugitivement quels pouvaient être les effets de son sacré pistolet. Et puis nous changeâmes de tactique, ma compagne et moi. Je m'arrêtai net, comme intimidé par son arme. Alors, la fille avança encore un peu pour s'immobiliser à son tour quand le regard du Pilote se posa sur elle. Je fis un pas de plus. Son regard revint sur moi et je stoppai en m'efforçant de prendre un air innocent. L'opération était menée de main de maître, notre rythme était parfait. Nous aurions pu passer pour un couple de danseurs présentant un numéro longuement rodé bien que la manœuvre fût entièrement improvisée.

Néanmoins, pour être franc, je doute que nous aurions réussi si quelque chose n'avait pas détourné l'attention du Pilote. A ce moment, j'en suis convaincu, il était résolu à tirer et nous n'étions pas encore tout à fait assez près de lui. Il n'était pas aussi apprivoisé que je l'avais espéré. Je passai la main derrière mon dos pour empoigner la Mère, décidé à jouer mon va-tout et à bondir à la dernière seconde, quand s'éleva ce hurlement à rendre tripes et boyaux.

Je ne vois pas comment le décrire autrement en peu de mots. C'était un cri, sans doute féminin, qui venait de la vieille usine, chargé d'angoisse, et contenant comme un avertissement. Mais, en

même temps, il était faible, presque vacillant, pourrait-on dire, et il s'acheva sur une note aiguë comme s'il avait été poussé par une personne en train d'agoniser et dont la gorge est obstruée par des glaires. C'était tout cela. Ou c'était une remarquable imitation de tout cela.

Et son effet sur l'homme en gris fut radical car, alors qu'il s'apprêtait à m'abattre, il tourna imperceptiblement la tête pour regarder derrière son épaule.

Oh ! cela ne l'avait pas totalement dissuadé de m'exécuter. A nouveau, il braqua son arme sur moi alors que j'étais en plein bond, et je découvris de quoi était capable ce pistolet. Mon bras droit, qu'il visait, retomba mort et, en fin de course, je me retrouvai contre les jambes de fer du Pilote, tel un collégien qui essaye de bloquer la charge d'un joueur de rugby professionnel, tandis que mon couteau échappait à mon étreinte.

Mais, entre-temps, Dieu merci, la fille s'était ruée en avant elle aussi. Et sans s'amuser à faire des moulinets : non ! Un coup puissant, rectiligne. Comme une flèche se plantant dans le cou, juste sous l'oreille. Un jet de sang s'écrasa sur la figure de la fille.

Je rattrapai mon couteau de la main gauche avant qu'il ait touché terre, me relevai et transperçai la gorge de l'homme en opérant un mouvement tournant. En l'occurrence, c'était le plus commode. L'acier s'enfonça dans la chair comme dans du beurre et heurta l'épine dorsale avec assez de violence, espérai-je, pour désensibiliser la moelle la plus coriace et prévenir toutes représailles fatales.

Mon vœu se trouva en grande partie exaucé. Mon adversaire vacilla sur ses jambes, se redressa, lâcha son pistolet et tomba à la renverse, se brisant le crâne sur le ciment pour faire bonne mesure — j'entendis craquer l'os. Il demeura inerte et le sang qui jaillissait de sa gorge ne tarda pas à se tarir.

Ce qui pouvait passer pour un geste de représailles fatales ne fut pas de son fait. Et, à la réflexion, cela eut peut-être des avantages. La fille, cette gaillarde, avait un rare sang-froid ; elle se jeta sur le pistolet qu'il avait lâché, pour être sûre que je ne m'en empare pas. Elle se jeta dessus, oui — et fit un saut en arrière avec un cri de douleur, de colère et de surprise.

Il y avait maintenant une minuscule flaque incandescente à l'endroit où l'arme avait chu. Un petit nuage de vapeur fusa en

grésillant quand un filet de sang qui serpentait sur le ciment atteignit cette mare de métal liquéfié.

D'une façon ou d'une autre, le pistolet avait fondu à l'instant où son propriétaire était mort. En tout cas, cela démontrait qu'il ne recélait ni poudre ni explosifs chimiques ordinaires. Il est vrai que, de la façon dont mon bras était paralysé, je savais déjà qu'il fonctionnait sur d'autres principes. Cela prouvait également que le Pilote appartenait à une civilisation dont les membres prenaient un grand luxe de précautions pour que leurs gadgets ne tombent pas entre des mains étrangères.

Mais ce n'était pas tout. Quand nous détournâmes les yeux de la flaque qui refroidissait rapidement et avait maintenant viré au rouge sang et que nous regardâmes le mort, nous constatâmes qu'en trois points différents (là où devaient normalement se trouver des poches), sa combinaison argentée était carbonisée et que des filaments de fumée noire montaient des endroits brûlés qui formaient des taches irrégulières.

Au même instant, une voix si proche que je sursautai en dépit de l'habitude que j'avais prise depuis bien des années d'absorber stoïquement les chocs — et la fille sursauta, elle aussi, je peux le dire — s'exclama : « Alors ? On a eu son meurtre ? »

Un vieux bonhomme boucané et racorni comme on en voit rarement était en train de contourner d'un pas vif l'avion de travers. Il venait de la direction de l'usine. Ses cheveux étaient d'un blanc de neige et toutes les parties de sa personne que découvraient ses vêtements gris qui montraient la corde paraissaient cuites par le soleil ou par les radiations. Elles étaient desséchées et filandreuses. Une bonne douzaine de couteaux étaient enfoncés dans la tige de ses bottes ou fixés à sa ceinture.

Comme si cet appel inquiétant ne lui suffisait pas, il ajouta sur un ton enjoué : « C'est du joli travail, je l'avoue. Mais pourquoi diable avez-vous fait flamber ce type ? »

3

En général, les écornifleurs qui se cachent aux alentours jusqu'à ce qu'un meurtre ait lieu et qui s'amènent ensuite pour avoir une part du butin reçoivent ce qu'ils méritent : l'ordre silencieux de disparaître vite fait. Parfois, si la première — ou

les premières — victime n'a pas totalement étanché la soif de sang du meurtrier, ils ont droit aux retombées. Pourtant, ça ne les empêche pas de revendiquer, se fiant, je suppose, à l'irrésistible charme ensorceleur de leur personnalité. Pour diverses raisons, nous épargnâmes néanmoins le vieux.

D'abord, ni la fille ni moi n'avions sous la main d'arme à tir lointain. Mon revolver et son pistaiguille étaient planqués dans l'excavation sous l'autoroute. En outre, les joyeux ferrailleurs qui se baladent bardés de toute une flopée de couteaux sont en principe de bons lanceurs et, avec la douzaine de lames que Pépé trimbalait, il nous damait le pion.

En second lieu, nous n'avions qu'un seul membre valide, la fille et moi. Mon bras droit était mou comme un chapelet de saucisses et, jusqu'à présent, il n'avait pas recouvré sa sensibilité. La fille, elle, s'était brûlé les doigts en essayant de récupérer le pistolet du Pilote : quand elle les sortit de sa bouche pour essuyer le sang qu'elle avait dans les yeux, je vis qu'ils étaient tout rouges au bout. Elle ne disposait que de la lame vissée à son moignon. Evidemment, j'aurais pu balancer mon couteau de la main gauche mais je n'allais pas risquer la Mère comme ça.

Et puis, dès que j'avais entendu la voix de Pépé — essoufflée et un tantinet aiguë, une vraie voix de vieillard — j'avais pensé que c'était sûrement lui qui avait poussé le drôle de cri qui avait distrait l'attention du Pilote et nous avait permis de l'effacer. Ce qui prouvait, soit dit en passant, que le vieux avait l'esprit prompt et de l'imagination. Et ce qui voulait dire aussi qu'il avait joué son rôle dans le meurtre.

Enfin, et par-dessus tout, Pépé ne nous léchait pas les bottes, il ne se répandait pas en platitudes extravagantes contrairement à ce qu'auraient fait la plupart des écornifleurs. D'emblée, il s'était placé en quelque sorte sur un plan d'égalité avec nous et il se gardait aussi bien de la louange que de la critique. Son attitude était beaucoup trop franche et simpliste à mon goût, mais j'avais entendu dire par certains bougres que les vieux ont tendance à être parfois bavards. Il est vrai que je n'avais jamais eu l'occasion de travailler avec un vieux ni d'en rencontrer un seul personnellement. Les vieux sont plutôt rares dans les Terres Mortes, c'est une chose qu'il n'est pas difficile d'imaginer.

Aussi nous contentâmes-nous, la fille et moi, de lui décocher un regard noir en nous gardant de prononcer un mot. Il s'approcha.

A bout portant, tous ses poignards surnuméraires ne constitueraient pas un avantage.

« Eh bien, » fit-il, « c'est fou ce qu'il peut ressembler à un type que j'ai descendu il y a cinq ans du côté de Los Alamos. La même combinaison argentée. Et presque le même gabarit. Un bon gars, c'était. Il voulait me donner quelque chose pour me guérir de la fièvre que je simulais. C'est son pistolet qui a fondu ? Le mien n'est pas parti en fumée après que je l'ai eu expédié, mais il est vrai qu'il n'avait pas d'objets métalliques sur lui. Je me demande si ce gars-là... » Il fit mine de vouloir s'agenouiller à côté du cadavre.

Je lançai d'une voix grinçante : « Bas les pattes, Pépé ! » C'est comme ça que nous nous sommes mis à l'appeler Pépé.

— « Bien sûr, bien sûr, » murmura-t-il en équilibre sur un genou. « Je ne le toucherai pas du bout du doigt. C'est seulement que les types de Los Alamos, d'après ce que j'ai entendu dire, sont munis d'un système qui fait fondre tous les objets de métal qu'ils portent lorsqu'ils meurent, et ça m'intrigue. Mais il est à toi, l'ami. A propos, comment c'est ton nom ? »

— « Ray, » grommelai-je. « Ray Baker. » Je crois que c'était surtout pour qu'il ne m'appelle pas encore une fois « l'ami » que je le lui dis. « Tu causes trop, Pépé. »

— « C'est bien vrai, Ray. Et la mignonne, comment qu'elle s'appelle ? »

Elle émit une sorte de sifflement et il sourit comme pour dire : « Oh ! les femmes... » Puis il reprit : « Pourquoi est-ce que tu ne lui fais pas les poches, Ray ? Je suis d'une curiosité, c'est pas croyable. »

— « La ferme ! » répliquai-je. Mais je sentais que j'étais coincé. Moi aussi, j'étais curieux de savoir ce que contenaient les poches du gars, bien sûr. Mais je me demandais aussi si Pépé était seul ou s'il y avait quelqu'un avec lui. Et s'il y avait quelqu'un d'autre dans l'avion. Des idées comme ça. Beaucoup trop... En même temps, je ne voulais surtout pas qu'il devine que mon bras droit était inutilisable. Si, par bonheur, j'avais souffert d'une crampe, cela m'aurait vivement rendu confiance. Je m'accroupis devant le corps, me préparai à poser la Mère à côté de moi et hésitai.

La fille m'adressa un coup d'œil encourageant comme pour me dire : « Je m'occupe de cette vieille baderne. » Rassuré, j'allai jusqu'au bout de mon geste et entrepris d'ouvrir le poing crispé

du Pilote. A en juger par son volume, il y avait sûrement quelque chose à l'intérieur.

Ma compagne fit mine de s'approcher de Pépé, mais il la repéra et le coup d'œil qu'il lui décocha était si perspicace et en même temps si amical et si compatissant — la compassion qu'éprouve un professionnel chevronné à l'égard de l'amateur, si expérimenté soit-il — que, à la place de ma compagne, j'aurais rougi. Et elle rougit. Cela se vit en dépit du sang qui la barbouillait.

— « Faut surtout pas te faire du souci pour moi, mignonne, » dit-il en passant une main dans ses cheveux de neige. En même temps, et tout à fait par hasard, il effleura le manche d'un des deux poignards fixés derrière ses épaules. « J'ai renoncé au meurtre depuis plusieurs années. C'était trop épuisant nerveusement. »

— « Ah bon ? » m'exclamai-je malgré moi, en ouvrant les doigts du Pilote. « Alors, pourquoi toute cette ferraille, Pépé ? »

— « C'est à ça que tu fais allusion ? » fit-il en considérant ses couteaux. « Je vais te parler franchement, Ray. Si j'ai toutes ces lames, c'est pour impressionner les bougres moins malins que toi et la petite dame. Si l'on veut croire que je suis un assassin aguerri, je n'y vois aucune objection. Et puis, sentimentalement, je tiens à ces couteaux et je n'ai aucune envie de m'en séparer. Ils me rappellent de vieux souvenirs. Tu ne me croiras pas, Ray, mais je vais quand même te le dire : il y a des types qui m'ont tout bonnement fait cadeau de leurs poignards. Et c'est une raison de plus : je ne vais quand même pas flanquer en l'air un présent. »

Je me retins de répéter : « Ah bon ? » ou « La ferme ! » encore que j'aurais bien voulu, à ce qu'il me semble tout au moins, lui fermer le clapet. Soudain, je sentis une vive douleur dans mon bras droit et je lui souris. « Il n'y a pas d'autre raison ? »

— « Oh si ! Il faut que je me rase, et autant faire ça dans les formes. Une nouvelle lame chaque jour, c'est deux fois meilleur, comme disaient les vieilles publicités d'avant. Quand on se rase avec un couteau, il faut bien l'entretenir, tu comprends ? Qu'est-ce que tu as trouvé, Ray ? »

— « Tu t'es trompé, Pépé. Il avait un objet en métal qui n'a pas fondu. »

Je leur montrai à tous les deux la chose que le Pilote étreignait dans sa main gauche : un cube d'acier étincelant d'environ deux centimètres de côté. Mais c'était trop léger pour être du métal massif. Il possédait six faces. Cinq complètement plates. La sixième comportait un bouton.

A voir leur tête, ni Pépé ni la fille n'avaient la moindre idée de ce que cela pouvait être. Et moi pas davantage.

— « Est-ce qu'il a appuyé sur le bouton ? » demanda-t-elle. Sa voix était rauque mais étrangement raffinée, comme si elle n'avait jamais prononcé un mot, même pour son propre usage, depuis son arrivée dans les Terres Mortes et comme si, par conséquent, elle avait conservé les intonations cultivées qui étaient les siennes avant — là d'où elle venait. Cela me fit évidemment un drôle d'effet, parce que c'était les premières paroles que je l'entendais proférer.

— « Pas de la façon dont il le tenait. Le bouton était dirigé vers son pouce, mais le pouce était par-dessus ses autres doigts. »

J'éprouvai une bizarre satisfaction à m'être exprimé aussi clairement et me dis que c'était de l'enfantillage.

Elle plissa les yeux. « Attention à ne pas appuyer dessus, Ray. »

— « Tu crois que je suis fou ? » répliquai-je en glissant le cube dans la petite poche de mon pantalon. Là, il serait coincé et ne risquerait pas de tourner. Aucun danger d'enfoncer le bouton accidentellement. Les élancements dans mon bras étaient presque insupportables, mais je commençais à pouvoir à nouveau bouger mes muscles. « Si on appuyait sur le bouton, » ajoutai-je, « ça risquerait de faire fondre ce qui reste de l'avion et de nous faire tous sauter. » Cela ne fait jamais de mal de souligner que l'on possède peut-être une arme supplémentaire, même si ce n'est qu'une bombe suicidaire.

— « Il y a eu un type, un jour, qui a appuyé sur un bouton... un autre bouton, » murmura Pépé d'un air méditatif. Son regard balaya l'horizon. Il hocha lentement la tête et son visage s'éclaira soudain. « Sais-tu que je l'ai connu, ce type ? Longtemps après. Je sais bien que tu ne me croiras pas, mais c'est pourtant la vérité. Je t'en parlerai un autre jour. »

Je faillis répondre : « Merci de m'accorder ce répit, » mais j'eus peur que cela ne le fasse redémarrer. D'ailleurs, son histoire n'aurait pas été totalement véridique. Ce n'était pas le premier bougre prétendant avoir rencontré (et invariablement effacé) le type à avoir appuyé sur le ou les boutons qui avaient précipité les projectiles à fusion vers leurs objectifs. Mais j'étais brusquement curieux de connaître la version personnelle de Pépé. Bah, je pourrais toujours lui demander de me raconter ça plus tard... si nous vivions assez longtemps tous les deux. Je me mis en devoir de fouiller les poches du Pilote. Maintenant, je commençais à pouvoir me servir de ma main droite.

« On dirait que tu t'es brûlée, mignonne, » dit Pépé à la fille. Il avait raison : elle avait des cloques à trois de ses doigts. Il poursuivit : « J'ai une très bonne pommade et du linge propre. Je pourrais te faire un pansement si tu veux. Au cas où ma pommade t'empoisonnerait, tu auras toujours la ressource de demander à Ray de me suriner. »

Elle éclata d'un petit rire sec. « D'accord, mais on se servira de mon baume à moi. Je sais par expérience qu'il est efficace. » Et elle entraîna Pépé vers la cache où étaient planquées nos affaires.

Je me relevai. « Je vais avec vous. »

Apparemment, ce serait tout pour les meurtres aujourd'hui — Pépé s'était tiré à merveille des manœuvres préliminaires pour se mettre dans nos petits papiers et nous avions eu notre catharsis, la fille et moi — mais ce n'était pas une raison pour avoir la stupidité de laisser ces deux-là s'approcher de mon 38.

Pour mettre de l'huile dans les rouages, je dis : « Le cri que tu as poussé nous a rudement aidés, Pépé. Je ne sais pas ce qui t'a donné cette idée, mais merci quand même. »

— « Bah ! Ne parlons pas de ça. »

— « D'accord. Peut-être est-il vrai que tu as renoncé aux meurtres. N'empêche que tu nous as rendu un rude service aujourd'hui. »

— « Si cela peut te soulager, Ray, » rétorqua-t-il, non sans une certaine solennité, « je considère que j'ai une part de responsabilité dans tous les meurtres qui ont été perpétrés depuis le commencement des temps. »

Je le dévisageai quelques secondes, puis lui demandai à brûle-pourpoint : « Serais-tu par hasard du genre religieux ? »

— « Seigneur non ! »

La réponse me parut satisfaisante. Dieu me préserve des dévots ! Nous en avons toute une tripotée dans les Terres Mortes. Cela veut dire que, en général, ils essayent de vous convertir à quelque chose avant de vous tuer. Ou après, si ça se trouve.

Nous arrivâmes à la cache. Je me sentais beaucoup plus sûr de moi avec mon fidèle Banker Special à la hauteur de mon nombril. La Mère est un instrument merveilleux mais, à elle seule, elle ne suffit pas.

Je repris paresseusement l'inspection des poches du Pilote, en partie pour donner à ma main droite le temps de retrouver toute sa souplesse. A dire vrai, c'était une besogne qui ne me plaisait

pas tellement. Un cadavre, et surtout un aussi joli cadavre que celui-ci, ça ne collait pas avec le caquetage anodin de Pépé.

Pépé pansa la fille comme un grand chef. Il lui fit une poupée à chaque doigt et réussit à la convaincre d'enfiler un ample gant de travail qu'il sortit de son havresac. Un gant gauche.

— « J'ai perdu le droit, » expliqua-t-il. « D'ailleurs, c'était le seul que j'utilisais. Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai conservé celui-là. Comment te sens-tu, Alice ? »

J'aurais dû me douter qu'il avait réussi à lui arracher son nom. Et l'idée me vint que cet écornifleur pouvait bien aspirer à s'adjuger les faveurs d'Alice. Le désir ne meurt pas quand on vieillit, paraît-il. Pas complètement.

Il l'aida aussi à remplacer la lame vissée à son moignon par le crochet. A ce moment, j'avais récupéré tout ce qu'il était possible de récupérer dans les poches du Pilote sans avoir besoin de le déshabiller, mais je n'avais trouvé que des morceaux de métal aux formes irrégulières qui étaient encore chauds. Là où sa combinaison était carbonisée, bien sûr.

Je n'avais aucune envie de le déshabiller. A d'autres de se charger de cette petite corvée. Ce n'était pas la première fois que je devais m'astreindre à détrousser un cadavre (j'imagine que je suis loin d'être le seul à avoir connu ce genre de désagrément), mais celui-ci commençait vraiment à me donner envie de vomir. Peut-être étais-je en train de craquer. L'assassinat est une affaire qui vous fatigue rudement, tous ceux des Terres Mortes le savent, et si certains craquent avant les autres, tous finissent un beau jour par-là.

Mon expression devait trahir mes sentiments car Pépé s'écria : « Un peu d'entrain, Ray ! Alice et toi avez un joli meurtre à votre actif — le sujet fait plus de deux mètres à vue de nez. Vous devriez être contents. Il n'y a rien d'intéressant dans ses poches, mais vous avez encore l'avion. »

Ses propos me ragaillardirent quelque peu. « Oui, c'est vrai. Il y a du matériel dans l'appareil. » Je pouvais espérer trouver certaines babioles, comme des cartouches de 38. Mais il y aurait aussi de la nourriture. Et peut-être autre chose.

— « Non, je ne parle pas de ce qu'il y a dedans. J'ai dit : l'avion. Tu crois peut-être qu'il est endommagé mais moi pas. L'as-tu vraiment regardé ? Je te conseille de le faire, ça en vaut la peine. »

Je tressaillis. D'un seul coup, mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine. J'étais heureux d'avoir une excuse pour m'éloigner du cadavre, mais ce n'était là qu'une des raisons de ma satisfaction. J'éprouvais une excitation à laquelle je ne voulais pas donner de nom, car la déception eût été trop amère.

L'une des courtes ailes de l'appareil dont l'extrémité touchait presque le sol nous avait jusque-là dissimulé le fuselage. Quand je m'approchai, je constatai qu'il n'avait pas de train d'atterrissage. Il fallut que je me mette à quatre pattes en examinant le ventre de l'engin, la joue sur le ciment, pour y croire : l'avion « en perdition » flottait à quinze centimètres au-dessus du sol.

Quand je me relevai, je tremblais de la tête aux pieds. Je voulus dire quelque chose, mais j'en fus incapable et je dus me cramponner à l'aileron pour ne pas tomber. L'appareil céda d'une fraction de centimètre et me soutint quand je me laissai aller de tout mon poids contre le fuselage. Comme un gyroscope.

— « Antigravité ! » m'écriai-je d'une voix grinçante qui ne devait pas porter à plus d'un mètre. Enfin, elle retrouva sa puissance. « Pépé ! Alice ! Ils ont l'antigravité ! L'antigravité ! Et ça marche ! »

Alice venait juste de contourner l'aileron à son tour et elle me faisait face. Elle tremblait, elle aussi, et était aussi pâle que je devais l'être moi-même. Pépé se tenait poliment à l'écart et nous regardait avec curiosité. « Je vous avais bien dit que vous aviez touché le gros lot, » laissa-t-il tomber de son ton tranquille.

Alice s'humecta les lèvres. « Ray... On va pouvoir partir ! » Quatre mots, pas plus — mais cela suffit. Quelque chose se dénoua au fond de moi. Non : explosa ! Le terme est plus exact. Je hurlai presque : « On pourra aller ailleurs ! »

— « Là où il n'y a pas de poussière ! » renchérit la fille. « Au Mexique ! En Amérique du Sud ! » Elle oubliait le cynique article de foi des Terres Mortes professant que la poussière ne finit jamais. Mais moi aussi. Quand on a le moyen de faire quelque chose, tout devient différent.

— « A Rio ! » m'exclamai-je, faisant de la surenchère. « Aux Indes. A Hong-Kong. A Bombay. En Egypte ! Aux Bermudes ! Sur la Côte d'Azur ! »

— « Des courses de taureaux et des lits propres ! Des restaurants ! Des piscines ! Des salles de bains ! »

J'enchaînai dans un même élan d'hystérie : « La pêche sous-marine ! Les courses de voitures ! La roulette ! »

— « Des Bentley et des Porsche ! »

— « Des DC4 ! Des Comet ! »

— « Des Martini et du hashisch et des glaces à la vanille ! »

— « Des plats chauds ! Du café frais ! Jouer aux cartes, fumer, danser, écouter de la musique, boire ! » J'allais ajouter : avoir des femmes, mais je songeai brusquement à la mine que ferait cette pauvre petite Alice tout amochée à côté des créatures de rêve que j'imaginais et je me tus avec tact. Mais je mis l'idée de côté pour plus tard.

Je crois qu'aucun de nous deux ne savait très bien ce qu'il disait. Alice, en particulier, était sûrement trop jeune pour connaître par expérience toutes les choses dont elle parlait. C'était une logorrhée de symboles mystérieux se référant à des délices interdites.

— « Montons à bord, Ray, » me pressa-t-elle.

— « Allons-y ! » répondis-je avec enthousiasme.

C'est alors que je pris conscience d'un petit problème. La porte de l'avion se trouvait à une trentaine de centimètres au-dessus de nos têtes. Celui qui se hisserait le premier — ou que l'on aiderait à se hisser, ce qui serait le cas pour Alice puisqu'il lui manquait une main — serait pendant quelques instants à la merci des autres. Alice dut avoir la même idée, car elle s'arrêta net et me regarda. C'était un peu la vieille scie du loup, de la chèvre et du chou. Et peut-être avions-nous un peu peur tous les deux que l'appareil ne fût piégé.

Pépé résolut le problème de façon tout à fait directe comme j'aurais pu le prévoir : il s'avança d'un pas tranquille, passa entre nous deux, fit un petit bond, agrippa le rebord incurvé de la porte, se hissa à la force du poignet et se glissa dans l'appareil, tout cela si rapidement que nous aurions à peine eu le temps d'intervenir si nous avions voulu le faire. Ce n'était pas un poids lourd, même avec tous ses couteaux. L'avion s'abaissa de deux ou trois centimètres et se remit en position d'attente.

Quand Pépé disparut à nos regards, je reculai et empoignai mon 38, mais quelques instants plus tard sa tête surgit à nouveau. Il nous sourit. Il s'accouda sur le seuil de la porte.

— « Montez ! C'est formidable ! Je vous promets de ne pas toucher à un seul bouton jusqu'à ce que vous soyez là. Et pourtant, il y en a des régiments ! »

Je lui rendis son sourire et envoyai une bourrade à Alice. Ça ne lui plut pas tellement, mais elle vit bien qu'il fallait qu'elle grimpe en numéro deux. Elle planta son crochet sur le rebord ;

le vieux l'agrippa par le poignet gauche, derrière le gant, et tira.

Maintenant, c'était mon tour. Je n'étais pas chaud. L'idée de ces deux bougres plantés au-dessus de ma tête alors que je serais sans défense ne m'enchantait guère. Mais je songeai : *Pépé est cinglé et, même si on ne peut faire confiance à personne, on peut se fier à un cinglé — dans une certaine mesure, en tout cas.* Je fis un rétablissement. Drôle d'impression de sentir l'avion céder et se redresser comme s'il était vivant. Apparemment, il supportait notre poids sans effort. Il est vrai qu'après tout, à nous trois, nous ne pesions pas tellement plus lourd que le Pilote.

La cabine était toute petite mais, comme Pépé l'avait laissé entendre... bigre de bigre ! Rien que des courbes molles et douces, comme on s'imagine que peuvent être nos organes internes, et presque tout était d'une couleur d'argent mat tout ce qu'il y avait de reposante. En gros, on avait un peu le sentiment de se trouver à l'intérieur d'un œuf. A l'avant, c'est-à-dire du côté du gros bout de l'œuf, il y avait deux écrans, un large hublot, de petits cadrans et toute la kyrielle de boutons auxquels le vieux avait fait allusion. Ils s'alignaient comme les touches d'un clavier de machine à écrire. Mais une machine à écrire à l'usage des Chinois.

Devant le tableau de bord se trouvaient deux bizarres sièges bas d'aspect fort confortable. Tout d'abord, je crus qu'il tournaient le dos aux instruments, mais je compris ensuite qu'ils étaient prévus pour qu'on se mette à genoux dessus. L'occupant s'installait, semble-t-il, à plat-ventre et il avait les boutons à portée de la main. Je remarquai des mentonnières faites d'une substance spongieuse.

A l'arrière, il y avait une minuscule planche de commande et une espèce de fauteuil de biais, beaucoup moins insolite que les deux autres sièges. La porte latérale par laquelle nous étions entrés se trouvait en poupe.

Je ne vis ni placards ni surfaces de rangement. Toutefois, il y avait ici et là, fixés à la cloison, des espèces de paquets plus ou moins grands et également argentés. Ç'aurait pu être des valises ou des sacs de voyage.

L'un dans l'autre, elle était ravissante, cette cabine. Et plus encore : elle paraissait animée d'une vie propre. Elle semblait avoir été modelée pour un seul homme — peut-être par lui-même. Elle avait une personnalité, forte et amicale.

Soudain, je réalisai de quelle personnalité il s'agissait et je

faillis vomir. A telle enseigne que je commençai à me demander si ce n'était pas l'antigravité qui me mettait l'estomac à l'envers.

Mais la situation était beaucoup trop passionnante pour se permettre d'être malade. Pépé était en train de farfouiller dans les coffres installés à côté du siège de droite comme pour servir en cas d'urgence. L'un d'eux recélait quelque chose qui était attaché avec des lanières et qui faisait des plis : probablement un parachute. Le second contenait à vue de nez un bon millier de petits cubes semblables à celui que le Pilote serrait dans sa main. Tous étaient bien proprement rangés dans une boîte. Et il y en avait visiblement un qui manquait — celui que j'avais dans la poche. Cela faisait un trou.

L'idée me vint d'examiner les bagages accrochés à la paroi. Les autres avaient eu la même, mais Alice était forcée de dévisser son crochet et de le remplacer par ses pinces. Pépé l'aida. Il y avait suffisamment de place pour que nous ne nous gênions pas mutuellement.

Au moment où Alice fut prête, j'avais trouvé l'astuce pour décrocher les sacs. Impossible de les décoller du mur même en y mettant toutes ses forces — du moins, moi, je n'y arrivais pas. Impossible également de les faire glisser le long de la surface. Mais si on exerçait une légère torsion dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, cela venait tout seul. Et si on tournait dans l'autre sens, ils se recollaient à nouveau à la paroi. C'était vraiment curieux mais je me dis que des gens capables de produire des champs antigravifiques pouvaient de la même façon fabriquer des tas d'autres champs bizarroïdes.

Une pensée suivant l'autre, j'en vins à me demander si les « gens » en question étaient des Terriens. Certes, le Pilote avait l'air tout à fait humain, mais son comportement n'était pas conforme aux critères que j'avais du comportement humain à l'âge des Terres Mortes. A tout le moins, j'étais obligé d'admettre dans mon for intérieur que mon expression favorite de « pédés culturels » ne définissait pas de façon satisfaisante les membres d'une civilisation capable de construire quelque chose comme cet habitacle. C'était à contrecœur que je me l'avouais. Il n'est pas facile de reconnaître qu'une explication pratique souffre des exceptions. Mais la fièvre que j'éprouvais à ouvrir tous ces paquets de Noël m'empêchait de me poser d'avantage de questions.

Je décrochai un petit lot intéressant. Dans l'un des sacs, je

trouvai une boussole, un briquet de poche à catalyse, un couteau à lame-scie qui porta un coup à l'affection que je vouais à la Mère, un masque antipoussière qui ressemblait à un filtre à eau compact et divers autres articles dont une trousse de survivance à l'usage de ceux qui voyagent dans les Terres Mortes. Elle contenait des lunettes dont je ne compris l'intérêt qu'après les avoir chaussées et avoir contemplé le paysage par le hublot. Un nuage de poussière proche dont je savais qu'il était « chaud » dégageait une lueur verdâtre. Diable ! Ces lentilles fumées battaient largement les compteurs Geiger et je pariais avec moi-même qu'elles fonctionnaient aussi la nuit. Je les fourrai vivement dans ma poche.

Nous découvrîmes des quantités de minuscules éléments électroniques (je crois bien que c'étaient des éléments électroniques) ; des bandes magnétiques, mais rien pour les faire marcher ; des bobines de films très minces dont les images étaient trop petites pour qu'on puisse voir ce qu'elles représentaient sans agrandissement ; quelque trois mille cigarettes dans des paquets de vingt qui ne portaient pas d'étiquettes (nous ne perdîmes pas de temps pour en allumer quelques-unes avec mon nouveau briquet) ; un livre illustré qui nous plongea dans des abîmes d'expectative car les dessins représentaient soit des coupes de tissus soit des amas d'étoiles — nous hésitions — et il n'y avait pas de légendes ; une mince brochure dont les pages en papier de riz étaient couvertes de caractères chinois, ce qui nous embarrassa fort ; une autre, plus épaisse, qui ne comportait que des colonnes de chiffres, rien que des zéros et des uns ; plusieurs gouges minuscules et un harmonica que Pépé, qui se faisait un point d'honneur de se cantonner strictement à un rôle d'assistant, s'appropria. Je l'aurais parié ! A présent, nous pouvions nous attendre à entendre les accents de *Turkey in the Straw* aux moments les plus inattendus.

Alice mit la main sur un sac rempli de trucs féminins, à en juger par les tissus mousseux qu'elle en sortit. Elle mit de côté de petits paquets compacts, quelques gadgets et des machins élastiques, mais ne prit aucun vêtement. Je la surpris en train de vérifier la taille d'une sorte de chemise transparente alors qu'elle pensait que personne ne la regardait. Cela eût convenu à une fille beaucoup plus grande qu'elle.

Nous trouvâmes aussi des vivres. Des boîtes dont le contenu chauffait le temps qu'on ouvre le couvercle — et pourtant le récipient restait froid au toucher. Des boîtes de steaks, de côtelettes désossées, de potages, de petits pois, de carottes et de pommes

frites. Il n'y avait pas d'étiquettes, mais on devinait ce qu'il y avait dedans à la forme de la boîte. Des œufs mollets tout chauds — il n'y avait qu'à briser la coquille et ils étaient à point. Et de petites bouteilles de plastique remplies d'un café fort qui, lui aussi, se réchauffait aimablement tout seul — dans ce dernier cas, le bouchon marquait un temps d'arrêt de cinq secondes quand on le dévissait.

Arrivés là, comme on peut se l'imaginer sans peine, nous suspendîmes nos recherches pour nous offrir un gueuleton. Le goût des aliments était encore meilleur que leur odeur. Je m'en fourrai jusque-là.

Et puis, comme je faisais un sort à mon deuxième flacon de café, je tournai par hasard les yeux vers le hublot. Je vis alors le corps du Pilote, la mare de sang au milieu de laquelle il gisait et qui s'assombrissait. Du coup, le breuvage commença à prendre, non pas un mauvais goût, mais une saveur écœurante. Je ne crois pas que c'était dû au remords. Ceux des Terres Mortes dépassent ce stade, à supposer que cela leur soit nécessaire. Les solitaires n'ont pas de conscience. Il faut une civilisation pour vous en donner une et pour qu'elle fonctionne. Pour définir le sentiment que j'éprouvais, je ne trouve pas de meilleure formule que le terme d'inadéquation artistique. Toujours est-il que je me sentis moche pendant une bonne minute.

A peu près en même temps, Alice fit quelque chose de bizarre avec le reste de son café : elle en humecta un chiffon dont elle se frotta la figure, je suppose qu'elle avait vu son reflet et le sang qui maculait son visage. Après, elle cessa de manger, elle aussi. Pépé, quant à lui, continuait de se goberger. Il ne se pressait pas et appréciait ce qu'il mangeait.

Histoire de faire quelque chose, je me mis à examiner le tableau de commande et toute mon excitation me revint. C'étaient les deux écrans qui me passionnaient. Sur l'un d'eux figurait la carte de l'Amérique du Nord et, sur l'autre, celle du monde. La première ressemblait beaucoup à celle que j'imaginais plus haut — des taches vaguement colorées représentaient les petites zones « civilisées » (dont une à l'est du Canada et une autre dans le Michigan Supérieur devaient être des « pays » que je voyais pour la première fois) et les Terres Mortes étaient absolument noires comme je l'avais toujours pressenti.

Au sud du lac Michigan, scintillait un point vert, et je décidai que c'était l'endroit où nous nous trouvions. Je ne sais pourquoi,

les taches colorées qui correspondaient à Los Alamos et à la chaîne Atlantique étaient plus brillantes que les autres. La première était bleue et l'autre violette. Le territoire de Los Alamos était plus vaste et la forteresse de Savannah beaucoup plus importante que je ne me l'étais figuré ; celle-ci étirait ses pseudopodes à l'ouest et au nord-est le long de la côte. Pourtant, sa luminosité n'était pas particulièrement intense. N'empêche que ses excroissances sentaient l'impérialisme à plein nez.

Le planisphère présentait, lui aussi, des plages aux couleurs estompées mais, pour l'instant, l'autre carte m'intéressait davantage.

L'armée de boutons s'alignait jusqu'à la partie inférieure des écrans et, sur-le-champ, j'eus comme une intuition complètement dingue : je devinai qu'ils étaient connectés à certains points de la carte. Il suffisait de pousser celui qui correspondait à tel ou tel endroit et l'avion y allait ! D'ailleurs, l'un d'entre eux me faisait même l'impression (ou alors c'est que vraiment mes yeux laissaient à désirer) d'être auréolé d'un léger nimbe violet comme pour dire : « Enfonce-moi et en avant pour la chaîne Atlantique ! »

Complètement dingue, je le répète. Et il était inimaginable que ce soit un système de pilotage rationnel. Mais — là encore, je me répète — cet appareil ne donnait pas le sentiment d'avoir été conçu en fonction des critères rationnels, mais plutôt selon les principes, et même les caprices, d'un individu bien déterminé.

Toujours est-il que j'eus cette intuition en regardant les boutons et les écrans. En fait, c'était une sorte de supplice de Tantale, car le seul bouton qui avait l'air significatif à en juger par sa couleur était celui de la chaîne Atlantique et ce n'était certainement pas là que j'avais envie d'aller. La chaîne Atlantique, comme Los Alamos, a la réputation d'être un secteur mystérieux et dangereux. Ce n'est pas un coin aussi fatal que Walla Walla ou Porter pour ceux des Terres Mortes, mais les bougres qui s'en approchent d'un peu trop près ont une façon bien à eux de ne jamais revenir. Que deux types sur trois disparaissent en l'espace d'une nuit, bon. Mais trois sur trois, c'est quelque chose qui, statistiquement, ne colle pas.

Alice m'avait rejoint et, à sa manière d'examiner les commandes en fronçant les sourcils, je compris qu'elle avait deviné ce que je pensais et partageait mon étonnement. C'était le moment où jamais où un manuel d'instruction s'imposait — et qui ne soit pas rédigé en chinois !

Pépé déglutit ce qu'il était en train de mastiquer et dit :

— « Eh bien, c'est dommage qu'il ne puisse pas revenir une minute pour nous expliquer un peu le truc. Oh ! ne te fâche pas, Ray ! Je sais ce que vous avez ressenti, Alice et toi. Je sais que vous étiez obligés de le tuer. Là, le libre arbitre ne joue pas. C'est la règle du jeu pour ceux des Terres Mortes. Quand même, ce serait pratique si on pouvait les tuer et les garder en même temps à notre disposition. Je me rappelle y avoir pensé lorsque j'ai eu liquidé le type de Los Alamos dont je vous ai parlé. Figure-toi, Ray, que j'ai attrapé la fièvre que je simulais et que j'ai failli en mourir, alors que l'homme qui aurait été capable de me guérir sans peine en était réduit à parfumer la campagne avec toute une armée de bactéries anaérobies ! Ah ! le salopard ! Pour un entêté, c'était un entêté ! »

Cet exorde fit renaître ma nausée et m'irrita — et pas qu'un peu ! Tonnerre de tonnerre ! De quel droit le vieux se permettait-il de proclamer que nous étions obligés de tuer, nous autres des Terres Mortes (ce qui était parfaitement vrai et aurait dû me le rendre sympathique), si, comme il le prétendait, il avait pu renoncer à l'assassinat ? C'était un vieil hypocrite, me dis-je — il nous avait aidés à régler son compte au Pilote, il ne l'avait pas nié — et nous aurions mieux fait de les rectifier tous les deux, Alice et moi. Pourtant, la seconde partie du discours de Pépé me donnait l'envie de m'apitoyer en souriant sur moi-même et de m'esclaffer en même temps, de sorte que je pardonnais à ce vieux radoteur. Tout ce qu'il disait avait une rassurante touche de démence.

Aussi ce fut Alice qui laissa tomber : « Boucle-la, Pépé, » sur un ton d'ailleurs empreint de nonchalance, et nous nous mîmes tous deux à réfléchir, puis à discuter pour savoir sur quels boutons il convenait d'appuyer et dans quel ordre.

— « Pourquoi ne pas y aller au petit bonheur et les enfoncer les uns après les autres ? » (Telle fut la contribution allègre de Pépé au débat.) « Il faut savoir prendre ses risques dans la vie. » Il était assis à l'arrière, encore occupé à grignoter quelque chose. On aurait dit un vieil écureuil pelé à la crinière blanche.

Mais, naturellement, nous n'étions pas si bêtes, Alice et moi. Et nous continuâmes de faire des hypothèses sur la façon dont fonctionnaient les boutons, chacun défendant sa théorie avec passion. Un peu comme deux sauvages qui essayent de disputer une partie d'échecs en se fiant uniquement à l'aspect des pièces. Et puis, nous dérapâmes sur le vieux thème de l'évasion vers le para-

dis et nous passâmes en revue les plages colorées du planisphère, cherchant à déterminer lesquelles seraient les plus excitantes pour d'ex-assassins blasés. Sur l'écran représentant l'Amérique du Nord, il y avait également une bizarre tache rose au sud du Mexique qui paraissait recouvrir l'ancienne Mexico et Acapulco.

Pépé se fit pressant : « Arrêtez de parler et appuyez donc sur les boutons ! En continuant comme ça, vous n'arriverez nulle part. J'ai horreur de l'hésitation. Ça me met les nerfs en pelote. »

L'idée d'Alice était d'appuyer sur dix boutons à la fois en se servant des deux mains, et elle s'efforçait de me convaincre de faire l'expérience. Mais moi, j'en avais une autre : essayer de trouver le moyen de faire l'obscurité dans l'habitacle pour voir s'il y avait d'autres boutons lumineux comme celui de la chaîne Atlantique.

Le vieux vint se planter derrière mon dos. « Ecoute voir... Tu as tué un gros costaud pour t'approprier cet avion. Tu veux faire un séminaire ou faire décoller cet appareil ? »

— « Tais-toi ! » J'avais une nouvelle inspiration et j'étais en train d'inspecter le tableau de bord à travers les lunettes fumées. Elles ne me montraient rien de particulier.

— « Merde ! Je ne peux pas patienter davantage ! » dit Pépé. Il tendit le bras et écrasa quelque chose comme une cinquantaine de boutons d'un seul coup.

Tous reprirent leur position première, sauf celui de la chaîne Atlantique qui resta enfoncé. Presque aussitôt, la tache violette qui figurait la chaîne Atlantique sur la carte se mit à briller d'un éclat plus lumineux. La porte se referma avec un léger chuintement. Et l'avion décolla.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Night of the long knives.

LA FIN AU PROCHAIN NUMERO



titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île des morts

titres à paraître :

22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La planète géante
27 - L. SPRAGUE DE CAMP - La main de Zeï

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.



GUY

SCOVEL

Pour l'amour d'Ayaelle

Depuis Le traquenard d'Octane *(nº 195 de* Fiction*), la signature de Guy Scovel n'avait plus reparu dans notre revue. Mais sa dernière nouvelle publiée est en fait* La forêt de Perdagne, *qui figurait au printemps dernier dans l'anthologie* Voyages dans l'ailleurs, *recueil de textes français de SF inédits, réunis par Alain Dorémieux chez Casterman. Scovel est le meilleur représentant en France de ce genre, ilustré aux U.S.A. par un Jack Vance ou un Philip José Farmer dans sa veine actuelle, et qui se nomme selon les cas* sword and sorcery, heroic fantasy *ou* science fantasy. *Un tel genre suppose en général des récits de longue haleine. Et c'est pourquoi* La forêt de Perdagne *était en réalité le début d'un cycle, basé sur le thème très médiéval de la « quête » chevaleresque. Scovel nous y présentait ses héros, Silgan le halaguen, parti pour un long périple qui doit le mener, d'étape en étape, à la Tour du Sçavoir, et Ayaelle la dame de ses pensées, rencontrée par lui en route et qui l'accompagne dans son voyage. Le présent récit nous raconte la suite des aventures de Silgan et Ayaelle, qui se poursuivront ultérieurement dans d'autres histoires, dont l'ensemble est rassemblé sous le titre* La geste du halaguen.

P. H.

Si tu vas aux marais de Broigne,
Gare à ton cœur qu'il ne s'éloigne !
(Vieux proverbe de Jargondie)

Nul ne sait, nul ne saura jamais vraiment comment naquit la légende ; mais elle fut. Et le halaguen quitta la petite province d'Emirane, en Occitanie, pour s'enfoncer dans l'inconnu et fuir le souvenir de la perfide Héjizé.

Après avoir quitté Glacoon l'Ultime, il s'engagea dans le royaume ténébreux de Nagooka et affronta les maléfices de Perdagne. Aidé par Ayaelle, la princesse déchue, il vainquit le sortilège préparé par l'horrible sorcier Val Cahern et put gagner la Jargondie par le territoire de Gondine.

Lentement, il se rapprochait des pièges du méphitique marécage.

GONDINE LA PLAINE

PERCHÉ sur un fier algrazil acheté à sa dernière étape, Ayaelle serrée contre lui, Silgan de Bageston traversait lentement la plaine de Gondine. Une chanson aux lèvres, beaucoup de joie au cœur, il rêvait à un triomphal retour dans son Occitanie natale. Le souvenir de l'odieuse Hějizé s'estompait peu à peu. Il savait cependant qu'il en conserverait à jamais la marque, ne fût-ce qu'à cause du terrible serment prêté devant les Anciens d'Emirane : la longue quête.

Bien qu'il n'y songeât pas vraiment, il regrettait de ne pouvoir s'y soustraire, à cause de l'attraction que constituait désormais la jeune princesse déchue. S'il n'avait tenu qu'à ses seuls sentiments, il se serait réfugié en quelque vallon paisible pour y couler des jours heureux. Mais un halaguen ne peut enfreindre la moindre promesse, et le serment qui l'entraînait vers la frontière du monde était trop grave pour le voir faillir. Il avait juré de se rendre à la Tour du Sçavoir, et rien ne saurait l'en détourner. Seulement, son aventure se présentait sous un aspect qui ne lui était pas apparu lorsqu'il avait quitté son domaine.

A l'origine, il désirait uniquement mourir, et la mission qu'il s'était choisie paraissait propice à une telle conclusion : longue et lente marche vers l'oubli et vers le néant. Il avait fallu un désespoir immense pour le pousser à cette extrémité. La trahison d'Héjizé en était la cause. Mais, comme tout halaguen, Silgan ne pouvait pas mourir sans gloire. Il avait donc choisi de se lancer dans cette folle entreprise.

Mais, depuis, il avait rencontré Ayaelle. Et parce qu'il s'était découvert de l'amour pour elle, parce qu'il voulait la rétablir sur le trône de Rinandu, il brûlait désormais d'en avoir fini avec cette épreuve. Il devait donc aller, mais surtout revenir. Alors, puissant des secrets de la Tour, glorieux de cette victoire, il pourrait réparer l'outrage dont l'avait accablé la perfide héritière du ganaan de Sigonza. Devant toute l'Occitanie venue pour l'accueillir, il épouserait Ayaelle. Son succès serait à la mesure de ce qu'avait été sa détresse.

En attendant, il avait une longue route à accomplir ; il en ignorait encore les épreuves, mais il lui faudrait absolument les surmonter. Car il les surmonterait, quelles qu'en soient les formes. La peur, les démons, la mort, ne pouvaient plus avoir de prise sur lui à présent qu'il était cuirassé d'amour et de vengeance. Héjizé la traîtresse devait mourir de chagrin, écrasée par son mépris : tel était son verdict.

Cette dernière pensée ne le fit pas frémir. Bien au contraire, des images sadiques dansèrent devant ses yeux comme il se remémorait le visage poupin aux lèvres écarlates. Il lui semblait apercevoir la diabolique femme se traînant dans la poussière, cherchant à le mordre une dernière fois ou implorant sa pitié.

L'algrazil fit un brusque écart. Silgan secoua la tête pour revenir à la réalité. Il aperçut, dangereusement dressé à quelques pas, un darkle venimeux qui sifflait en agitant violemment sa queue bifide aux écailles bleutées.

Avec lenteur, pour ne point éveiller Ayaelle dont la tête reposait contre son épaule, le halaguen tira l'estramaçon de l'étui accroché à la selle. Alors, d'un ample moulinet, il faucha le reptile dont la tête vola au loin. Puis, sans plus de précipitation, il rengaina et se replongea dans ses rêves.

Le chant, un instant perdu, refleurit dans sa bouche. Il disait à nouveau la joie de son cœur et l'amour du pays lointain. Le sang coulait plus vite dans ses veines. Une voix, au fond de son esprit, lui affirmait qu'il serait plus fort que les ténèbres dont les puis-

sances s'agitent au-dessus des mondes. Val Cahern lui-même périrait sous les coups de sa lourde lame.

La chaleur, épaisse et pesante, figeait la plaine de Gondine dans un calme décourageant. Même les hautes herbes ne parvenaient pas à se balancer sous les faibles assauts d'une brise imperceptible, haleine écœurante d'une fournaise séculaire. Silgan de Bageston, sa monture et la princesse constituaient le seul élément de mobilité dans l'immense steppe. Au loin, majestueuse et formidable, la chaîne des Iraganaks barrait tout l'horizon de sa crête dentelée éternellement blanchie par le givre et la neige.

Le halaguen somnolait, bien protégé par une armure d'un noir luisant sur laquelle flamboyaient les armes des Bageston : géant d'azur terrassant un dragon de gueules sur fond de sable. L'algrazil trottait sans conviction. La princesse reposait, vaincue par la fatigue de deux journées de route. Nul danger ne semblait devoir se présenter et Silgan se félicitait de ce que Gondine fût vaste et d'une solitude autorisant cette indolence.

Pourtant, à bien y regarder, certaines touffes de verdure s'agitaient de curieuse façon. Quelques criaillements ressemblaient assez peu à la crécelle des insectes. Mais le halaguen n'entendait que la voix de son cœur et n'entrevoyait plus que les délices de ses noces.

— « Il va nous falloir mettre pied à terre, » assura Silgan en hochant la tête. « La pente devient sévère et les roches nombreuses. L'algrazil commence à souffrir. »

Ils avaient dépassé depuis longtemps déjà les premiers contreforts des monts Iraganaks. A présent, ils se trouvaient engagés dans le lit d'un ancien torrent qui constituait le meilleur chemin pour atteindre le col où ils trouveraient l'unique auberge de la contrée. C'est du moins ce qu'on leur avait expliqué lors de leur étape au petit bourg de Haltaupauvre, plusieurs jours auparavant.

— « Dans ce cas, qu'attendons-nous ? » s'exclama la jeune fille. Et aussitôt, légère et rieuse, elle se laissa glisser au bas de la monture et s'élança sur un petit rocher surplombant le ravin.

De ce promontoire, elle découvrait la plaine de Gondine dans son immensité : infinité herbeuse bousculée par le rare vent torride qui soufflait de nulle part pour s'en aller se perdre au-delà d'un horizon indéfinissable. « Silgan, » appela-t-elle. « Nous avons traversé l'incommensurable. Vue d'ici, la plaine n'a plus de limites. »

Le halaguen sourit. La jeune fille paraissait heureuse. En dépit des fatigues du long voyage, elle conservait un enthousiasme inébranlable et goûtait encore les joies de la découverte. Elle semblait surtout avoir oublié la mort de son père et la chute de Rinandu. Il la quitta des yeux pour attacher la lourde épée à sa taille. Puis il mit lentement pied à terre, maladroit à cause de l'armure mais surtout de la rigidité de ses membres. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais accompli une aussi longue étape sans la plus petite halte.

Il effectua quelques pas, puis revint à l'oiseau coureur qu'il flatta par petites tapes sur l'encolure. L'animal émit un gloussement de plaisir. Silgan avait la manière pour se faire aimer des algrazils qu'il employait.

Sans se retourner, tout en resserrant les sangles de la selle, il cria à l'adresse de la jeune fille : « Nous allons nous remettre en route. Il nous faut atteindre le col avant la nuit. Nous aurons alors tout loisir de nous reposer. »

Ayaelle ne répondit pas. Le halaguen tourna la tête dans sa direction. Ce qu'il découvrit le glaça d'horreur. Là-haut, sur le roc, la jeune princesse luttait contre une chose étrange, noire, aux reflets métalliques, dont les membres emprisonnaient ses bras et ses jambes. La frayeur l'avait empêchée d'appeler jusque-là. Mais, lorsqu'elle vit Silgan accourir, elle hurla : « Non ! Non, Silgan ! Ils sont trop nombreux... »

Il ne tint aucun compte de l'avertissement. Ayaelle était en danger. Cette seule pensée lui était insupportable.

Il faillit tomber. Une corde s'était brusquement tendue à ses pieds. Il s'arrêta en cherchant à deviner la nature de la menace. Une clameur féroce monta des rocs. Au même instant, une horde de guerriers hirsutes, vêtus de peaux, le cerna en le menaçant de longs sabres à lame dentelée. Silgan recula pour se donner du champ puis, tirant l'estramaçon, il entama un formidable moulinet et marcha contre ses adversaires en poussant son cri de guerre : « BA-GES-TON ! »

Une tête tomba, deux hommes gémirent avant de s'écrouler, des sabres furent brisés. L'étau se rompit sous cette fantastique charge. « Qu'attendez-vous ? » ricana-t-il alors. « Auriez-vous peur, canailles ? » Mais ce fut lui qui recula car, surgissant de toutes parts, d'autres guerriers venaient grossir la horde dont les rangs se reformèrent sans tarder. Silgan dut avoir recours à une série de

coups d'estoc et de taille pour écarter les lames les plus pressantes, et il entama une retraite prudente en direction d'un rocher imposant contre lequel il lui devenait nécessaire de s'adosser pour éviter l'encerclement.

Soudain, il s'arrêta. Un cri déchirant d'Ayaelle venait de retentir. Il leva les yeux et sut qu'il ne pouvait plus rien pour elle. Déjà, la jeune fille était loin vers le col, entraînée par une troupe inconcevable. La machine infernale avait noué sur elle un réseau inextricable de liens de métal. De nombreux géants la portaient, qui n'avaient d'humain que l'allure : hommes d'acier, hommes d'airain, fantastique troupe hérissée de pointes et de lames, véritable cohorte de mécaniques incroyables.

Silgan faillit tomber, foudroyé par le désespoir. Mais sa défaillance ne dura qu'un éclair. Il reporta son regard sur ses adversaires à nouveau dangereusement proches, puis, calmement, comme avec mépris, il chargea en sifflant : « Allons ! Montrez un peu si vous êtes des hommes et comment vous savez mourir ! »

Il y eut un léger flottement parmi la horde. Le halaguen grimaça un sourire. Il devinait qu'en dépit de leur nombre les guerriers avaient peur. L'estramaçon, du reste, causait de terribles ravages.

Silgan paradait. Silgan insultait. Il savait bien pourtant que sa vie ne tenait qu'à un fil. L'ennemi devenait chaque instant plus important en nombre. Des hommes, encore d'autres hommes, surgissaient, comme vomis par la montagne. Le halaguen ferraillait avec enthousiasme, poussant à chaque assaut son cri terrible. Et, chaque fois, la lame de la lourde épée plongeait dans quelque poitrine, fracassait un membre, arrachait des plaintes et des vociférations.

Une nouvelle fois, les guerriers marquèrent un temps d'hésitation. En dépit de leur nombre, ils ne parvenaient pas à venir à bout de leur proie. L'étrange créature de métal noir, à l'épée infatigable, défiait toutes leurs combinaisons. Silgan en profita pour souffler un peu. Il arracha alors le heaume et l'accrocha à la pansière de son armure. Sa longue chevelure mordorée se déploya sur ses épaules.

Alors, comme par enchantement, les guerriers baissèrent leurs armes. La foule s'écarta pour ménager un passage. Un homme de haute taille, à toque et pourpoint de fourrure, s'avança à moins de deux pas et, croisant les bras, superbe d'autorité, il s'enquit : « Ton nom, étranger ? »

— « On m'appelle Silgan l'Occitanien, » fit simplement le halaguen en posant la pointe de l'estramaçon à terre. « Je viens d'au-delà de Perdagne, de l'autre côté de la plaine, et je me rends aux marais de Broigne. »

La méfiance plissait les yeux du barbare dont les joues étaient striées de nombreuses cicatrices. Rapidement, il passa une main calleuse sur son menton envahi par une barbe naissante, puis il se retourna pour cracher sur le sol. « Nous n'aimons pas les étrangers, Occitanien. Nous leur devons notre vie misérable. Il va te falloir nous suivre. »

— « Impossible ! » ricana Silgan. « Je dois me rendre à Broigne, et nul ne m'en empêchera. »

— « Aurais-tu la stupidité d'affronter deux mille guerriers aghnaïls ? » reprit l'homme toujours immobile.

— « Je ne suis pas stupide, » continua Silgan, « mais j'ai un serment à respecter et ma compagne à défendre. »

— « Tes serments m'importent peu, mais tu ne retrouveras jamais ton amie sans notre aide. »

— « Accepteriez-vous de m'aider ? » fit le halaguen, incrédule.

— « Je n'ai pas dit cela ; cependant, en venant avec nous, tu pourrais obtenir ce que tu désires. »

Le halaguen hésita. Que cachaient les paroles de cet homme ? Il n'aimait pas réfléchir, mais il lui répugnait de s'engager aussi légèrement, de se livrer en quelque sorte. Mieux valait mourir en combattant. Sa main se crispa sur la poignée de la lourde épée. Il parcourut des yeux la horde immobile et impatiente. Jamais il ne parviendrait à traverser cette foule compacte.

Il songea à Ayaelle. Mourir, c'était la condamner. Il se décida : « Qu'adviendra-t-il si je me rends ? »

— « Nous te conduirons à Minn, étranger, » dit simplement le chef de la troupe dont la patience ne semblait point émoussée.

— « Et ensuite ? »

L'homme eut un sourire. « Si tu ne meurs point, tu seras libre... et nous t'aiderons. »

Une épreuve attendait donc le halaguen, mais ce n'était pas pour le faire reculer. Bien que son interlocuteur ne se soit pas montré très explicite, il avait trouvé beaucoup de franchise dans son regard et ses paroles sonnaient clair. Silgan décida de courir le risque de lui faire confiance, risque bien minime, il est vrai, car sa position présente n'était pas à son avantage.

— « J'accepte, » fit-il d'une voix grave.

Le géant hocha la tête avant de répondre : « Fort bien. Alors, donne-moi ton épée, Occitanien. »

Le halaguen ne fut pas surpris par la demande. Mais il ne pouvait obéir. Il introduisit la lame de l'estramaçon dans l'anfractuosité d'une roche qui crevait le sol à ses pieds et répondit : « Un Bageston ne rend point son arme, guerrier ! » Ce disant, il tira d'un coup sec sur la poignée et jeta sur le sol le tronçon qui lui resta dans la main. « A présent, je puis vous suivre. »

Le géant eut un mouvement de satisfaction. Deux hommes s'approchèrent. Ils débarrassèrent le halaguen de son armure et lui lièrent les poings. Puis ils assurèrent le prisonnier à leur personne par une corde dont ils passèrent l'extrémité dans leur propre ceinture. Ainsi lié, Silgan fut alors entraîné à travers la montagne.

La tribu agh-naïl passa le torrent Ooûn qui descend du mont Snork, le point culminant des Iraganaks. Elle marqua une courte halte avant de franchir la passe des Rovenn-Juhrz brûlée par la sécheresse. Enfin, elle s'engagea dans une vallée encaissée blottie dans la pointe septentrionale de la chaîne. Un vent violent, porteur de cendres, pliait la végétation rabougrie. Des troupeaux de ruminants passaient parfois près d'eux, beuglant sinistrement.

Dogh-No-Kaï, le géant qui commandait la horde, allait en tête, sans impatience et vigilant. Attachées à lui comme des captives, deux femmes, jeunes encore, s'efforçaient de suivre son allure. Puis venait la longue file des familles diverses dont chacune se signalait par un pitoyable étendard taillé dans quelque peau et coloré vraisemblablement avec des charbons ou de la terre grasse. Sans ordre mais tranquille, disciplinée et silencieuse, la horde donnait une impression de force contenue mais laissait voir aussi sa détresse et ses souffrances. Nombreux étaient les mâles conduisant un attelage de femmes échevelées, faméliques et fières. Des enfants couraient çà et là vers les rares bouquets d'arbres, en quête de fruits amers. De rares azlarims cornus et quelques algrazils succombaient sous de lourdes charges.

La tribu n'avançait pas très vite mais le train restait soutenu. Nul ne demeurait en arrière, sauf les morts. Lorsqu'un homme, généralement un vieillard ou un infirme, faiblissait, il se trouvait toujours une arme généreuse, lance ou glaive, pour abréger son existence misérable. Seules les femmes et aussi les enfants bénéficiaient de mesures plus clémentes. On les traînait ou on les

portait, selon les circonstances. Mais nul vivant ne pouvait être abandonné sur la piste. Le peuple agh-naïl restait plein d'orgueil en dépit de son dénuement et ne supportait aucun esclavage. Fuyant sans cesse les raids des guerriers d'airain auxquels il ne pouvait opposer que sa cohésion et sa mobilité, il n'avait d'autre alternative que d'achever ceux qui, ne parvenant plus à rester dans les rangs, préféraient en fin de compte perdre la vie plutôt que la liberté.

Silgan apprit, au cours de la longue marche vers Minn, de nombreux détails sur les coutumes et le passé de cette race étrange. Son mépris finit par s'éteindre tout à fait et une certaine amitié naquit entre lui et ceux qui étaient chargés de le garder et de le conduire. Lorsque le soir tombait, alors que s'allumaient les feux autour du campement, il se prenait parfois à converser avec les chefs ou à conter quelques-unes de ses aventures à des groupes d'enfants.

Un jour enfin, au crépuscule, les ruines de la cité de Minn apparurent, livides et tourmentées, sinistres. Comme le halaguen les contemplait, Dogh-No-Kaï, qui s'était rapproché de lui, murmura : « Vois, étranger ! Là se dressaient autrefois des tours fantastiques et des murailles recouvertes de pierreries. C'était la capitale de Gondine. La ville des marchands de trésors. »

La tribu dressa ses tentes à moins d'une portée de flèches des murs en majeure partie renversés. Pourtant, en de nombreux endroits, ils se dressaient encore jusqu'à une hauteur vertigineuse qui laissait deviner quelle impressionnante forteresse Minn avait pu être. Mais le temps et les guerres avaient causé d'irréparables brèches et la splendeur de la cité avait cédé la place à une mortelle désolation.

Le vent fut un peu plus violent cette nuit-là, et Silgan resta longtemps à écouter le chant funèbre qu'évoquait le souffle torride en circulant dans les venelles désertes de la ville morte.

MINN LA DESOLEE

« Nous te conduirons dans la cité vers le milieu de la journée, » lui dit Dogh-No-Kaï en s'asseyant près de lui. Puis il fixa le halaguen sans mot dire. Son visage était

empreint de gravité et Silgan pouvait même deviner au fond des prunelles noires une certaine inquiétude ou de la perplexité.

— « Je vais sans doute paraître impertinent, » interrogea enfin l'Occitanien pour rompre le silence et détourner un regard qui commençait à le gêner, « mais j'aimerais avoir quelques explications. Qu'attendez-vous de moi ? »

Dogh-No-Kaï sursauta. « Tu l'as dit. Nous attendons beaucoup de toi, étranger... » Il marqua une pause puis reprit : « Mais laisse-moi plutôt te conter l'histoire des peuples agh-naïls.

» Il y avait autrefois, entre Gondine l'Ouestane et les rives de la mer Evonnienne qui se trouvent loin de l'autre côté des Iraganaks, une contrée paisible, aux champs fertiles et aux bourgades commerçantes. Le printemps y était éternel. L'été persistait dans les cœurs. Il fallait s'enfoncer très loin vers le nord pour rencontrer les premières steppes.

» Mais les prophètes annoncèrent la fin de l'âge des moissons. Et survinrent la foudre et le blizzard, les tornades et la cendre. La voûte bleutée du ciel s'était crevée et les cyclones ravagèrent les pays d'entre l'est et l'ouest. Puis le vent persista, rageur, nauséabond, incessant courant d'air entre les mondes d'en haut et d'en bas.

» Gondine la fertile se dessécha. Les laboureurs l'abandonnèrent. La mer d'Evonn fut laissée aux tempêtes qui la secouaient trop souvent. La civilisation se recroquevilla dans l'étendue moins tourmentée située de l'autre côté des monts.

» Et le temps passa, Occitanien. Trop vite pourtant, car c'était encore là une ère de paix. Lorsque, surgissant des flots avec la marée, parut Kordak le Cynique, avec la plus formidable armée que nos pays eussent jamais vue. Par myriades, ses guerriers s'élancèrent à travers le continent. D'étranges machines les accompagnaient, semant la terreur. Jalderne et Candire furent rasées. Jalmure tomba sans pouvoir conserver ses tours ovoïdes et son palais de verre qui faisait toute sa gloire. Une alliance infâme avec plusieurs villes consacra le conquérant baron de Shonn et d'Ilkidik. Mais son ambition était immense et insatiable son appétit de conquêtes.

» Disper la hautaine tint à peine deux jours et ses survivants, franchissant les Iraganaks, cherchèrent refuge à Minn devant laquelle nous sommes. »

Le barbare s'arrêta, comme pour laisser au halaguen le temps de bien assimiler son histoire. Sa voix, aussi, s'était cassée, et il

cachait bien mal une émotion intense. « Toute résistance fut inutile, étranger. Les troupes invincibles de Kordak renversèrent les murailles, crevèrent les donjons, écrasèrent les temples. Les survivants ne durent leur salut qu'à leur fuite à travers la plaine. Mais ceux-là n'acceptèrent jamais de se mettre sous la férule du tyran. Ils étaient d'une race trop ancienne et trop fière... Nous sommes les descendants des Disperiges Agh-Naïls. »

Dogh-No-Kaï s'interrompit enfin. Silgan l'observait avec un mélange de respect et de pitié. Cet homme représentait un peuple libre. Cette liberté, la tribu la payait fort cher, au prix de souffrances inouïes. Elle leur coûtait aussi un foyer, l'abondance, le repos. Mais elle se perpétuait d'année en année depuis des lustres. Jusqu'à quand ? se demanda Silgan.

— « Tu ne m'as point parlé de l'épreuve que je dois subir, » dit-il alors avec douceur et sans impatience, employant cette fois la forme amicale.

— « C'est vrai, Occitanien. Mais j'allais y venir. Lorsque mes ancêtres vinrent à Minn, ils transportaient avec eux un objet vénérable et dangereux qui leur avait été légué par les dieux au temps du cataclysme. Cet objet est toujours resté en leur possession, en dépit de leurs misères. Il se trouve à présent dans un ancien sanctuaire de la cité défunte. »

Il se tut, le temps de placer une herbe entre ses lèvres, puis il reprit : « Nous avons une légende. Celle-ci affirme que nos tourments prendront fin et que nous reconquerrons nos terres le jour où un homme pourra utiliser cet objet. Un étranger, affirment les grimoires... Or, tu es le premier depuis bien des générations qui se soit approché de Minn. » Le géant se tourna vers Silgan. Dans son regard éclatait toute son espérance.

— « Vous pensez donc que je serai votre sauveur ? » interrogea le halaguen en fronçant les sourcils.

— « Nous le pensons en effet, parce que tu réponds au signalement laissé par les écrits anciens. Tu es venu à nous de l'autre côté de Gondine, tu ressemblais aux hommes d'airain. »

— « Et quel est cet... objet ? »

— « C'est une épée, Occitanien. Nul à ce jour n'a pu la toucher sans périr. Mais si tu parviens à la ceindre à ton côté, tu seras libre et nous te serons dévoués jusqu'à la mort. »

Silgan de Bageston ne répondit pas. Il pensa simplement que

sa dernière heure approchait. Mais, s'il ne craignait pas la mort, il avait peur de décevoir ce peuple et songeait avec amertume qu'il ne pourrait arracher Ayaelle à son triste sort.

Dogh-No-Kaï se redressa et rejoignit ses épouses. Peu après, l'une d'elles apporta au prisonnier un brouet jaunâtre dans une écuelle taillée dans le bois.

Elle aurait pu être belle, remarqua Silgan en la détaillant. Avec des vêtements appropriés, une toilette même sommaire et un sourire, nul doute qu'elle aurait été désirable. Mais seul son regard restait encore humain tellement la souffrance avait abruti le visage.

Avec un étonnement non feint, Silgan le halaguen contemplait le sanctuaire. Bien qu'en ruine, l'édifice gardait encore une allure somptueuse qui surprenait après la longue promenade dans les ruelles défoncées, envahies par les ronces et les arbustes. De larges et longues marches, flanquées de colonnades ornées de figures grimaçantes qui supportaient encore ce qui restait d'une terrasse effondrée, menaient à un vaste seuil fait d'une dalle unique. Puis s'ouvrait un porche gigantesque aux arcs en ogive qu'une porte de métal rouge à deux battants défendait toujours.

Dogh-No-Kaï tira d'un havresac suspendu à son épaule une clé impressionnante. Il l'introduisit dans la serrure et la tourna avec effort. Pourtant, les vantaux s'ouvrirent sans bruit, laissant pénétrer un peu de clarté dans le temple clos depuis des lustres.

Silgan monta lentement à la suite du barbare. Il avait revêtu son armure de combat, abandonnée un temps aux mains des Agh-Naïls, et le blason des Bageston étincelait curieusement, le rendant presque irréel.

Une lourde odeur d'encens stagnait encore dans la pénombre, que ne dissipèrent pas les lueurs de plusieurs torches allumées par les guerriers qui les accompagnaient. Quelqu'un poussa Silgan vers un énorme pilier. Un silence oppressant s'installa sous les voûtes.

Le sanctuaire épousait à peu de choses près la forme d'un huit. Les voûtes en coupole s'appuyaient sur les murailles pleines et l'unique pilier central. Un courant d'air s'était établi depuis que la porte s'était ouverte, mais le halaguen ne distingua aucune ouverture.

Le pilier retint plus particulièrement son attention. Du reste, c'est vers lui qu'on l'avait poussé.

Il reposait sur un large pied cubique et montait en torsade jusqu'au chapiteau sculpté de motifs que le halaguen ne put discerner à cause de l'ombre. Sa hauteur était considérable mais pas particulièrement étonnante. En fait, n'eût été la dimension exceptionnelle de la base, rien n'aurait justifié l'attention que les Agh-Naïls lui portaient.

Les yeux de Silgan détaillèrent alors le socle monumental. Et ils remarquèrent ce que l'obscurité lui avait caché jusque-là : une niche, qu'une plaque métallique scellait.

Sans dire un mot, Dogh-No-Kaï s'en approcha. Il détacha une petite clé d'un collier caché par ses vêtements. Alors, presque cérémonieusement, il ouvrit la cache... et se recula.

Silgan avait du mal à en croire ses yeux. La cavité, dans la pierre noire, venait de disparaître sous une véritable explosion de clarté. Il cligna des paupières pour supporter l'éclat, avec l'espoir que celui-ci allait s'atténuer ou bien s'éteindre ; mais c'était un feu immobile qui brûlait dans ce nid incongru, un brasier sans flamme aux couleurs d'océan.

Il dut tourner la tête pour ne pas succomber à un envoûtement dont il devinait qu'une des conséquences les plus terribles serait sans aucun doute la perte de la vue. Au bout de quelques instants, il put à nouveau distinguer ceux qui l'entouraient, dont la plupart tournaient le dos à la terrible illumination. Dogh-No-Kaï, pour sa part, n'avait d'yeux que pour lui. Son front s'était plissé. Les traits de son visage prenaient un relief de roche éclatée sous les ardeurs du rayonnement.

— « As-tu aperçu l'arme, Occitanien ? » interrogea-t-il.

— « Non ! La lumière est trop intense. »

Le chef des Agh-Naïls ne répondit point. Il connaissait le piège de la lueur terrible et comprenait aussi que Silgan avait à présent besoin de tout son courage et de tous ses esprits. Celui-ci, d'ailleurs, réfléchissait désespérément.

Le danger provenait sans nul doute de ce flamboiement infernal. Si quelque mécanisme protégeait le glaive des dieux, comment celui qui le convoitait pouvait-il s'en garder ? Puis une pensée lui vint. Il abaissa la visière de cristal de son heaume.

Il faillit pousser un juron sous le coup de l'étonnement. La clarté s'était réduite à une simple phosphorescence. Et, à présent,

il voyait l'intérieur de la niche de pierre ; il découvrait enfin l'arme elle-même.

Elle ne reposait pas exactement dans la cavité. En fait, celle-ci était elle-même occupée par une boîte de métal parfaitement sertie dans le socle. Deux fourchettes maintenaient l'arme à mi-hauteur. Celle qui supportait la poignée se terminait par un collier interdisant de retirer l'arme sans l'ouvrir. Silgan eut beau observer, il ne devina aucun système de verrouillage.

Il étudia alors l'épée elle-même. Le pommeau, creusé de cannelures conçues vraisemblablement pour mieux recevoir la prise de la main, ne manqua pas de le surprendre. Mais il fut particulièrement captivé par la forme et la consistance de la lame.

Etait-ce du reste une lame ? Le halaguen ne le crut pas. Aucun métal ne pouvait rendre un tel velouté, une semblable fulgurance. C'était comme un flot impétueux d'étincelles et de flammes jaillies de la poignée jusqu'à une distance imprécise. Cela rendait un son presque inaudible qu'il commençait seulement à percevoir. Et cela changeait de couleur selon l'angle sous lequel il la regardait.

Mais cette épée avait surtout quelque chose d'effrayant et de majestueux, quelque chose d'insaisissable qui la lui faisait paraître irréelle. Silgan, émerveillé, ressentit bientôt les atteintes d'une peur informe qui amena un léger tremblement de ses mains. L'aura surnaturelle qui émanait de la niche de pierre réduisait sa volonté et annihilait son orgueil.

Le halaguen regarda à nouveau les barbares et leur chef. Puis ses mains, bien protégées par les gants d'écailles. Enfin il s'avança.

Il avait fait le vide en lui. Il ne pensait à rien. Il ne voulait penser à rien qu'à l'image d'Ayaelle qui seule pouvait encore le fortifier. En approchant de l'arme, il imagina que c'était vers la jeune fille qu'il allait. C'était vers elle qu'il tendait le bras. Il pourrait bientôt l'atteindre et l'enlacer...

Sans véritablement s'en rendre compte, il ouvrit le collier seulement retenu par un faible magnétisme, referma le poing sur le pommeau et retira l'épée de l'écrin de métal. Puis il se redressa.

Alors il prit conscience de sa victoire. Il se détendit. Ses lèvres esquissèrent un sourire. Il se retourna.

A ses pieds, les guerriers agh-naïls lui rendaient un premier hommage, la face contre terre. Dogh-No-Kaï, soumis, murmura : « L'Occitanien est un dieu ! »

Et, dans le sanctuaire silencieux, le halaguen leva le glaive ma-

gnifique en remerciant un ciel en lequel il ne croyait pas. Son armure étincelait d'un éclat inaccoutumé. Ange de lumière, il goûtait des instants de triomphe total, réalisant pourtant qu'un objet dont il ne soupçonnait pas jusque-là les pouvoirs l'avait protégé du maléfice : son heaume, don mystérieux, lui avait permis de vaincre le piège de l'irradiation insoutenable.

Il vit aussi ses gants d'écailles curieusement parcourus de milliers de minuscules étincelles. C'était un avertissement. Il devait se garder de toucher la lame, car le véritable danger résidait dans la force obscure qu'elle dégageait. Il plaignit à l'avance ceux qui oseraient à présent affronter l'incompréhensible rayonnement.

Lentement, il se dirigea vers la sortie, l'épée dans la main droite. Le seuil atteint, il s'arrêta. Il regarda une nouvelle fois son arme, comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas... et poussa un formidable juron. « Par le ventre de la Carcagne ! Elle a disparu ! »

Derrière lui, Dogh-No-Kaï s'était exclamé dans le même temps : « Mort de Cahern ! Serais-je devenu aveugle ? »

— « L'épée ! Où est l'épée ? » s'interrogeaient les hommes.

La lame en effet, pourtant si étincelante, avait complètement disparu.

Silgan revint d'un pas à l'intérieur de l'édifice. Puis d'un autre pas. Et son étonnement fit place à la compréhension. A mesure qu'il s'enfonçait dans l'ombre, la lame réapparaissait. Plus l'ombre s'épaississait, plus l'épée flamboyait. A la clarté du jour, elle devenait invisible.

Il comprit un peu plus quel redoutable instrument il détenait désormais. Mais il lui fallait découvrir encore quels autres services cette arme pouvait lui rendre. Pour en éprouver le tranchant, il ordonna à l'un des hommes : « Pointe ton sabre contre moi, soldat ! »

L'Agh-Naïl s'exécuta. Silgan abattit le glaive contre la lame d'acier qui s'avançait vers lui... et dut faire un prodige d'équilibre pour ne point tomber, emporté par son élan.

Il n'avait rencontré aucune résistance et crut un instant avoir manqué son coup. Mais il y eut un tintement de métal sur les dalles. L'homme, en face de lui, ouvrait de grands yeux ébahis. Le sabre, sans qu'ils s'en rendent seulement compte, avait été sectionné.

Sans mot dire, le halaguen se dirigea à nouveau vers la porte. Comme précédemment, l'épée était devenue invisible, mais il savait

désormais qu'elle restait présente et dangereuse. Il descendit presque en courant les marches, traversa l'esplanade qui s'étendait devant le temple et rejoignit un bouquet de végétation qui avait percé le sol et soulevé les dalles, en produisant de nombreux arbres.

Il s'arrêta devant l'un d'eux, le plus épais, à l'écorce noire couverte de piquants. Et il abattit le glaive contre le tronc.

Il n'y eut aucun bruit. L'arme ne vibra même pas. Silgan aurait juré avoir fouetté l'air. Pourtant, l'arbre vacilla puis tomba dans l'herbe. La coupure était nette et luisante, comme polie ou vitrifiée.

« Incroyable ! » se contenta-t-il de murmurer.

Il hésita alors sur la conduite à suivre. Et une question lui tourmenta aussitôt l'esprit. Une telle arme ne pouvait être placée dans un fourreau. Et il ne pouvait non plus être question de la garder continuellement à la main. Durant un instant, il crut que la panique allait le gagner. Il ne voulait s'en séparer à aucun prix. D'un autre côté, il n'était pas raisonnable d'agir différemment. Il réfléchit intensément.

Il était parfaitement impensable que les créateurs de l'arme n'aient pas prévu de la neutraliser. Sans aucun doute, il devait exister un moyen de la rendre inoffensive. Silgan baissa les yeux vers le pommeau. Et ses suppositions se trouvèrent confirmées.

Tout près de la garde, juste à côté de son pouce, un léger renflement de métal, qu'il n'avait pas remarqué jusqu'à présent, semblait appeler le doigt. Avec beaucoup d'appréhension, il le poussa. Et l'épée apparut, vulgaire morceau de métal de la couleur de l'ambre.

Et le halaguen sut qu'en cet état l'arme était plus inoffensive qu'une branche d'arbre. Il la glissa alors dans l'étui vide attaché à son ceinturon et retourna vers Dogh-No-Kaï qui l'attendait avec ses guerriers sur les marches du sanctuaire. « Cette épée a-t-elle un nom ? » lui demanda-t-il.

— « Pas à ma connaissance, Occitanien. »

— « Dans ce cas, je m'en vais lui en donner un, car elle digne de cet honneur. Désormais, elle sera Ténébreuse, ma compagne. Car c'est une lame nocturne qui repousse l'ombre la plus épaisse. Et elle sait devenir obscure pour empêcher qu'on l'aperçoive aux heures de lumière. Plus éclatante que le jour, plus invisible que la nuit, Ténébreuse sera son nom. Et, avec elle, je retrouverai Ayaelle, je vaincrai les pièges de Broigne. Je vous rendrai vos terres, guerriers agh-naïls. »

*
**

— « Il va me falloir vous quitter, » déclara le halaguen après avoir bu une dernière gorgée d'eau et remercié la femme qui l'avait servi. « J'ai un serment à respecter et je dois délivrer ma compagne. »

— « N'oublie jamais que tu te dois aussi à nous ! » répondit lentement Dogh-No-Kaï.

— « Je n'oublie pas. As-tu confiance, guerrier ? »

— « J'ai confiance. »

— « En ce cas, l'attente sera moins longue. Mais je voudrais te rappeler une promesse. Tu m'as dit savoir m'aider à retrouver celle qui m'accompagnait. Te souviens-tu ? »

— « Je n'ai point oublié. Dis-moi seulement ce que tu souhaites. »

— « Pour l'instant, je n'ai qu'une hâte, tu le sais : retrouver cette jeune femme, puis me rendre aux marécages dont on dit qu'ils recèlent de nombreux pièges. Que peux-tu faire pour moi ? »

— « S'il ne s'agit que de cela, tu n'as besoin que d'un seul homme. S'il avait fallu conquérir une ville, il en aurait été autrement. Mais ce que tu dois accomplir demande plus de ruse que de force. Il te faut d'abord franchir les Iraganaks sans te faire surprendre par les hommes de métal qui gardent les passages et qui ont enlevé ton amie pour la conduire à Organ. Tu devras ensuite pénétrer dans cette cité et affronter son gouverneur, Alcerne, surnommé le Tricheur. Mais nul ne le connaît, car ceux qui sont parvenus à l'identifier n'ont pas eu le loisir de vivre plus longtemps pour le dire à d'autres. Toutefois, si tu parviens à le découvrir et à le vaincre, alors tu retrouveras ta compagne et tu pourras te rendre à Broigne. Lui seul sait où elle est emprisonnée et comment on traverse les marécages. Il est le maître de cette région, successeur de Kordak et, de ce fait, baron de Shonn et d'Ilkidik. Il n'assure pourtant que le seul commandement d'Organ car il préfère l'anonymat. Les autres cités de l'Amalaltura sont tenues par ses plus fidèles hommes de main. »

— « Si tu me parlais un peu d'Organ ? » questionna le halaguen.

— « Je n'en sais pas grand-chose. L'homme qui va t'y conduire t'en apprendra davantage. Il est né là-bas. Ce n'est pas un Agh-Naïl mais il en a la droiture et la bravoure. Je puis te dire cependant que cette cité maudite est devenue la capitale des jeux et des

plaisirs. Ses citadins vivent dans la luxure et la honte. D'inconcevables machines effectuent tous les travaux. Des troupes d'hommes de métal patrouillent dans les rues. »

Le halaguen hocha la tête. « Il ne me sera pas facile de passer inaperçu. »

— « Détrompe-toi. Les habitants ne feront nullement attention à toi. Quant aux hommes de métal, il est possible qu'ils se laissent abuser par ton armure si tu ne t'en sépares pas. Nous-mêmes avons bien été trompés par ton aspect. »

Silgan eut un sursaut. « Je ne comprends pas. »

— « Je ne t'en avais point parlé. Mais notre attaque est la conséquence de notre erreur. Nous t'avions pris pour l'un des leurs et t'avons longuement suivi dans la plaine. Puis, lorsque tu t'es dirigé vers les lignes ennemies, nous en avons déduit que tu allais livrer la jeune femme. Alors, tout s'est déroulé très vite. Elle s'est jetée d'elle-même dans les griffes d'une patrouille avant que nous ayons pu intervenir. J'ai songé alors à profiter de ton isolement pour tenter de te capturer et d'échanger ensuite ta vie contre la sienne. Comme tu le sais, rien de tout cela ne s'est réalisé pour la simple raison que tu n'étais nullement l'un d'eux. »

Dogh-No-Kaï se tut, l'air embarrassé. Silgan, passé l'effet de surprise, se reprenait en souriant. « Ne te reproche pas cette erreur, ami. Sans elle, je ne serais jamais entré en possession de Ténébreuse et je serais peut-être mort à l'heure qu'il est, ou captif dans quelque prison d'Organ. »

— « Peut-être, » répondit Dogh-No-Kaï en secouant cependant la tête, incrédule, « mais je ne crois pas que tu aies pu mourir. Tu es un dieu, Occitanien, et les dieux ne meurent pas si facilement. »

— « Je ne suis pas un dieu, et tu le sais. »

— « Pour les Agh-Naïls, si ! Et je le pense de même car nul homme n'aurait pu s'emparer de l'arme venue du ciel. »

Silgan n'ajouta rien. Il n'y avait rien à répondre à de tels arguments. Il comprenait aussi que les barbares se devaient de s'accrocher désespérément à une légende qui leur assurait le retour dans leur patrie.

Quelques instants plus tard, Silgan le halaguen quittait la tribu et s'engageait sur les premières pentes des monts Iraganaks. Urgl, le renégat de la cité d'Organ, allait au devant de lui.

ORGAN LA SYBARITE

Le soir de leur troisième jour de marche arrivait lorsque Silgan put découvrir enfin la cité d'Organ. Ils avaient peu dormi, s'étaient restaurés à la hâte en s'abritant dans des grottes ou des amoncellements de roches, et ils avaient beaucoup souffert du froid en franchissant les glaciers recouverts de brume.

La passe de la Dent du Grogle avait failli leur être fatale. Le passage était étroit et de nombreux guetteurs tenaient les pitons qui dominaient le col. Urgl avait fait une chute de plusieurs pieds et l'écho de l'éboulis qui l'avait accompagné avait éveillé l'attention des hommes couleur d'airain. Heureusement, Silgan avait pu le tirer à temps d'une position fâcheuse. Ils s'étaient ensuite réfugiés dans la tanière d'un fauve probablement mort depuis longtemps. Mais ils avaient perdu là de nombreuses heures.

De nouvelles difficultés s'étaient présentées sur l'autre versant de la chaîne, moins abrupt mais aussi plus à découvert à cause de nombreuses prairies qui s'étalaient entre de petits bosquets touffus. Urgl toutefois avait montré de grandes qualités de guide. Ils avaient pu franchir toutes les lignes de l'armée métallique. A présent, ils atteignaient le but de leur voyage.

La ville s'étirait dans une vaste cuvette et commençait à s'illuminer à l'approche de la nuit. Silgan, en dépit de son assurance native, connut quelques instants de peur : une sensation imprécise qui tenait sans doute à son incompréhension comme à cette aura de puissance froide qui émanait de la citadelle magnifique.

Il ressentait la peur, mais il n'avait pas tort. Organ était enchanteresse mais perfide. Organ était trop irréelle pour être digne de confiance. Et, tandis qu'il la parcourait des yeux, il songea aux bourgades d'Occitanie, avec leurs tours trapues et leurs maisons de pierre rugueuses. Ici, rien ne rappelait la lourde architecture de son pays. Rien, en fait, ne rappelait rien. Sinon quelque savoureuse confiserie comme il s'en présente à l'occasion des repas de noces. Organ avait la consistance du vent et la couleur de l'amarante. Organ n'avait aucune forme car elle les épousait toutes. Il y avait des rues grimpant dans l'atmosphère et des avenues plongeant au cœur de la terre. De nombreuses voies paraissaient graviter autour de coupoles hémisphériques qui, translucides, illuminaient les alentours comme elles s'éclairaient. D'autres rues encore tourbillonnaient le long de flèches de métal qui se perdaient en direc-

tion des nues. Des immeubles aux parois de verre livraient le spectacle d'une agitation incompréhensible d'éclairements intermittents. Et surtout de curieuses machines, portées par des voiles immenses, filaient à l'intérieur de boyaux transparents, comme poussées par un vent soufflant depuis le cœur de la ville.

Nulle porte ne condamnait l'entrée, mais des cheminées d'acier veillaient au débouché de chacune des routes accédant en ce lieu. Urgl précisa que des yeux mécaniques veillaient en permanence, qui savaient identifier tous ceux qui circulaient dans un sens ou dans l'autre. Il ajouta enfin qu'il allait devoir l'abandonner pour retourner vers la tribu. Il ne pouvait courir le risque de se présenter à l'une quelconque des entrées de la métropole.

— « Je serais immanquablement reconnu, » affirma-t-il. « J'ai été citoyen d'Organ. Et les yeux des machines ne se trompent jamais sur une identité. »

Les deux hommes se saluèrent longuement. Le halaguen attendit que son guide eût disparu au loin avant de s'élancer vers l'inconnu.

Un petit frisson d'appréhension parcourut le dos du halaguen lorsqu'il passa devant la cheminée gardienne, mais il ne relentit ni n'accéléra sa marche. Et il ne se passa rien. Ou, s'il fut deviné, rien ne se présenta pour lui interdire d'aller plus avant. Il pénétra dans un tunnel inondé d'une lumière qui suintait véritablement des murailles, franchit un peu plus loin un pont enjambant une fosse d'une profondeur vertigineuse et au fond de laquelle grondait il ne put savoir quelle diabolique invention. Il longea ensuite une rue bordée de formidables constructions et déboucha sur une place.

Jusque-là, il n'avait rencontré personne. Mais l'endroit rassemblait une véritable foule. Mille, deux mille femmes peut-être, se trouvaient ici, le regard tourné vers un monument luminescent, sorte de colonnade gravée de signes et de symboles, obélisque planté sur un socle sphérique qui oscillait et tournait lentement, au rythme d'une musique syncopée.

Il n'eut pas tout d'abord idée de quelle sorte de cérémonie il s'agissait. Mais la mélopée avait quelque chose d'irritant, voire de répugnant. Les notes s'égrenaient, longues et visqueuses, puis acides et stridulantes. Silgan observa une jeune personne qui se trouvait à quelques pas de lui. Elle était grande, avec de longs cheveux blonds se déroulant bas dans le dos. Son visage tendu fixait éperdument la source musicale qui poursuivait son lent balancement

tournoyant. Les yeux pourtant semblaient vides, comme captivés par quelque image intérieure ou un spectacle situé au-delà de la raison. Elle était vêtue d'une vaste toge blanche et son corps remuait imperceptiblement.

Le halaguen s'approcha d'elle et posa sa main gantée sur son épaule. Elle tressaillit à ce contact et finit par se retourner. « Puis-je me permettre... » commença-t-il, mais il s'interrompit aussitôt, stupéfait devant la fixité du regard. Il insista pourtant et reprit en accentuant la pression de sa main : « Je cherche Alcerne le Tricheur. Avez-vous une idée de l'endroit où je puis le rencontrer ? »

Il parlait à un mur. Visiblement, la jeune femme n'entendait pas. En dépit de la douleur qu'elle ne pouvait manquer de ressentir, elle retournait invinciblement à la mélopée perfide qui secouait à présent l'assistance par des sons de plus en plus nuancés.

Comprenant qu'il perdait son temps, il la laissa et recula. Déjà, la jeune femme ondulait des hanches et de la poitrine. Son vêtement glissait lentement, découvrant un sein juvénile dressé par le désir. Et le son de la musique escaladait la gamme, vibrait en trémolos issus de métaux surtendus. La foule grondait. La foule délirait. Un sabbat se déroulait sur cette place et Silgan s'éloigna en toute hâte, épouvanté, avec dans les yeux l'image d'une Ayaelle livrée à de tels ébats.

Il emprunta la première avenue qui se présenta à lui et la parcourut sur toute sa longueur. Contrairement à celles qu'il avait suivies auparavant, une certaine animation la faisait vivre. Quelques boutiques s'ouvraient de chaque côté, mais le halaguen ne comprit pas l'utilité des objets exposés dans les devantures. Cette société mécanisée et licencieuse le déroutait. Mais il se souvenait des paroles de Dogh-No-Kaï. Organ méritait bien les qualificatifs de cité du vice et de la turpitude. Il crut, du reste, apercevoir des couples nus enlacés dans l'unique jardin qu'il rencontra. Mais il détourna la tête après les avoir entrevus.

Sa promenade errante le mena bientôt à une nouvelle place où se trouvaient rassemblés des centaines d'hommes et d'adolescents. Il ne s'y attarda pas. Il avait aussitôt compris que cette réunion était le pendant de la précédente, réservée cette fois à l'élément mâle de la ville. Il y avait comme là-bas une atmosphère trouble que meublait une symphonie langoureuse et insinuante. Au centre tournait un manège composé de nombreuses stalles dans lesquelles de jeunes femmes se dévêtaient simultanément, prenant des poses

suggestives et mimant les jeux de l'amour. Les spectateurs de cette scène offraient le visage absent des désincarnés. Silgan ne douta pas que quelque drogue infâme fût à l'origine de cet état de réceptivité. Avec dégoût, il supposa que toutes les places de la cité devaient être le théâtre de tels regroupements. Il s'enfonça dans une autre rue.

En fait de rue, il s'agissait plutôt d'une venelle que l'obscurité de la nuit envahissait. Il n'apparaissait aucun lampadaire. Le silence s'y blottissait, à peine troublé par les échos lointains des symphonies et l'orage des véhicules passant à la verticale dans leurs boyaux conducteurs.

Il mit la main à la garde de Ténébreuse pour se rassurer. La ruelle s'enfonçait de plus en plus dans l'ombre. Quelques portes perçaient les murs métalliques qui la bordaient, mais toutes étaient closes.

Finalement, alors qu'il désespérait de venir à bout de cette marche presque tâtonnante, les échos de rires et de conversations animées lui parvinrent au devant de lui. Il pressa le pas. La rue tournait à angle droit et aboutissait en cul-de-sac à une bâtisse noire ouverte d'une large porte à deux battants.

Le hall en était illuminé, mais vide. Il y entra prudemment. A gauche, un escalier prenait le chemin des entrailles de la demeure. Silgan s'y engagea. C'est de là que les bruits lui parvenaient.

Les marches plongeaient vers le sous-sol par petites rampes se succédant à angle droit. Lorsqu'il en eut descendu quatre volées, il déboucha dans une salle au plafond bas, enfumée et poussiéreuse, encombrée de tables et de bancs, et où des hommes et des femmes de tous âges se livraient à de muliples jeux de cartes ou de dés autant qu'il put en juger.

A droite en entrant s'étirait un long comptoir derrière lequel un individu apathique servait des boissons. Silgan s'approcha et lut de l'étonnement dans le regard de l'homme. Il s'accouda nonchalamment, sans perdre de vue le moindre recoin de la salle qui se reflétait dans une immense glace couvrant toute la muraille devant lui. Enfin, il questionna : « Je cherche Alcerne, dit le Tricheur ! » Sa voix était forte et ses paroles distinctes. Dans le même temps, il retirait son heaume qu'il posa à côté de lui.

Le tenancier conserva un visage de glace, mais Silgan aurait juré qu'il avait pâli ; toutefois, le spectacle que lui livrait le miroir accaparait bien davantage son attention. Il s'était passé quelque chose tandis qu'il posait sa question, mais il ne parvenait pas à

savoir quoi. Cela avait dû être rapide ou presque insignifiant. Il pouvait même situer l'anomalie qu'il avait constatée dans un secteur précis : la troisième table à partir de l'entrée. Et, pourtant, à cette table, les quatre hommes qui jouaient ne paraissaient nullement se soucier de lui. Ils avaient le visage tourmenté des gens avides de gains et de victoires. Leurs vêtements modestes les classaient parmi la population la moins favorisée de la cité.

Le brouhaha n'avait pas cessé dans la salle. Silgan était cependant décidé à le briser. Il avait déjà suffisamment perdu de temps et désirait en finir avec cette recherche. Quelque chose lui soufflait, d'ailleurs, qu'il touchait vraisemblablement au but, qu'Alcerne lui-même se trouvait là. Probablement à quelques pas. Peut-être à cette table qui avait captivé son attention voilà quelques instants.

Il fixa à nouveau le tavernier. Celui-ci feignait de l'ignorer et paraissait fortement intéressé par une partie qui se déroulait à une table située à l'autre extrémité de la pièce. Calmement, Silgan lui posa une main sur le bras et reposa sa question d'une voix presque claironnante : « Je vous ai demandé si vous saviez où se trouve Alcerne le Tricheur. N'auriez-vous point entendu ? »

Ce fut comme si la foudre s'était abattue en ces lieux. Le silence s'établit brusquement, suspendant à la fois les conversations et les respirations. Le halaguen était devenu parfaitement immobile, mais son regard ne perdait pas de vue les personnes attablées.

Au bout d'un moment, quelqu'un laissa tomber un dé dont le bruit fit sursauter une femme qui retint avec peine un cri d'effroi. A la troisième table, les joueurs gardaient leurs gestes en suspens.

« Puisque tu ne veux pas parler, » reprit d'une voix grinçante Silgan, décidé plus que jamais à forcer Alcerne à se découvrir, « je vais le faire à ta place. » Il marqua un temps d'arrêt. Quelques joueurs commençaient à s'impatienter et le halaguen devait s'imposer au plus vite s'il ne voulait pas que se déclenche une attaque massive contre lui.

A la troisième table, il y avait Alcerne. Et le Tricheur tournait le dos au comptoir. Silgan le savait à présent. Il l'avait su dès l'instant où il s'était accoudé, et il s'étonnait d'avoir mis aussi longtemps à s'en rendre compte. Il est vrai qu'il ignorait tout de la personnalité du maître de la ville.

Il se retourna lentement et s'approcha à pas lents de la table. Puis il toucha du bout de l'index le dos de l'homme en ordonnant : « J'ai besoin de te parler, Alcerne. Et je n'aime guère attendre. »

Il se fit un nouveau silence stupéfait. Tous les regards envelop-

paient le halaguen avec un mélange d'admiration et de terreur. Le joueur qu'il avait désigné se leva, montra un visage anguleux, au front fuyant, aux lèvres figées dans un sourire glacial. Il dit simplement : « Je suis Alcerne... et je te suis ! »

Silgan se dirigea vers le comptoir sur lequel il avait abandonné son heaume. Sans perdre de vue Le Tricheur, il répondit : « Passe devant ! Je suis très méfiant de nature. »

Alcerne ne répliqua pas. Il se dirigea vers l'escalier qui montait vers la sortie. Silgan, qui s'apprêtait à lui emboîter le pas, hésita. Une intuition lui fit placer le heaume sur sa tête. Il esquissa un mouvement et, soudain, tirant violemment Ténébreuse qui crépita, il fit volte-face en pointant l'arme vers le siège qu'Alcerne avait quitté. « Un seul geste et tu auras fini de vivre ! » ricana-t-il.

A cet instant précis, il se passa quelque chose de stupéfiant que les spectateurs de cet étrange intermède ne parvinrent certainement pas à comprendre. Alcerne disparut de la première marche de l'escalier qu'il venait d'atteindre. Il réapparut à la table de jeu, à demi redressé, la main sur le point de saisir un court poignard logé dans un étui qui pendait à sa taille. Mais la pointe à peine perceptible de Ténébreuse lui menaçait le torse.

Quelques exclamations de surprise fusèrent dont les deux hommes ne se soucièrent pas. La partie qui venait de se jouer avait nécessité toute leur attention et toute leur énergie. Pour Silgan, qui avait compris quel était le redoutable pouvoir de son adversaire, la moindre distraction équivaudrait à une mort certaine. Quant au Tricheur, sa fureur en faisait une bête féroce prête à n'importe quelle folie pour abattre le premier homme à l'avoir percé à jour.

Le halaguen avait en effet découvert le secret de la force d'Alcerne. Celle-ci résidait dans un formidable pouvoir hypnotique qui permettait au maître d'Organ d'abuser de ses adversaires. Lorsque Silgan était entré dans le tripot et avait retiré son heaume, il avait à son tour subi l'emprise du mirage. Mais le heaume, qui l'en avait protégé jusque-là, avait montré un décalage entre les attitudes réelles et apparentes du Tricheur. La vérité, peu à peu, s'était imposée. Le halaguen avait pu se garder à temps d'une ruse fatale en se couvrant de la pièce protectrice qui révélait une nouvelle fois d'autres qualités insoupçonnées.

Ils restèrent longtemps immobiles, les yeux dans les yeux. Puis Alcerne baissa la tête et déclara : « Tu as gagné. Que me veux-tu ? »

— « Je pense qu'il vaudrait mieux s'écarter des oreilles indiscrètes. »

— « Viens ! J'ai un appartement dans cette demeure... » Alcerne marqua une pause avant d'ajouter : « N'aie crainte. Je ne tenterai plus de t'abuser. »

Les deux hommes s'engagèrent dans l'escalier. Lorsqu'ils eurent rejoint le hall, ils prirent un couloir que le halaguen n'avait pas remarqué en entrant, caché qu'il était par une tenture. Ils aboutirent enfin à une cabine qui s'éleva dans les hauteurs de l'immeuble dès qu'ils s'y furent installés. Silgan aurait pu avoir peur. Mais il était trop occupé à surveiller Alcerne pour s'inquiéter des mécaniques étranges.

L'ascenseur les déposa à l'intérieur d'une vaste pièce aux murs recouverts de draperies rouges et de cubes qui dispensaient un éclairage tamisé. Le plafond était constitué de formes géométriques dont le relief rendait son aspect singulièrement mouvant. De nombreux sièges de matière souple aux couleurs vives étaient dispersés le long des murs et autour d'une vaste table ronde. Dans un angle, une machine argentée ronronnait.

Le Tricheur désigna un large fauteuil à son hôte et questionna : « Puis-je vous servir à boire ? »

Silgan approuva de la tête mais précisa aussitôt : « Je ne bois que de l'eau ! »

— « Vous vous méfiez toujours ? »

— « C'est une évidence... Mais c'est aussi une habitude. »

Après avoir retiré d'un petit meuble deux flacons et deux coupes, le Tricheur le servit. Il se versa ensuite un liquide verdâtre, but une gorgée, et demanda en s'asseyant à demi sur l'accoudoir d'un autre fauteuil : « Alors ? Que désirez-vous, étranger ? »

Le halaguen prit son temps avant de répondre. Il observait Alcerne, tentant de deviner ses intentions. Mais celui-ci avait adopté une attitude faite d'indifférence et de légèreté. Il jouait avec la coupe qu'il tenait, faisant rouler le liquide comme pour en étudier les reflets. De son autre main, il caressait un médaillon accroché à son cou par une chaîne dorée.

Silgan souleva avec précaution le mézail de son heaume. Il goûta prudemment l'eau que le Tricheur lui avait servie, sans cesser de le surveiller. Mais il faillit s'étrangler alors qu'il la vidait. Il parvint toutefois à surmonter son émotion et rabattit la visière pour questionner : « Je suis à la recherche d'une jeune femme qui m'a été enlevée de l'autre côté des Iraganaks voilà plusieurs jours. Je sais qu'elle se trouve à Organ dont vous êtes le maître. Il faut me la rendre. »

— « Est-ce tout ? » sourit Alcerne qui avait reposé son verre mais caressait toujours le médaillon dont Silgan pouvait voir qu'il était gravé d'une figure symbolique : une flèche en relief perçant une petite sphère.

— « Ce n'est pas tout. Je dois aussi me rendre de l'autre côté des marais de Broigne. Leur traversée n'est pas dénuée de risques. J'ai appris que vous en connaissiez les pièges. Je souhaiterais donc aussi que vous m'aidiez à les franchir. »

Alcerne opina avant de répondre : « Accordez-moi quelques instants ! » Il se leva, se dirigea vers la machine argentée et manipula quelques touches sur l'un de ses claviers. Un voyant lumineux clignota. Le Tricheur s'absorba dans la lecture des pulsations irrégulières.

Le halaguen porta lentement la main à la visière du heaume. Alcerne lui tournait le dos, mais il pouvait parfaitement voir son visage dans un miroir encastré dans le corps du curieux appareil. Il souleva prudemment le mézail et le rabattit très vite. Cette fois, l'étonnement avait fait place à la compréhension. Désormais, il savait d'où le Tricheur tirait son horrible pouvoir. A deux reprises, il s'était soustrait à la protection de son casque... et le médaillon du Tricheur lui était devenu invisible.

Alcerne revint et déclara en s'asseyant plus confortablement : « Il ne reste qu'à attendre. Votre amie ne tardera guère. »

— « J'ose espérer, » grinça Silgan, « qu'aucun sévice n'a été commis contre elle ? »

— « Cela dépend de votre conception de la torture, étranger. Si vous songez à quelque brimade ou supplice d'ordre physique, je puis vous rassurer. Votre amie n'a rien connu de tel. »

Les deux hommes gardèrent alors le silence, s'épiant mutuellement en évitant de le laisser paraître. La colère d'Alcerne semblait véritablement tombée. Son assurance toutefois avait fait place à un plissement de sourcils qui marquait combien il était intrigué. Le personnage du halaguen, surgi de nulle part, se dressait comme une gigantesque interrogation. Peut-être aussi Alcerne avait-il peur pour sa puissance. En tout cas, il tenait de plus en plus difficilement en place, tripotant presque continuellement l'étrange médaillon suspendu sur sa poitrine. Il ne tarda guère à céder à la curiosité, preuve évidente qu'il ne conduisait pas la partie entamée depuis bientôt une heure.

— « Dites-moi, étranger, comment avez-vous deviné mon... stratagème ? » Sa voix était devenue hésitante.

— « Auriez-vous l'impudence de croire que je m'en vais vous dévoiler mon secret ? » sourit Silgan. « Non, je ne le pense pas. Vous savez aussi bien que moi que vous le révéler ce serait me livrer à votre merci. »

— « Alors, peut-être me direz-vous de quel endroit vous venez ? » reprit Alcerne doucereusement.

— « Je le puis ! Je suis natif d'Occitanie, une région située bien au-delà des Iraganaks et de Gondine, au-delà même d'une forêt qui se nomme Perdagne. Et je cherche la Tour du Sçavoir. »

— « La Tour ! » s'exclama Alcerne. « Impossible ! » Il suffoqua presque de stupéfaction. « La Tour est gardée par... » Il se tut, brusquement conscient qu'il allait commettre une erreur.

— « Vous alliez me dire quelque chose à propos de cette Tour, » susurra le halaguen.

— « Pas exactement ! Tout le monde sait que l'accès de la Tour est interdit depuis toujours par des pièges infranchissables. Je m'étonne simplement que vous fassiez fi des légendes et songiez à provoquer la colère des dieux et des démons. »

— « Je ne crois pas que vous alliez dire cela. Vous savez qui est le gardien de la Tour. »

— « Comment voulez-vous que je le sache ? J'ignore même où elle se trouve. Les informations la concernant sont tellement contradictoires qu'elles ne sauraient être prises au sérieux. »

Silgan regarda fixement son adversaire avant de reprendre : « D'où vous vient ce pouvoir qui vous permet d'abuser ceux qui se mesurent à vous ?... Car vous usez fréquemment de cette faculté, n'est-ce pas ? »

Alcerne parut se troubler. Il porta une main, un peu trop vivement, au médaillon doré, se reprit et répondit : « Nul ne m'a donné aucun pouvoir. Je suis le Tricheur. Je l'ai toujours été. »

— « Admettons-le ! » accepta Silgan en retenant un sourire de triomphe. Car il avait enfin acquis la certitude que toute la force de l'homme tenait dans ce médaillon curieusement gravé. « Dans ce cas, » poursuivit-il, « qui est à l'origine des mécaniques de cette ville, de toute cette industrie, et des hommes d'airain ? »

— « Organ a été édifiée par Kordak le Sage, voilà de nombreux lustres. Je suis l'un de ses successeurs. J'ai hérité de toutes ces merveilles. »

— « Kordak le Cynique, » rectifia le halaguen, « n'était rien d'autre qu'un barbare. »

— « Je ne sais rien d'autre, » fit alors Alcerne en secouant la tête. Mais il ne put rien ajouter s'il en avait l'intention. A cet instant précis, une clochette retentit. Il se leva, alla ouvrir une porte cachée par un rideau pourpre. Un homme apparut. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse. Alcerne éleva ensuite la voix pour signaler au halaguen que la jeune femme arrivait. L'homme s'éclipsa.

Et la princesse Ayaelle entra dans la pièce.

Tout d'abord, elle ne dit rien. Elle avait le teint pâle, les traits tirés, la chevelure en désordre. Ses yeux auraient pu être ceux d'un gimize traqué par quelque reptile des sables. Elle regarda Alcerne avec étonnement. Elle ne l'avait manifestement jamais rencontré.

Silgan s'était approché lentement derrière le Tricheur. La jeune fille l'aperçut enfin. Elle ne put retenir un cri qui se voulait de joie, mais ce fut en sanglotant qu'elle alla se blottir dans les bras de celui qu'elle aimait. L'émotion avait vaincu sa résistance. Après des jours d'angoisse, elle se libérait enfin de ses appréhensions. « Toi ! Silgan, est-ce possible ? » hoqueta-t-elle. Elle serrait le halaguen de toutes ses forces. Et Silgan caressait ses cheveux avec affection, ému malgré lui par la détresse qu'il ressentait.

Mais il ne perdait pas de vue Alcerne. Il ne pouvait se le permettre. Le moindre instant d'inattention pouvait leur coûter la liberté ou la vie à tous deux. Il fallait en finir rapidement. Il déclara donc d'une voix cassante : « Tenez-vous prêt, Tricheur, nous allons partir. Je tiens à gagner au plus vite les marécages. »

BROIGNE LE MEPHITIQUE

ILS avaient emprunté des montures dans de gigantesques écuries situées à la sortie orientale de la cité, car Silgan avait refusé le mode de locomotion mécanique que le Tricheur lui avait proposé. C'est lui qui fermait la marche. Il regardait fréquemment en arrière pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Il était fort étonné, du reste, qu'Alcerne n'ait rien tenté pour recouvrer sa liberté, d'autant que de nombreuses possibilités de le mettre en échec s'étaient présentées depuis leur départ de son appartement. Il supposait donc, soit que le Tricheur avait vraiment capitulé — mais cette hypothèse était bien folle — soit que celui-ci préparait quelque piège dans les

terribles marécages, l'endroit étant sans aucun doute propice à un retournement de la situation.

En dépit de la chaleur accablante, il n'avait pas ôté son heaume qui restait sa seule sauvegarde contre d'éventuelles attaques de la part du maître d'Organ. La puissance d'hypnose de celui-ci s'était en effet révélée inefficace devant le barrage de cristal de la visière ou le métal lui-même constituant le casque, et Silgan remerciait une nouvelle fois le ciel de ce don imprévu. Il ne comprenait d'ailleurs pas pour quelle raison le heaume recélait un tel pouvoir, mais en acceptant l'idée que cette pièce d'armure venait véritablement d'un dieu — comme l'affirmait la légende — alors le mystère n'avait rien de très étonnant. Seulement, le halaguen ne croyait pas aux dieux. Du moins, pas ainsi qu'on voulait les dépeindre. Il se contenta une fois de plus d'admettre l'irrationnel, réservant à plus tard peut-être le soin d'y réfléchir.

Ils galopèrent toute la journée, le long d'une succession de vallées qui accompagnaient le cours d'une rivière dont les flots devaient se perdre dans la mer évonienne. Contrairement à Gondine, la région était bien plus clémente et, si la température restait très élevée en dépit d'une brise marine apaisante, la végétation fournissait de vastes plages d'ombre sous lesquelles le chemin serpentait. Mais, lorsque le soir survint, le paysage s'était sensiblement modifié. La petite route pavée du début avait fait place à un sentier d'abord poudreux mais à présent fangeux. L'herbe clairsemée s'accrochait par grappes à des monticules qui devaient former de véritables îles aux périodes de crue de la rivière. Celle-ci, du reste, se traînait lamentablement en larges méandres boueux en direction d'une vaste étendue plane qu'un brouillard commençait à envahir.

— « Broigne est en vue ! » s'exclama Alcerne en se retournant sur sa selle.

Le halaguen poussa sa monture jusqu'à la hauteur de l'homme et intervint : « Nous allons nous arrêter pour nous restaurer et nous reposer. Il me semble imprudent de poursuivre notre route avec la nuit. »

— « Au contraire ! » riposta Alcerne. « Je vous expliquerai pourquoi tandis que nous mangerons. » Il stoppa le coursier, mit pied à terre et avança de quelques pas vers une petite butte garnie d'arbustes.

Lorsqu'ils eurent lié les sirgals et sorti les maigres provisions de route des fontes de leurs selles, ils s'assirent sur l'herbe et commencèrent à manger en silence. Ayaelle regardait tour à tour Silgan

et le Tricheur. Elle ne comprenait toujours pas par quel miracle le halaguen avait pu la retrouver et la tirer des diaboliques geôles d'Organ. Elle ne comprenait pas mieux les raisons de cette alliance avec Alcerne. Mais sa confiance en Silgan était totale. L'Occitanien savait parfaitement ce qu'il faisait et il avait déjà montré amplement son intelligence et sa bravoure.

Alcerne avala une dernière bouchée et expliqua enfin : « Lorsque la nuit tombe, étranger, les marécages se transforment. Les zones mouvantes du sol prennent une phosphorescence qui fait paraître l'endroit semblable à un océan de feu. L'ombre devient ainsi transparente et les seuls chemins stables forment des bandes opaques qu'il devient facile de suivre. Voilà le secret des marais de Broigne. Tu es le premier à qui je le confie. »

— « Sais-tu les raisons de cette phosphorescence ? »

— « Je pense que je le sais. Les terres mouvantes emmagasinent durant le jour lueur et clarté qu'elles restituent avec l'obscurité et la fraîcheur de la nuit. »

— « Fort bien ! » fit Silgan qui ajouta : « N'y a-t-il point quelque autre désagrément à redouter ? »

— « Pas à ma connaissance ! »

— « Dans ce cas, nous nous mettrons en route au crépuscule. »

Et la nuit arriva, rapidement, comme partout ailleurs dans l'univers de ces sphères. Les ténèbres s'épaissirent à l'ouest, du côté d'Organ et des montagnes déjà lointaines. Devant eux, un jour étrange, irréel et glacial, se déploya au-dessus du sol, lumière argentée qui donnait aux arbustes et à la végétation l'aspect de pièces de métal. Des passages sombres se découpèrent dans cette immense nappe de clarté. Alcerne alors proposa : « Nous pouvons partir. Les routes qui traversent Broigne sont tracées. »

Chacun détacha sa monture avant de l'enfourcher. Au petit trot des sirgals unicornes, dont le pelage blanc s'irisait de paillettes bleues, ils avancèrent enfin vers les marais dont toutes les légendes disaient qu'il pouvaient faire perdre la raison aux plus hardis des mortels.

Comme précédemment dans la journée, le halaguen fermait la marche. Alcerne allait par contre en tête, scrutant le sol et paraissant chercher, parmi les nombreuses voies praticables, les plus sûres et les plus directes. Le sirgal, par instants, poussait quelques aboiements de colère ou de peur. Mais le Tricheur le menait avec

énergie et adresse. Et il se retournait souvent pour vérifier si les autres le suivaient bien.

L'allure restait convenable mais se ralentissait néanmoins insensiblement. A mesure qu'ils s'engageaient dans la zone dangereuse, les passages de terre ferme se resserraient et il leur faudrait bientôt mettre leurs coursiers au pas.

— « Etes-vous certain de cet itinéraire ? » s'inquiéta Silgan en élevant suffisamment la voix pour être entendu d'Alcerne.

— « Evidemment ! » riposta le Tricheur en se retournant sur sa selle. « Je connais cette région et ses moindres brins d'herbe. »

Toutefois, cette réponse ne parvint pas à rassurer Silgan qui craignait plus que jamais quelque traîtrise. Mais il n'avait pas d'autre choix que de se fier au maître d'Organ. Il scrutait avec minutie les alentours rendus incertains par la luminescence tremblotante de l'atmosphère et du terrain. Malgré la clarté, il était impossible de voir à plus de quelques pas. Seules les zones d'ombre des couloirs de terrain stable restaient perceptibles dans ce jour éblouissant et mystérieux.

Ils allèrent ainsi durant ce qui lui sembla des heures. Les yeux lui faisaient mal à force de fixer. Le heaume, cette fois, n'assurait pas la protection qu'il aurait souhaitée. Sans doute parce que cette clarté n'était pas la conséquence d'une flamme. Le halaguen ignorait encore bien des mystères.

Tout à coup, il vit le sirgal du Tricheur bondir. La plage sombre s'effaça devant la monture d'Ayaelle qui put heureusement la retenir à temps. Avant que Silgan ait pu réagir, l'attaque se produisait.

Une trentaine de guerriers d'airain se dressaient devant eux. D'autres leur coupaient toute retraite à l'arrière. Dans un silence terrifiant, les mécaniques sans âme ébauchaient les gestes du combat déloyal.

Alcerne l'avait joué. Et de splendide manière, ainsi qu'il pouvait s'en rendre compte. Il les avait conduits dans un cul-de-sac que les hommes mécaniques avaient momentanément relié à une autre voie par un pont de métal. Alcerne était passé. Le pont avait aussitôt été arraché tandis que les armées d'Organ, surgissant de radeaux cachés par la lumière devenue insupportable, les cernaient de toutes parts.

Silgan poussa un rugissement de rage. Puis il cria : « Tu n'as pas encore vaincu, Tricheur. Prends garde de retomber entre mes

mains ! » Et, tirant Ténébreuse de son fourreau, il poussa son terrible cri de guerre : « BA-GES-TON ! »

Il y eut une véritable confusion. En même temps, il fauchait deux guerriers à sa portée, sautait de sa monture, se portait à la hauteur d'Ayaelle en tranchant trois autres combattants d'airain comme s'ils n'avaient point existé. Ténébreuse faisait merveille. Elle chantait lugubrement en fouettant l'air iridescent, éclaboussait ses adversaires de longues flammes pourpres, semblait s'éteindre mais lançait de nouveaux éclairs plus violents que la foudre.

Le halaguen exultait. L'arme ne pesait rien dans sa main gantée. Son armure flamboyait. On aurait cru un chevalier de feu dévastant un régiment de poupées. Rien de l'arrêtait. Plus il surgissait de ces géants grinçants, plus il ouvrait l'arc du fantastique moulinet de la lame enchanteresse. Dix, vingt guerriers tombèrent, tranchés par la force invisible de l'arme, aussitôt immobiles, aussitôt engloutis par la terre mouvante des marécages perfides. Ayaelle regardait avec stupeur, presque avec effroi. Le halaguen lui paraissait un démon surgi elle ne savait d'où pour prendre sa défense à la suite de quelque pacte indicible.

Mais, plus il en périssait, plus Silgan voyait surgir de ces soldats d'airain, d'acier ou bien de bronze. Le halaguen était partout. Devant Ayaelle. Derrière Ayaelle. Il se dépensait dans toutes les directions, avide de mort, sauvage, intraitable.

Le combat dura sans doute très longtemps. Puis le halaguen sut qu'il touchait à sa fin, car les assauts se faisaient plus rares et surtout plus désordonnés, comme si le cerveau qui dirigeait cette lutte inégale comprenait enfin son échec et, de ce fait, ne conduisait plus ses mécaniques avec la même conviction. L'invincible glaive du halaguen avait eu raison des métaux les plus durs, des guerriers les plus rudes. Il n'y en eut plus qu'une dizaine autour de lui, plus que quatre ou cinq. Il ne resta plus enfin qu'un seul robot devant le sirgal d'Ayaelle. Et un silence étouffant s'abattit sur le terrain de ce combat étrange.

Silgan de Bageston éclata d'un énorme rire. Il regarda avec respect et amour son arme étincelante. Puis il la neutralisa et la remit dans son fourreau avant de se tourner vers la jeune princesse. « A présent, il va falloir trouver notre chemin tout seuls ! » constata-t-il simplement.

Elle lui tendit une main qu'il pressa doucement. Puis il sauta sur le coursier qu'elle gardait toujours et ils rebroussèrent chemin en quête d'un nouveau passage.

Longtemps, ils allèrent et retournèrent. Le labyrinthe de Broigne les emprisonnait de ses lueurs infranchissables. Silgan commençait à perdre patience en songeant que le jour se lèverait bientôt et les immobiliserait dans une région qu'ils risquaient de ne plus pouvoir quitter.

Son cerveau travaillait désespérément à la recherche d'un moyen qui leur permît de gagner l'autre rive. Mais il n'existait aucune solution. Il eût fallu une embarcation. Les guerriers d'Organ n'avaient malheureusement pas abandonné les leurs en battant en retraite.

Une voie plus large se présenta. Le halaguen y poussa son sirgal sans grande conviction. Il agissait mécaniquement. L'espoir, peu à peu, disparaissait en lui. Il ne comptait plus guère qu'en sa chance.

Alors, il y eut une sorte de bruit en arrière. Silgan et Ayaelle se retournèrent. Une rupture était en train de se produire dans la continuité de la voie qu'ils venaient d'emprunter. Un rire moqueur monta du marécage. Silgan sut que le Tricheur venait de les jouer une nouvelle fois et une flamme meurtrière dansa dans son regard.

Son impuissance l'exaspérait. Un grondement de rage mourut sur ses lèvres.

Soudain, il hurla de joie. Il venait d'apercevoir son ennemi de l'autre côté. Fouettant les flancs de sa monture, il l'enleva dans un bond fantastique, fondit sur Alcerne avant que celui-ci ait pu esquisser le moindre mouvement et le désarçonna au passage. Il fit ensuite volte-face, piqua des deux et rejoignit à nouveau Ayaelle dans un autre bond gigantesque.

Alors, il regarda le gantelet de sa main droite au creux duquel luisait le médaillon d'Alcerne.

Là-bas, le Tricheur se relevait. Sa silhouette s'éloignait lentement, entraînée par la longue embarcation qui avait, un temps, assuré la liaison entre deux rives.

— « Tu as perdu, Alcerne ! » lui cria le halaguen. « Je t'ai arraché le médaillon qui assurait ton pouvoir. Il va te falloir payer si tu veux le retrouver un jour. »

Il se tut un instant. L'autre, là-bas, l'avait bien entendu.

« J'ai contracté une dette envers les Agh-Naïls que tu pourchasses. Tu la paieras à ma place. Lorsque je reviendrai en Jargondie, je veux voir les tribus dans leurs anciens territoires... et

libres. C'est à cette seule condition que je te rendrai ton médaillon. Entends-tu bien ? »

Là-bas, déjà loin, Alcerne se tenait debout à côté de son sirgal.

« N'oublie pas, Tricheur. Les Agh-Naïls !... Je reviendrai ! »

La silhouette du maître d'Organ s'évanouit enfin dans la luminescence des marécages. Silgan regarda devant lui.

Le ruban de terre sur lequel ils se trouvaient était parfaitement rectiligne, comme un couloir de nuit dans la clarté environnante, et nulle autre voie ne venait s'y souder. Et tout au bout, imprécise encore mais déjà inquiétante, une vertigineuse colonne de ténèbres opaques montait du sol à la rencontre du ciel.

— « Que faisons-nous ? » s'inquiéta Ayaelle qui retenait avec peine un tremblement de sa voix.

— « Nous n'avons pas le choix, j'en ai peur ! » répondit Silgan. « Le piège d'Alcerne n'a qu'une seule issue. La route est coupée en arrière. Allons voir de plus près cette colonne sombre. J'aime mieux affronter un nouveau danger qu'errer sans fin dans ce labyrinthe. »

Et ils reprirent leur avance vers la mystérieuse forme qui élevait sa noirceur à perte de vue vers l'impensable. Et, à mesure qu'ils s'en rapprochaient, ils sentaient monter en eux l'inquiétude. La masse couleur de suie paraissait intangible et d'une épaisseur formidable. Silgan ne pouvait déterminer s'il s'agissait d'une pluie de néant dégringolant des cieux en cet endroit précis ou du foudroyant jaillissement de quelque ouragan d'obscurité vomi par la terre perfide du marais. Il devinait un tourbillonnement incessant, une agitation silencieuse. Il songea soudain à Nagooka (1) et il sut.

La colonne de nuit n'était autre qu'un nouveau vortex entre deux mondes. C'était là un nouveau passage comme celui qui les avait conduits de Glacoon en Perdagne. Il fit un signe d'encouragement à Ayaelle et lança son sirgal au galop.

A la vitesse de l'éclair, les deux coursiers fondirent vers la masse inquiétante. Silgan ne pensait plus à rien, sinon à ce qui l'attendait au cas où il se serait trompé. Mais il n'était plus temps de se poser des questions. Les sirgals avalaient l'espace. Ils n'étaient plus qu'à deux longueurs, plus qu'à une longueur de...

Le vertige intermondes les enveloppa.

---

(1) Voir *La forêt de Perdagne (Voyages dans l'ailleurs*, éditions Casterman).

*
**

Les eaux violine d'un océan venaient mourir en clapotant sur une grève de sable roux. Du côté des terres, le vent gémissait sur un désert de rocailles. Du côté des eaux, une île dressait bien haut une citadelle perdue dans les brumes.

Près de l'onde, Silgan et Ayaelle s'éveillèrent comme la nuit s'achevait. Ils se tenaient main dans la main et découvraient l'aube d'un nouveau monde.

FICTION SPECIAL

BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

- ☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
- ☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES
- ☐ 16 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (1ère série)
- ☐ 17 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (2ème série)
- ☐ 18 — 15 RECITS INEDITS DE SF FRANÇAISE

Chaque volume : 7 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

Nos 16 et 17 - 7 F

Je règle par : mandat-poste

chèque bancaire joint

virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

(rayer les mentions inutiles)

WALTER

M. MILLER

La cité sans âmes

Walter Miller, dont on n'a pas oublié le beau roman Un cantique pour Leibowitz *(Denoël, Présence du Futur), fut l'un des plus remarquables parmi les auteurs de SF révélés aux Etats-Unis dans les années cinquante. Sa carrière s'annonçait étincelante ; elle ne fut malheureusement qu'éphémère. Toute l'œuvre importante de Walter Miller s'inscrit en effet entre 1952 et 1957. Depuis, plus rien. Un silence sur les raisons duquel nous n'avons aucune explication... Pour présenter des textes de Walter Miller, il reste donc comme seul recours de puiser dans ses nouvelles de l'époque encore non traduites, celles qui ne figuraient pas dans le recueil* Humanité provisoire *(également chez Denoël). Deux d'entre elles ont paru depuis l'année dernière en français : l'une,* Les ogres de l'espace, *dans* Fiction spécial 17 (Chefs-d'œuvre de la SF, *2e série) ; l'autre,* Moi qui rêve, *dans l'anthologie* Après-demain, la Terre..., *qui vient de sortir chez Casterman, réunie par Alain Dorémieux. Au même titre que* Moi qui rêve, *nous tenons* La cité sans âmes *pour l'une des plus remarquables nouvelles de Miller. On y retrouve ce thème de la suprématie aveugle et bornée de la machine sur l'homme, déjà traité par Miller dans* La sentinelle *(no 190 de* Fiction), *thème qui représente l'une des grandes lignes de force de la science-fiction d'il y a vingt ans. Banalisé aujourd'hui par trop d'outrances et de redites, un tel thème retrouve à nos yeux, quand on voit le traitement supérieur qu'en a fait Miller, toute sa vigueur et sa fraîcheur originelles.*

P. H.

IL arrivait sur une bicyclette ferraillante, dévalant la route creusée d'entonnoirs qui sinuait parmi les hauteurs, tout en sifflant une variante fantaisiste d'un blues. Le soleil brûlant d'août se réfléchissait sur son front moite et scintillait parmi les gouttes de sueur qui se rassemblaient dans sa barbe blonde d'une semaine. Il portait un pantalon kaki délavé et une chemise en haillons, mais il n'était pas pour autant plus mal vêtu que les quelques autres voyageurs qu'il rencontrait en chemin. Il fermait à demi les yeux pour filtrer l'éclat aveuglant de la chaussée et sa tête se balançait mollement au rythme de son chant mélancolique. Au loin, l'artillerie faisait entendre ses grondements menaçants et le ciel du nord se mouchetait de flocons de fumée noire. Le jeune cycliste les observait avec une indifférence relative.

Les bombardiers surgirent de l'est. Les intercepteurs à réaction prirent leur essor dans un bruit de tonnerre, jaillis des faubourgs de la ville. Ils foncèrent, crachant leurs dents d'acier et éructant leurs fusées contre les bombardiers. Le ciel rugissait et se déchirait. Les bombardiers arrivaient par vagues, piquant de temps à autre vers le sol en lâchant une traînée de fumée noire. Ils reprirent leur vol en palier et ouvrirent leurs soutes. Les portes béaient sur la ville. Les bombardiers effectuèrent leur visée. Les relais cliquetèrent. Aucune bombe ne tomba. Les lourds avions refermèrent leurs soutes et virèrent pour regagner leur base. Les intercepteurs les poursuivirent un temps, puis firent demi-tour pour atterrir. Les grosses pièces se turent. Et le ciel commença à se laver de la sombre fumée.

Le jeune cycliste continuait de rouler en direction de la cité, sans cesser de siffler son blues. De-ci, de-là un piéton s'était arrêté pour regarder le combat aérien.

— « On croirait pourtant qu'ils finiraient bien par s'en apercevoir, » grommela un homme rondouillard, planté au bord de la route. « On croirait qu'ils se rendraient compte qu'ils ne lâchent plus rien. Ne comprennent-ils pas qu'ils n'ont plus du tout de bombes ? »

— « Ce ne sont que des machines, Edward, » dit une dame grassouillette, debout près de lui. « Comment sauraient-elles ? »

— « Eh bien, parce qu'elles sont censées pouvoir réfléchir. Elles sont en principe dotées de la capacité d'apprendre. »

Les voix s'éteignirent tandis qu'il s'éloignait des deux promeneurs. Certains des errants qui avaient marché vers la cité faisaient à présent demi-tour pour repartir en sens inverse. Les

urbanophiles regardaient la ville et devenaient urbanophobes. De temps à autre, quelques audacieux qui s'étaient rendus jusque dans le faubourg revenaient d'un pas fatigué. Parfois un phobe interceptait un phile pour causer. En général le phile devenait phobe et ils s'éloignaient côte à côte. Au fur et à mesure que le jeune homme avançait, les passants devenaient moins nombreux. Plusieurs lui conseillèrent de ne pas insister et de s'en retourner, mais il s'entêtait à progresser vers son but. Il venait de loin. Il avait la ferme intention de regagner la ville. Pour y rester.

Il rencontra une vieille dame, en haut d'une côte. Assise dans un antique fauteuil posé au milieu de la route, elle regardait fixement le nord. Le fauteuil était léger, fragile, fait de bois de cerisier sculpté au couteau. Un sac à tricot était placé près d'elle, sur la chaussée. Elle marmonnait à voix basse, pour elle seule : « Idiotes de mécaniques ! La guerre est finie ! Idiotes de machines ! Peuvent pas cesser le combat. Quelqu'un aurait bien dû... »

Il toussota avec discrétion en poussant son vélo près d'elle. Elle releva vivement la tête, lui révélant des yeux hagards dans un masque couturé de rides.

— « Salut ! » lança-t-il en lui adressant un sourire.

L'air contrarié, elle l'examina un instant. « Qui es-tu donc, mon gars ? »

— « Je m'appelle Mitch Laskell, grand-mère. Sautez derrière moi. Je vous emmène. »

— « Hmm ! C'est dans l'autre sens que je vais. Et t'en feras autant si t'as quelque chose dans la caboche. »

Mitch secoua négativement la tête. « J'ai roulé trop longtemps dans l'autre direction. Maintenant, je reviens, et pour rester. »

— « En ville ? Ah ! ah ! T'es encore plus cinglé que toutes ces sacrées machines ! »

Le visage du jeune homme prit une expression pensive. Il décocha un coup de pied à la pédale de son engin, le regard braqué sur le sol. « Vous avez raison, grand-mère. »

— « J'ai raison ? »

— « Les machines, elles ne sont pas folles. Il n'y a que les gens. »

— « Tais-toi donc ! » ronchonna-t-elle. Elle colla son dentier dans sa bouche et l'assujettit d'un coup de mâchoires. Elle accrocha ses mains tordues à ses genoux et parvint péniblement à se mettre debout. Puis elle hissa sans effort son vieux fauteuil sur son

épaule et partit à pas lents, traînant les semelles, en direction du sud.

Mitch la suivit des yeux en s'émerveillant de la ténacité de la vie. Puis il reprit sa route au nord le long de la chaussée couverte de détritus où ne roulaient plus de véhicules à moteur. Cependant les bouffées de vent lui apportaient de vagues bruits de circulation du côté de la cité, ce qui le faisait sourire. Ces sons étaient comme une musique, un murmure de gorge profond, la chanson de la ville.

Il y avait sur la crête suivante un homme qui le regardait approcher. L'homme était assis au bord de la route sur une caisse de pommes et un fusil de chasse reposait en travers de ses genoux. Il était grand, rouge de visage. Il portait un gilet de corps trempé de sueur et, sous le soleil, ses yeux se rétrécissaient en deux fentes. Il scrutait le cycliste qui arrivait. Puis il se leva mollement et se campa comme pour lui barrer le passage.

— « Salut, garçon, » grogna-t-il.

Mitch stoppa et lui adressa un signe amical de la tête tout en s'épongeant le visage avec un mouchoir. Cependant il examinait d'un air méfiant le fusil de chasse.

— « Si c'est une attaque à main armée... »

Le grand type émit un rire. « Non, ce n'est pas pour te voler. Simplement pour bavarder un moment. Je m'appelle Frank Ferris. » Il tendit une grosse patte.

— « Moi, je suis Mitch Laskell. »

Ils échangèrent une poignée de mains incertaine, tout en s'étudiant réciproquement.

— « Pourquoi vas-tu au nord, Laskell ? »

— « Pour aller en ville. »

— « Les avions continuent la lutte. Le sais-tu ? »

— « Ouais. Mais je sais aussi qu'ils n'ont plus de bombes. »

— « Tu sais que la cité fait toujours cliqueter les compteurs Geiger ? »

Mitch plissa le front avec irritation. « Mais qu'est-ce que cela signifie ? Il ne peut pas subsister beaucoup de radioactivité. Cela fait trois ans qu'ils ont répandu la poussière. Je ne suis pas un péquenot, Ferris. Cette poussière a une demi-vie de cinq mois. Il ne devrait rester que moins d'un pour cent... »

L'homme gloussa. « C'est bon, t'as gagné ! Mais de toute façon, la ville n'est pas un lieu sûr. Le Central continue à fonctionner. »

— « Et alors ? »

— « Tu ne t'es jamais demandé ce qu'il adviendrait d'une cité où les règlements resteraient en vigueur une fois tous les habitants partis ? »

Mitch hésita, puis fit un signe affirmatif. « Je vois. Merci de m'avoir averti. » Il allait redémarrer.

Frank Ferris agrippa le guidon dans une de ses grosses pattes. « Minute ! » aboya-t-il. « Je n'ai pas fini de causer. »

Le jeune homme lança un coup d'œil au fusil et ravala sa colère. « Peut-être que cela n'intéresse pas ton auditoire, Gros Sac, » répondit-il avec un mépris assuré.

— « Ça va t'intéresser. Tiens-toi tranquille et écoute ! »

— « Je n'entends toujours rien de passionnant ! »

Ferris le foudroya du regard. « Je fais du recrutement pour le groupe de Sugarton, Laskell. Nous avons besoin d'hommes solides. »

— « Ne compte pas sur moi. Je suis en triste état. »

— « Cesse de jouer au plus fin, mon gars ! Je te parle sérieusement. Nous avons maintenant deux douzaines d'hommes. Il nous en faut deux fois autant. Quand on les aura, on ira en ville faire sauter à la dynamite les installations d'ordinateurs. Après ça, on pourra se mettre au nettoyage. »

— « A la dynamite ? *Pourquoi ?* » Le rouge de la colère envahissait peu à peu le visage de Mitch.

— « Pour que les gens puissent retourner y vivre, parbleu ! Pour qu'on puisse rechercher des aliments sans avoir une douzaine de flics mécaniques sur le dos chaque fois qu'on entre dans une boutique. »

— « Combien a coûté le Central ? » demanda sèchement Mitch. La question était purement académique.

Ferris hocha la tête, l'air contrarié. « Qu'est-ce que cela fait pour le moment ? D'ailleurs, le fric ne sert à rien. Tu ne vendrais même pas le Central à la ferraille ! Ha ! ha ! Allons, mon gars, réveille-toi ! »

Le cycliste fit effort pour se dominer. Un muscle se durcit à sa joue, mais sa voix resta posée.

— « As-tu travaillé à la construction du Central, Ferris ? As-tu aidé à le concevoir ? »

— « M... mais non ! Où veux-tu en venir ? »

— « Sais-tu quoi que ce soit de cette mécanique ? Ce qui la fait marcher ? Comment elle est équipée pour commander à toutes les sous-unités ? Le sais-tu ? »

— « Non, je... »

— « As-tu la moindre idée de la quantité de sueur qui a dégouliné sur les planches à dessin avant que les plans aient été mis au point ? Combien d'ingénieurs sont devenus ses esclaves et l'ont maudite, pour se saouler à mort une fois leur part de labeur terminée ? »

Ferris ricanait vaguement. « Toi, tu le sais, hein ? »

— « Ouais. »

— « Eh bien, mille fois tant pis, mon gars. Mais elle n'est bonne pour personne, à présent. Elle est un danger mortel. Tiens, tu ne peux même pas pénétrer dans la ville sans... »

— « Ce n'est qu'une machine, Ferris. Une machine complexe. On ne détruit pas un outil simplement parce qu'on n'en a plus besoin pour le moment. »

Ils s'entre-regardaient sans aménité sous le soleil brûlant.

— « Ecoute, garçon... Ce sont les gens qui ont construit le Central. Eh bien, les gens ont aussi le droit de le démolir. »

— « Je me fiche pas mal des droits, » répliqua Mitch. « Je parle de ce qui est raisonnable, sensé. Mais personne n'a le droit d'être stupide. »

Ferris se raidit. « Tiens ta langue, petit malin ! »

— « Je n'ai pas sollicité cet entretien. »

Ferris lâcha le guidon. « Descends de ton vélo, » grommela-t-il d'un ton menaçant.

— « Pourquoi ? Tu veux qu'on s'explique autrement ? »

— « Non. On réquisitionne ta bicyclette. A partir d'ici, tu pourras aller à pied. Le groupe de Sugarton a besoin de moyens de transport. Il nous faut aussi des hommes de cœur, mais je crois comprendre que tu n'en es pas. Allez, file ! »

Mitch eut une courte hésitation. Puis il haussa les épaules et descendit du côté opposé à Ferris. Le grand type tenait négligemment son fusil au creux du bras. Il observait Mitch avec un sourire moqueur.

Mitch empoigna solidement le guidon et poussa d'un geste brusque la roue avant entre les jambes de Ferris. Le garde-boue fit un bruit de déchirement. Le fusil de chasse tira en l'air tandis que l'homme tombait à la renverse. Il resta assis, plié en deux, à hurler. Le fusil rebondit avec violence sur la chaussée. Une main affolée tâtonna pour le ressaisir. Mitch décocha un coup de pied à la figure de son adversaire ; une dent lui entama l'orteil à travers

le cuir de sa botte. Ferris s'étala sur le flanc pour recracher du sang mêlé de fragments blancs.

Mitch récupéra le fusil, prit une douzaine de cartouches dans la poche de l'autre, puis enfourcha son vélo et partit à toutes pédales. Il avait parcouru sept cents mètres quand une balle ricocha sur la surface, près de lui. Il tourna la tête et vit trois petites silhouettes debout près de Ferris, au loin. Le « groupe de Sugarton » était accouru au secours d'un de ses membres, sans doute ! Il appuya sur les pédales pour se mettre hors de portée, mais ils ne gaspillèrent pas davantage de munitions.

Mitch était mal à l'aise en songeant qu'il pourrait bien les rencontrer de nouveau s'ils venaient à la ville dans l'intention de saboter le Central. Et Ferris ne raterait pas l'occasion de supprimer Mitch, si elle se présentait. Mitch ne pensait pas l'avoir gravement endommagé, mais il l'avait terriblement humilié. Et durant un certain temps, l'autre rêverait à cent manières plaisantes d'assassiner Mitch Laskell.

Mitch ne sifflait plus tandis qu'il roulait sur la route déserte en direction des toits de la ville noyés de soleil dans le lointain. Pour un homme né parmi le vacarme chantant des machines, parmi des vues d'acier et de béton, la ligne des bâtisses était bonne à contempler... bonne à voir malgré quelques édifices tout tordus en épaves grotesques. La cité avait été saupoudrée de poussière radioactive, mais le bombardement n'avait pas été désastreux. Les défenses avaient été excellentes... ce qui se concevait, puisque c'était la capitale et que les législateurs n'avaient pas eu regret à la dépense.

Il lui paraissait toutefois déraisonnable que le Central fût encore en fonctionnement. Pourquoi quelques groupes de mécaniciens ne s'étaient-ils pas frayé passage jusqu'aux souterrains de l'alimentation principale pour neutraliser provisoirement les circuits ? Mais il se rappela soudain que les souterrains étaient organisés pour se défendre eux-mêmes et qu'il ne restait sans doute que bien peu de techniciens ayant les connaissances nécessaires pour effectuer ce travail. Les techniciens avaient la manie d'habiter dans les zones industrielles et les guerres avaient coutume de dévaster ces mêmes régions. C'étaient les cultivateurs qui, en général, avaient les meilleures chances de survivre.

Mitch avait été employé aux ordinateurs de l'aviation avant de devenir « personne déplacée », mais le Coordinateur Central des

Services de la ville était tout autre chose qu'un pilote automatique. Les centraux n'étaient pas construits d'un seul coup ; ils grandissaient d'année en année. Tout d'abord, on installait de petites unités dans les usines d'électricité et les services de distribution d'eau pour régler les tensions et l'écoulement et pour contrôler automatiquement l'état des circuits. De petites unités remplaçaient les standards téléphoniques aux points de jonction. De petits ordinateurs mesuraient l'intensité de la circulation et réglaient en conséquence les feux de signalisation et les limitations de vitesse. De petits ordinateurs se chargeaient de la comptabilité quand il s'agissait de transactions importantes. C'était un ordinateur qui recevait et distribuait les livres de la bibliothèque municipale et qui calculait les amendes infligées aux retardataires. C'étaient des ordinateurs qui faisaient fonctionner les autobus urbains et qui somme toute s'occupaient des affaires courantes de circulation.

Ainsi croissait le Central des Services de la ville. Au fur et à mesure qu'on affectait davantage d'ordinateurs à des tâches diverses, on embauchait des ingénieurs et des mécaniciens pour en établir la coordination, pour les relier à des circuits particuliers et pour organiser des réservoirs centraux de données, si bien qu'un régulateur de circulation dans le quartier nord était informé des conditions de roulement dans les grandes artères du quartier sud. Ensuite, après l'invention du micro-relais d'absorption, les ingénieurs avaient construit une unité centrale à utiliser conjointement avec les réservoirs centraux de données. Une fois les unités d'absorption de données en fonction, le Central avait été en mesure de s'acquitter de la plupart des tâches accoutumées de la ville sans qu'il fût nécessaire de lui adjoindre des surveillants humains.

Le système avait très bien marché. Et il semblait qu'il fût toujours en fonctionnement trois ans après que les habitants se furent enfuis devant l'affolement des compteurs Geiger. En un certain sens, Ferris avait raison : une cité dont les machines continuaient à marcher comme si de rien n'était... une telle ville pouvait bien être un endroit dangereux pour un visiteur isolé.

Mais ce n'était sûrement pas la dynamite qui apporterait la bonne solution, songeait Mitch. Le plus grande partie des machines faites par les hommes étaient déjà démolies ou immobilisées. L'humanité avait attendu cent mille ans avant de se décider à organiser une civilisation technologique. Si elle anéantissait celle-ci en totalité, elle n'en reconstruirait peut-être jamais.

Il y avait des gens qui pensaient que le retour à la terre était

souhaitable. D'autres s'efforçaient de rejeter leurs fautes sur les machines, de faire supporter leur propre stupidité à un bouc-émissaire mécanique, et de s'absoudre de leurs erreurs à coups de dynamite. Mais Mitch Laskell était de ceux qui aiment sentir dans leurs mains une clé anglaise ou un fer à souder... Il préférait cela au contact de la hache de silex la mieux équilibrée, de la charrue en bois la mieux conçue. Et le ronronnement d'un moteur nucléaire miniaturisé l'enchantait beaucoup plus que le braiement d'un âne harnaché.

Il était tout prêt à tuer Frank Ferris ou tout autre qui tenterait de démolir ce qui restait. Toutefois ses pensées s'assombrirent quand il réfléchit : « Si jamais quelqu'un décide de tout saccager, que pourrai-je bien faire pour l'en empêcher ? » Et d'ailleurs serait-il dans le vrai en mettant obstacle à cette destruction ?

Au crépuscule, il parvint aux limites de la ville et s'arrêta peu avant les faubourgs. A trois rues de distance, un robot-flic pivotait au centre d'un croisement, monté sur un tricycle, dirigeant le mince filet de circulation avec ses bras à rayures bariolées, avec ses « yeux » qui changeaient de couleur comme un feu de signalisation. Son corps ressemblait à un baril à pétrole peint en rouge-pompier. Cependant la tête avait reçu une apparence humaine, du type irlandais, avec un sourire perpétuel qui découvrait les dents. Une courte antenne radar montait du centre du crâne. C'était par radar que le robot était en liaison avec le Central.

Mitch l'observait avec un sourire chargé de nostalgie, bien qu'il sût que des flics de cette nature risquaient de lui donner pas mal de fil à retordre une fois qu'il aurait pénétré dans l'enceinte de la cité. Ces « patineurs », comme on les appelait, étaient incapables de montrer la moindre indulgence, même pour la plus petite contravention aux règlements.

Alors que les dernières lueurs du jour s'éteignaient, les cellules photoélectriques l'annonçaient au Central. Les réverbères s'allumèrent promptement. Un instant après, une voiture démunie de feux arrière passa rapidement au coin où se tenait l'agent mécanique. Une sirène gémit dans le ventre du robot. Il patina alors à toute vitesse, fonçant comme un taureau d'acier. La voiture stoppa en grinçant. L'agent inscrivit la contravention sur un feuillet et le tendit à un compartiment arrière où il n'y avait personne. Comme personne ne le prenait, le flic le glissa dans une fente de son ventre, inscrivit dans sa mémoire le numéro minéralogique de la voiture et revint en cliquetant à son poste où la circulation s'était

automatiquement conformée au règlement applicable aux croisements non surveillés.

Les véhicules étaient vides, conduits par des ordinateurs. Leurs destinations étaient les mêmes qu'à l'époque où ils avaient suivi des itinéraires réguliers, quotidiennement, à l'usage des passagers humains : voyageurs de commerce visitant leurs clients habituels, inspecteurs effectuant leurs rondes, taxis parcourant leurs zones respectives.

Mitch Laskell restait debout, frissonnant. La ville paraissait somnolente, mais vivante. Elle bougeait et grondait sourdement. Mais aussi loin qu'il pouvait voir sur le vaste boulevard, il n'y avait pas l'ombre d'une silhouette humaine. La cité était dépeuplée. Il y avait un compteur Geiger contre un réverbère voisin. Il cliquetait mollement par l'intermédiaire d'un haut-parleur. Mais il ne signalait pas de danger. La ville devait être exempte de radiations dangereuses.

Toutefois, après un long regard aux rues animées d'une étrange vie, Mitch murmura : « J'attendrai à demain. »

Il s'engagea dans une route latérale qui traversait un quartier résidentiel juste en dehors des limites urbaines. La juridiction du Central n'atteignait pas jusque-là, sinon pour la fourniture de courant électrique et la distribution d'eau. Il envisageait de passer la nuit dans une maison abandonnée puis de pénétrer à l'aube dans la ville.

De place en place, une lumière brillait dans une maison, lui indiquant qu'il n'était pas le seul à souhaiter revenir. Mais la chaussée était parsemée d'éclats d'obus rouillés, de fragments de bombes répandus par les batailles aériennes qui continuaient à se livrer. Même à la lumière des réverbères, il distinguait des toits endommagés. Bien que les bombardiers fussent totalement démunis de bombes, il subsistait des dangers de chutes de débris et d'incendie. La plupart des citadins qui étaient encore en vie préféraient demeurer à la campagne.

Il passa devant une maison de laquelle s'échappait une musique douce ; il s'immobilisa pour l'écouter. La musique était coupée de craquements... Un disque usé. Quand le morceau fut terminé, il y eut un instant de silence, puis le disque recommença... Le dernier de la pile, qui se répétait. A part cela, la maison était parfaitement silencieuse.

Mitch fronça les sourcils, devinant une situation anormale. Il

poussa son vélo vers le bord du trottoir, dans l'intention de se renseigner.

— « C'est là que j'habite, » dit une voix féminine, jaillie de l'ombre.

Elle se tenait sous un arbre qui surplombait le trottoir. Elle s'avança lentement dans la lumière du réverbère. C'était une fille mince aux cheveux foncés, aux yeux hantés, et elle avait un bébé dans les bras.

— « Pourquoi n'arrêtez-vous pas votre tourne-disques ? » demanda-t-il. « Ou simplement changez de musique ! »

— « Mon mari est à l'intérieur, » répondit-elle. « Il écoute cet air. Il y a bien longtemps qu'il l'écoute. Il s'appelle George. Pourquoi n'entrez-vous pas lui dire bonsoir ? »

Mitch se sentait vaguement mal à l'aise. L'accent espagnol peu marqué de la jeune femme se teintait d'une nuance insolite. Mitch avait cependant envie de parler à quelqu'un qui se fût aventuré dans la ville. Il adressa à la fille un signe de tête accompagné d'un sourire.

— « Cela me ferait en effet plaisir. »

— « Entrez donc. Moi, je reste ici. L'enfant a besoin d'air frais. »

Il la remercia et s'engagea sur la véranda. Le tourne-disques s'arrêta, amorça le changement, puis répéta la même musique. Mitch frappa une fois à la porte. N'entendant pas de réponse, il entra et longea le couloir en direction de la cuisine éclairée. Mais il s'immobilisa soudain.

La maison sentait le moisi. Elle sentait aussi autre chose. Bien souvent il avait reniflé l'odeur douceâtre de la mort. Il fit encore un pas vers la cuisine.

Il vit une table recouverte de formica. Il aperçut une main qui reposait sur la table. Elle était enflée, parmi des taches brunes qui couvraient également l'avant-bras et la manche. La main avait lâché un couteau de boucher.

« Mort depuis plusieurs jours, » songea-t-il... et il recula.

Il débrancha le tourne-disques en quittant la maison. La jeune femme était au bord du trottoir, en contemplation devant sa bicyclette. Elle lui lança un aimable coup d'œil et prit la parole :

— « Je suis bien heureuse que tu aies arrêté ce disque, George. Il y a un homme qui est venu me demander pourquoi tu l'écoutais si souvent. Tu devais être endormi. »

Mitch sursauta. Il s'humecta les lèvres et la regarda pensive-

ment. « Je ne suis pas... » Il resta silencieux un moment, puis balbutia : « Tu n'es pas entrée dans la maison ? »

— « Si, mais tu dormais dans la cuisine. »

— « Ecoutez, je ne suis pas... » Il s'étouffa sur les mots et resta muet. Le bébé aux yeux sombres l'examinait d'un air soupçonneux. Il prit son vélo et l'enfourcha de ses longues jambes.

— « Où vas-tu, George ? »

— « Simplement faire un tour, » réussit-il à souffler.

— « Sur la bicyclette du monsieur ? »

Il avait les entrailles cruellement tourmentées. Il scruta longuement les grands yeux bruns de la fille, puis il lui répondit : « Bien sûr. C'est d'accord. Il dort... devant la table de la cuisine. »

Elle ouvrit la bouche et un instant elle fut sur le point de retrouver sa lucidité. Elle balançait sur les talons, étourdie. Enfin, après une profonde inspiration, elle se redressa.

— « Ne reste pas parti trop longtemps, George. »

— « Mais non ! Prends bien soin du bébé ! »

Il fila, pédalant, sur les ailes de la peur. Il se maudit un bout de temps, et ensuite, il maudit ce mari qui avait choisi la voie de la facilité, laissant sa femme se dépêtrer toute seule dans la vie. Mitch se demandait s'il n'aurait pas dû rester pour lui venir en aide. Mais il n'y avait rien à faire pour elle, du moins rien qu'il y pût lui-même. Tout geste visant à lui porter secours risquait de se révéler comme une faute irréparable. En tout cas, elle avait toujours son enfant.

A quelques rues de distance, il découvrit une autre maison dont la toiture était intacte. Il se prépara à y passer la nuit. Il roula son vélo jusque dans le salon et chercha à tâtons le commutateur. La lumière se fit, découvrant une pièce poussiéreuse, aux meubles vieillis, avec un capiton usé. Il fit rapidement le tour de la maison. Elle avait été occupée récemment ; il restait des boîtes de conserves non entamées dans la cuisine, des draps froissés sur le lit. Il mangea un dîner froid, se rasa, et s'apprêta pour la nuit. La journée du lendemain serait lourde de périls.

Le sommeil ne lui vint que lentement. Ses rêves étaient pleins d'intercepteurs qui sillonnaient le ciel piqueté de shrapnels, de rues encombrées de foules tourmentées qui partaient en essaims pour l'exode, loin des villes où régnait la mort. Son sommeil était plein de bébés qui pleuraient, de femmes que les sanglots

étouffaient. Puis le sommeil ne fut plus que bras blancs et douces caresses.

Les plaintes et les sanglots avaient cessé. Il était plus tard. Etait-il éveillé ? Ou encore endormi ? Il avait chaud, il baignait dans une torpeur dorée, le sommeil était un calme plaisir. Quelque chose... quelque chose était présent, qui respirait.

— « Quoi... ! »

— « *Chut !* » ronronna une voix calme. « Ne dis rien. »

Une partie de sa chaleur se dissipa en un frisson soudain. Il ouvrit les yeux. La pièce était plongée dans les ténèbres. Il secoua la tête et bafouilla.

— « *Chut !* » murmura-t-elle de nouveau.

— « Que se passe-t-il ? » soupira-t-il. « Comment avez-vous fait pour... ? »

— « Reste tranquille, George. Tu vas réveiller le petit. »

Il se laissa aller une fois de plus, totalement ahuri, et son échine lui paraissait raide de froid.

La nuit passa comme un rêve. Et l'aube vint baigner de gris les ténèbres. Il ouvrit un instant les yeux et se rendormit. Quand il les rouvrit, le soleil inondait la chambre.

Il s'assit. *Il était seul.* Bien sûr ! Ce n'avait été qu'un rêve.

Tout en ronchonnant, il se vêtit. Puis il se rendit dans la cuisine pour déjeuner.

Des brioches chaudes l'attendaient dans le four ! La table était mise. Il y avait un papier dans l'assiette. Il le lut et son visage s'empourpra.

« *Il y a de la confiture dans le placard, et j'espère que les brioches vous plairont. Je sais qu'il est mort. Maintenant, je pense être en état de partir toute seule. Merci pour le fusil de chasse et la bicyclette. Marta.* »

Il lâcha un juron et fonça dans le salon. Le vélo avait disparu. Il se précipita dans la chambre. Le fusil avait disparu. Il courut sur la véranda, mais la rue était déserte.

Des moineaux voletaient au bord du toit. Le profil des toitures, dans le quartier des affaires, paraissait désolé au soleil du matin. Des écureuils folâtraient dans le feuillage des arbres. Il contempla les pelouses envahies de mauvaise herbe, où ne jouaient plus les enfants, les portes de guingois sur leurs gonds, un fragment de fuselage d'avion sortant du toit d'une maison détruite par le feu... les vérandas pourrissantes... la solitude.

Il se frotta tristement les joues. Ce n'était pas un monde pour

une jeune maman avec son bébé. L'enfant serait bien dans le panier de la bicyclette. Le fusil de chasse leur assurerait une certaine protection contre les hordes de loups humains qui erraient à présent un peu partout dans le pays.

— « Petite voleuse ! » grogna-t-il sans amertume.

Mais quand l'animal humain n'aurait plus recours au vol pour défendre ses petits, ce serait alors que ses chances de survie seraient vraiment minces. Il haussa les épaules avec mélancolie et retourna dans la cuisine. Il s'assit pour déguster les délicieuses brioches... et conclut que si George s'était tranché la gorge, ce n'était pas pour des griefs d'ordre culinaire. Marta était bonne cuisinière.

Il entra à pied et sans armes dans la ville, tard dans la matinée. Il choisissait les ruelles, évitant les grandes artères où ronronnait la circulation et où les agents-robots appliquaient la loi à la lettre. A tous les coins de rues, il prenait le temps de jeter un coup d'œil dans les deux directions pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'observateurs électroniques, avant de foncer à travers la chaussée pour se perdre dans la ruelle suivante. Les compteurs Geiger fixés aux réverbères cliquetaient de plus en plus fort au fur et à mesure qu'il s'enfonçait davantage dans la cité. A deux reprises, il en consulta les cadrans intégrateurs. La radioactivité n'était pas encore dangereuse, mais elle était plus élevée qu'il ne l'avait escompté. Peut-être y avait-il eu un second saupoudrage après l'exode.

Il s'arrêta pour explorer une maison et un garage vides. Il en ressortit avec une lampe de poche, une caisse d'outils et un levier. Il n'avait pas de plan préconçu, mais il lui faudrait des outils s'il voulait paralyser provisoirement les activités du Central. Cependant il était périlleux de pénétrer dans un bâtiment quelconque ; le Central qualifierait cet acte de tentative d'effraction et de sabotage, à moins que l'intrus puisse exposer des raisons valables à son entrée. Il lui fallait une identité acceptable.

Au bout d'une heure de fouilles dans diverses maisons du quartier résidentiel, il trouva un portefeuille contenant une carte syndicale ainsi qu'un laissez-passer d'admission dans divers bâtiments interdits du bas de la ville. Le portefeuille appartenait à un certain Willie Jesser, spécialiste de la climatisation et de la réfrigération, employé par la Société Howard Cooler. Il l'empocha après une courte hésitation. Cela ne suffirait peut-être pas à satis-

faire la curiosité du Central, mais pour le moment, il devait s'en contenter.

Au début de l'après-midi, il était parvenu aux abords du quartier commercial. Il n'avait pas encore perçu un seul signe de vie humaine. Les rares voitures roulaient en souplesse au long des rues, vides de voyageurs. Il vit au passage un groupe de robots-grimpeurs qui travaillaient au sommet d'un pylône de téléphone. Certains des câbles téléphoniques étaient affectés aux circuits de coordination du réseau urbain d'ordinateurs. Il dut faire un vaste détour pour éviter les « ouvriers » et poursuivit sombrement sa route. Il commençait à se rendre compte qu'il errait à l'aventure.

La sirène retentit soudain à une demi-rue de distance. Mitch se figea au milieu de la rue et jeta d'un coup d'œil effrayé dans la direction du bruit. Un flic-robot roulait vers lui à trente à l'heure ! Mitch prit le pas de course.

— « Veuillez vous arrêter ! » grinça la voix métallique du flic. « Le piéton avec la boîte à outils voudra bien s'arrêter ! »

Mitch stoppa au bord du trottoir. La fuite était impossible. Le patineur pouvait s'il le désirait filer à soixante à l'heure.

Les roues d'acier du robot freinèrent en grinçant, à un mètre de Mitch. La tête s'inclina poliment, mais d'un mouvement un peu saccadé. Mitch examinait les yeux de cette mécanique, bien qu'il sût que c'étaient des faux ; le flic le « voyait » grâce aux ondes de chaleur qui émanaient de son corps et le touchait au moyen d'une aura radar très sensible.

« Vous êtes accusé de marcher sans faire attention, monsieur. Je me vois dans l'obligation de vous dresser contravention. Vos papiers, s'il vous plaît ? »

Mitch, inquiet, prit le portefeuille dont il tira les diverses cartes. Le flic les saisit entre deux branches délicates de pince et enregistra immédiatement les données dans sa mémoire.

« C'est insuffisant comme pièces d'identité. N'avez-vous rien d'autre ? »

— « C'est tout ce que j'ai sur moi. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « La validité du laissez-passer et de la carte syndicale a expiré en 1987. »

Mitch ravala sa salive, sans rien répondre. C'était ce qu'il avait craint. Maintenant, il risquait d'être embarqué pour vagabondage.

« Je vais consulter le Coordinateur Central pour prendre mes instructions, » grinça le robot. « Un instant, je vous prie. »

Un dynamoteur bruissa doucement dans le corps cylindrique

du policier. Puis Mitch perçut le bavardage ténu d'un code d'ordinateur tandis que la radio du flic parlait au Central. Il y eut un silence de plusieurs secondes. Alors la réponse arriva, avec le même bruit sourd. Le flic ne disait toujours rien. Mais il prit une formule de convocation sur un bloc, l'inséra dans une fente de son bâti et produisit des bruits de mastication, comme une petite linotype. Quand il ressortit la formule, elle portait en caractères bien lisibles convocation au nom de Willie Jesser à comparaître devant le Tribunal de la Circulation le 29 juillet 1989, sous l'inculpation d'inattention dans ses déplacements.

Mitch accepta le papier avec un certain ahurissement. « Je crois avoir le droit de demander des explications, » murmura-t-il.

L'agent fit un signe affirmatif, avec sécheresse. « Les unités du Central des Services sont tenues de fournir l'explication des décisions prises si on les leur réclame. »

— « Dans ce cas, pourquoi le Central a-t-il jugé mes pièces d'identité satisfaisantes ? »

— « Une pause pour la traduction du message du Central, » dit le flic. Durant un moment, il ne fit plus entendre que des frottements et des cliquetis. Puis il parla : « Au sujet de l'arrestation de Willie Jesser par l'unité 6B. Ne pas le détenir pour enquête. Des recherches antérieures, il découle qu'il n'a jamais été trouvé de papiers d'identité postérieurs à mai 1987, sur aucun piéton humain. Données fondées sur une centaine de cas pris à titre d'exemple. Généralisation provisoire du Central des Services : il est devenu impossible aux humains de présenter des pièces d'identité satisfaisantes. En conséquence, les termes « pièces d'identité satisfaisantes » reçoivent une définition nouvelle et provisoire, en attendant les instructions de l'organisme législatif autorisé des humains. »

Mitch hocha pensivement la tête. Cette décision montrait que le Central était toujours en état d'« apprendre », de recueillir des données et d'en tirer des généralisations. Mais la difficulté restait aussi évidente. Il n'était permis à la machine d'agir en se fondant sur de telles généralisations que pour des affaires très peu importantes. Bien que le Central pût en principe se rendre un compte très clair de la situation dans la ville, il ne pouvait intervenir sans l'autorisation d'un organisme habilité. Cet organisme était un bureau du gouvernement qui pour le moment n'existait plus.

Le flic grinça avec courtoisie : « Bonjour, monsieur ! » et roula en souplesse vers son croisement de rues.

Mitch examina un moment sa convocation. Il avait encore quatre jours avant la date fixée. S'il n'était pas sorti de la ville avant cette date, il pourrait bien se retrouver en prison, puisqu'il n'avait pas d'argent pour payer l'amende.

Moins inquiet à présent, puisque son identité d'emprunt lui conférait une certaine sécurité, il se mit à marcher au long des trottoirs au lieu de prendre par les ruelles. Il savait néanmoins que le Central l'observait par un millier d'yeux. Les compteurs disposés à tous les angles de rues étaient réglés de façon à enregistrer le passage des piétons et à transmettre ces renseignements au Central, ce qui aidait à éviter tout encombrement. Mais Mitch constituait à lui seul toute la circulation de piétons. Et les compteurs relevaient sa route. Comme les données étaient à la disposition des unités de logique, le Central risquait de tirer des déductions désagréables du fait de la présence de cet homme unique dans la cité.

Il décida que le culot était encore la meilleure manière de s'en tirer. Il s'arrêta à l'intersection suivante et appela un autre agent-robot pour lui demander le chemin de l'Hôtel de Ville.

Mais le flic attendit, avant de répondre, d'avoir communiqué avec le Central et Mitch regretta aussitôt d'avoir posé la question. Le flic revint en roulant lentement jusqu'au bord du trottoir.

— « Six rues à l'ouest et quatre au nord, monsieur, » croassa l'engin. « Le Central demande le renseignement suivant, que vous êtes d'ailleurs en droit de refuser de donner : en qualité de résident de la ville, comment se fait-il que vous ignoriez le chemin de l'Hôtel de Ville, Mr. Jesser ? »

Mitch pâlit et bredouilla nerveusement : « Eh bien, je suis resté absent durant trois ans. Je... j'ai oublié. »

Le flic retransmit le renseignement, puis hocha la tête : « Le Central vous remercie. L'information est enregistrée. »

— « Ecoutez, » murmura Mitch. « Existe-t-il un contact direct entre le Central et l'Hôtel de Ville ? »

— « Il existe. »

— « Je désire parler au Central. Puis-je l'utiliser ? »

— « Non. Vous ne figurez pas sur la liste du personnel accrédité de la ville en ce qui concerne les ordinateurs. Le Central vous suggère d'employer l'Unité d'Information Publique, qui se trouve également à l'Hôtel de Ville, dans la rotonde du rez-de-chaussée. »

Tout en grommelant, Mitch s'éloigna. L'UIP était mieux que rien, mais s'il avait eu accès au service de communication directe,

peut-être aurait-il pu dans une certaine mesure influer sur le comportement inflexible du Central. Et l'UIP serait quand même bien gardé.

Quelques minutes plus tard, il était debout au centre du hall principal de l'Hôtel de Ville. La grande bâtisse avait subi quelques dommages lors d'un raid aérien et toute une aile en avait été noircie par l'incendie. Mais le reste était encore bruissant de la vie des machines. Un servo-secrétaire sans tête passa près de lui en roulant, portant un plateau plein d'enveloppes roses. Rappels à l'ordre des mauvais payeurs de services publics, devina-t-il. Le Central continuait naturellement à les envoyer et il faudrait une autorité humaine pour en suspendre l'envoi aux retardataires. Le servo-secrétaire déposa les enveloppes dans la boîte postale près de la porte, puis regagna vivement son bureau.

Mitch inspecta du regard la sombre rotonde. Il y avait un comptoir devant le mur du fond. Dans un panneau creusé derrière le comptoir, il vit un microphone, un haut-parleur et un objectif de caméra de télévision. Un écriteau posé sur le meuble annonçait que c'était là qu'il fallait formuler les plaintes et réclamations relatives aux taxes de viabilités, d'enlèvement des ordures, et même les protestations contre les prévisions météorologiques erronées. Tout citoyen pouvait en outre demander tout renseignement détenu dans les Données Centrales, à l'exception de ceux intéressant la défense nationale ainsi que des dossiers de la police.

Mitch traversa la rotonde et s'assit devant le comptoir, face au panneau. Un voyant s'illumina au-dessus de lui. Le haut-parleur émit des craquements durant un instant.

— « Votre nom, s'il vous plaît ? » demanda-t-il enfin.

— « Willie Jesser. »

— « Que désirez-vous obtenir du Service d'Information, s'il vous plaît ? »

— « Une communication directe avec les Données Centrales. »

— « Vous êtes en communication surveillée avec les Données. Il est interdit, pour des raisons de sécurité, de mettre en communication privée le personnel non habilité. Notre unité doit écouter votre communication. »

Mitch haussa les épaules. C'était bien ce qu'il avait prévu. Les Données Centrales écoutaient et parlaient, mais les unités automatiques de l'UIP exerçaient la censure des conversations.

— « Très bien, » grommela-t-il. « Dites-moi ceci : le Central est-il

informé que la ville est abandonnée ? Que les habitants s'en sont enfuis ? »

— « Censure, censure, censure, » intervint l'unité. « La question touche à la défense civile. »

— « Le Central sait-il que ses services sont maintenant nuisibles aux intérêts des humains ? »

Un court silence s'établit. « Cette question vise-t-elle à constituer une réclamation ? »

— « Oui ! » lança-t-il, acide. « C'est une réclamation. »

— « Contre nos services de viabilités, Mr. Jesser ? »

Mitch lâcha un juron brutal. « Contre tous les services ! » hurla-t-il. « Il faut que le Central suspende toutes ses activités jusqu'à ce qu'on ait introduit de nouveaux règlements dans les Données. »

— « Ce sera impossible, monsieur. »

— « Pourquoi ? »

— « Il n'y a pas d'autorisation du Bureau des Services Urbains. »

Il frappa sur le comptoir et grogna : « Il n'existe plus de Bureau de ce nom, à présent ! Il n'y a plus de municipalité ! La cité est abandonnée ! »

Le haut-parleur demeura silencieux.

« Alors ? » s'emporta-t-il.

— « Censure, » fit la machine.

— « Ecoutez ! » grinça-t-il. « Est-ce que vous censurez ce que je dis, ou est-ce que vous arrêtez la réponse du Central ? »

Une pause en résulta. « Vos déclarations sont en cours d'enregistrement aux Données Centrales. Les réponses à certaines questions doivent être supprimées pour raisons de sécurité. »

— « Mais la guerre est finie ! »

— « Censure. »

— « Vous vous efforcez de maintenir un *statu quo* civil qui a terminé son existence il y a trois ans ! Ne pouvez-vous faire appel à vos unités de logique pour vous adapter aux circonstances actuelles ? »

— « La mesure d'autoréglage allouée au Central des Services est limitée par le décret numéro... »

— « Peu importe ! »

— « Avez-vous d'autres questions à poser ? »

— « Oui ! Que comptez-vous faire quand cinquante hommes arriveront, bien décidés à dynamiter les souterrains et à détruire les Données Centrales ? »

— « Toute destruction d'une propriété de la ville est passible d'une amende de... »

Mitch se mit à jurer à voix basse tandis qu'il écoutait la voix qui lisait le décret approprié.

— « Ils sont quand même décidés à le faire, » aboya Mitch.

— « Tout complot en vue de la destruction des propriétés de la ville est passible de... »

Mitch se leva et s'éloigna, écœuré. Mais il n'avait pas fait plus de dix pas que deux robots-gardes sortirent en patinant de niches ménagées dans la muraille pour l'intercepter.

— « Un moment, monsieur, » grincèrent-ils à l'unisson.

— « Oui. Alors ? »

— « Le Central souhaiterait vous interroger au sujet d'un prétendu complot visant à détruire des biens municipaux. Vous avez toute liberté de refuser. Toutefois, si vous refusez et s'il est prouvé que ce complot est une réalité, vous risquez d'être accusé de complicité. Consentez-vous à nous accompagner au centre des Interrogatoires ? »

Un pas de plus vers la prison, songea-t-il amèrement. Mais qu'avait-il à perdre ? Il grommela son acquiescement et suivit les patineurs hors du hall, puis sur un plan incliné, devant une succession de fenêtres aux lourds barreaux. Ils entrèrent au commissariat de police où un robot-enregistreur cliquetait derrière un bureau. Plusieurs servo-secrétaires et agents-robots attendaient dans le calme qu'on leur affecte des missions.

Mitch s'arrêta brusquement. Ses gardes attendirent avec courtoisie.

— « S'il vous plaît, voudriez-vous nous suivre ? »

Il restait planté à inspecter des yeux la vaste salle... les nombreuses portes, dont l'une menait au tribunal de la circulation, et la grille de fer qui donnait sur les rangées de cellules.

— « J'entends pleurer une femme, » murmura-t-il.

Les gardes ne firent aucun commentaire.

« Y a-t-il quelqu'un dans une de ces cellules ? »

— « Nous ne sommes pas autorisés à vous répondre. »

— « Supposons que j'aie l'intention de me porter garant, » s'irrita-t-il. « J'ai le droit de savoir. »

— « Vous pouvez demander au bureau des entrées si un individu donné est détenu. Mais les renseignements généraux ne peuvent être diffusés. »

Mitch s'approcha à grands pas de l'ordinateur des entrées.

« Détenez-vous en prison une femme ? »

— « Censuré. »

Il n'avait qu'un vague soupçon, mais il dit : « Une femme du nom de Marta. »

— « Le nom en entier, s'il vous plaît ? »

— « Je l'ignore. Ne pouvez-vous me le dire ? »

— « Censuré. »

— « Ecoutez ! J'ai prêté ma bicyclette à une femme appelée Marta. Si vous avez la bicyclette, je vous la réclame ! »

— « Le numéro du permis de circuler, s'il vous plaît ? »

— « Un permis de 1987... numéro 6050. »

— « Voyez aux objets trouvés, s'il vous plaît. »

Mitch parvint à grand-peine à se dominer. « Dites donc... voyez donc *vous-même.* J'attends. »

L'ordinateur observa une pause. « Une bicyclette avec ce numéro de permis a été saisie, en effet. Pouvez-vous prouver que vous en êtes bien le propriétaire ? »

— « Pour un *vélo* ? J'en connaissais le numéro. Est-ce que cela ne suffit pas ? »

— « Donnez-en la description, s'il vous plaît. »

Mitch s'exécuta, en toute exaspération. Il commençait à comprendre le désir qu'avait Ferris de mettre le Central à la retraite par la force et à perpétuité. Pour le moment, il grillait lui-même de l'envie d'envoyer à la ferraille quelques-uns des sous-ordinateurs.

— « En conséquence, » reprit le haut-parleur, « si le véhicule vous appartient, vous avez la possibilité de le récupérer en demandant un renouvellement du permis de circuler et en acquittant la redevance y afférente. »

— « Soumettez le cas aux Données Centrales, » grommela Mitch.

L'ordinateur des entrées prit le temps de conférer avec le Coordinateur. « Décision maintenue, monsieur. »

— « Mais il n'y a plus de nouveaux permis ! » gronda Mitch. « Il y a un instant, le Central a dit... Oh, peu importe ! »

— « Cette décision s'appliquait à l'identification, monsieur. Celle-ci s'applique à l'enregistrement des véhicules. Il n'a pas été recueilli suffisamment de données pour procéder à une généralisation. »

— « D'accord, d'accord ! Très bien. Que faut-il faire pour tirer cette femme de prison ? »

Nouvelle conférence avec le Coordinateur, puis : « Elle est dé-

tenue aux fins d'enquête. Elle ne saurait être relâchée avant soixante-douze heures. »

Mitch laissa choir la boîte à outils qu'il trimballait depuis le matin. En poussant une farouche imprécation, il planta son levier dans un interstice sur le devant de la mécanique et l'agita dans l'ouverture. Il y eut un fracas de verre brisé et une pluie d'étincelles. Mitch poussa un cri sous l'effet de la décharge électrique et recula en chancelant. Des doigts d'acier lui encerclèrent les poignets.

Cinq minutes après, on lui faisait franchir la grille donnant sur les rangées de cellules, sous l'inculpation de destruction volontaire d'une propriété de la municipalité. Il se maudit lui-même, se traitant d'imbécile emporté. On le garderait sans doute jusqu'à la réunion d'un jury de grande instance, c'est-à-dire à jamais, en toute probabilité.

Les sanglots de la fille devenaient de plus en plus forts tandis qu'on le menait par les couloirs de fer jusqu'à une cellule. Il passa devant trois d'entre elles et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y vit que des ossements humains. *Pourquoi ?* Le mur de derrière était terriblement fissuré et des débris de maçonnerie gisaient sur le sol. Ces malheureux étaient-ils morts sous le choc au cours d'une attaque ? Ou avaient-ils été tués par le gaz ?

On le conduisit à la cinquième cellule dont la porte fut ouverte. Mitch regarda à l'intérieur et sourit. Les murs du fond avaient été en partie démolis par une explosion de bombe et la fissure était assez large pour lui permettre de ramper jusqu'à la rue. La cloison qui le séparait de la cellule voisine était également endommagée et il aperçut un visage pâle de frayeur qui l'examinait par le trou. C'était Marta.

Il jeta un coup d'œil à ses gardiens. Ils le poussaient sans violence dans la pièce. Evidemment les capacités du Central n'allaient pas jusqu'à la réfection de la maçonnerie et il n'était pas agencé pour comprendre que la cellule n'était plus absolument à l'épreuve de l'évasion.

La porte se referma bruyamment sur lui.

— « Marta ! » appela-t-il.

Le visage avait disparu de la fissure. Il n'y eut pas de réponse. « Marta... »

— « Laissez-moi tranquille ! » fit une voix étouffée.

— « Je ne suis pas fâché, pour la bicyclette. »

Il se rendit près du trou et jeta un coup d'œil dans la cellule

voisine. La femme était accroupie dans un coin, le regardant de ses yeux effrayés et rougis de larmes. Il examina l'ouverture béante dans le mur du fond.

« Pourquoi n'êtes-vous pas partie ? » demanda-t-il.

Elle eut un rire maladif. « Pourquoi ne regardez-vous pas vers le bas ? »

Il s'approcha de la brèche et aperçut à six mètres sous lui un trottoir de béton. Il retourna voir la jeune femme.

— « Où est votre bébé ? »

— « Ils me l'ont pris, » gémit-elle.

Mitch fronça les sourcils et réfléchit un moment. « Sans doute l'ont-ils mené à la nursery... pendant que vous êtes en prison. »

— « Ils ne vont pas s'occuper de lui ! Ils vont le laisser mourir ! »

— « Ne hurlez pas comme cela ! Il sera très bien. »

— « Les robots ne donnent pas de lait ! »

— « Non, mais il existe des appareils appelés biberons, vous savez, » fit-il en gloussant.

— « Vraiment ? » Elle écarquillait les yeux d'horreur. « Et que mettront-ils dans les biberons ? »

— « Eh bien... » Il se tut. Le Central ne gérait pas de ferme laitière !

— « Attendez qu'ils vous apportent votre repas, » reprit-elle. « Vous verrez. »

— « Un repas ? »

— « Un plateau vide, » râla-t-elle. « Un plateau vide, une tasse en papier vide, une fourchette en papier, une serviette en papier, bien propre. Aucun aliment. »

Mitch eut du mal à ravaler sa salive. La logique du Central n'était pas toujours immédiatement apparente ! Les servo-domestiques accomplissaient sans doute les gestes de puiser la soupe dans une marmite vide et de tirer du café d'un percolateur vide. Bien sûr, il n'y avait plus de maraîchers pour alimenter la ville en produits agricoles.

— « Voilà donc pourquoi... ces ossements... dans les autres cellules, » souffla-t-il.

— « Ils nous laisseront mourir de faim ! »

— « Ne criez pas ainsi. Nous en sortirons. Tout ce qu'il nous faut, c'est de quoi descendre dans la rue. »

— « Il n'y a pas de literie. »

— « Nous avons nos frusques. Nous pouvons en tresser une corde. Et si c'est indispensable, nous risquerons le saut ! »

Elle secoua la tête, l'air sombre, les yeux baissés sur les mains. « Pas la peine. Ils nous rattraperaient. »

Mitch s'assit pour réfléchir. Il y avait certainement un arsenal de la police dans le bâtiment, probablement dans le sous-sol. Les flics-robots étaient toujours démunis d'armes, mais il y avait eu naturellement une force humaine chargée des investigations et de prendre le commandement en cas de révolte. Quand une des unités de la circulation se trouvait devant une menace, elle n'avait d'autre solution que de s'efforcer de passer les menottes au coupable et d'appeler les humains à l'aide. Il y avait des armes quelque part dans cette bâtisse, et une balle bien ajustée arriverait à percer les corps en mince feuille d'acier.

Il regrettait de devoir envisager la destruction d'une partie quelconque de la machinerie des services municipaux, mais s'il se révélait indispensable d'endommager quelques sous-unités, il faudrait s'y résigner. Il désirait obtenir d'une façon ou d'une autre acccès aux souterrains où se trouvaient les réserves de données du Central et les coordinateurs. Il fallait y parvenir avant que la bande de Ferris vienne tout mettre en pièces uniquement pour avoir toute latitude de mettre la ville à sac.

Au bout d'une heure, il entendit grincer la porte d'accès aux cellules. Il se redressa vivement. L'interrogatoire, songea-t-il. On venait le questionner au sujet de complot de destruction du Central. Il s'immobilisa, juste le temps de prendre une prompte décision, puis il se précipita vers l'étroite fissure et se faufila dans la cellule voisine pendant que le patineur roulait dans le couloir.

Les yeux de la fille s'écarquillèrent. « Que... que faites-vous ? »

— « *Chut !* » lui intima-t-il. « Cela pourrait marcher ! »

Le robot s'arrêta devant sa cellule tandis qu'il se plaquait au mur, un peu plus loin de l'ouverture.

— « Willie Jesser, s'il vous plaît ! » rauqua le robot.

Un silence suivit. Mitch entendit la porte s'ouvrir. Le robot roula autour de la cellule durant quelques secondes en répétant le nom du prisonnier et en repoussant les débris de plâtre et de maçonnerie pour se frayer passage. Si seulement il ne lui venait pas l'idée de regarder par l'ouverture !

Soudain, une sirène lança sa plainte et le robot fonça dans le couloir en sens inverse. Mitch jeta un bref coup d'œil. Le robot

avait laissé la porte entrouverte. Il mit la fille sur pied avec une certaine violence et lui ordonna : « Venez ! »

Ils se glissèrent par la fissure et prirent leur course dans le couloir. La grille des cellules était close. La jeune femme laissa échapper un gémissement. Il n'y avait pas d'endroit où se cacher.

Les verrous des portes étaient actionnés par des boîtiers de télécommande placés hors d'atteinte des détenus. Mitch entraîna rapidement sa compagne vers une autre cellule, ouvrit le panneau du boîtier et repoussa le pène. Il referma le panneau, laissant le pène en position ouverte. Ils se glissèrent dans leur nouvelle cellule, dont il tira la porte sur eux, sans bruit. La fille poussa un cri étouffé en trébuchant sur les restes d'un ancien prisonnier.

« Couchez-vous dans le coin et ne bronchez pas ! » lui intima-t-il. « Ils vont revenir en force. »

— « Et s'ils remarquent que le verrou est ouvert ? »

— « Alors, nous sommes fichus. Mais ils seront trop occupés à notre bout du corridor. Maintenant, bouclez-la ! »

Ils s'aplatirent sous le lit de métal, en retenant leur souffle. Le robot revenait, accompagné de plusieurs autres. Le faible cliquetis du code d'ordinateur éveillait des échos dans la section de détention. Puis les patineurs passèrent devant la porte et stoppèrent en grinçant devant la cellule de l'évadé. Il les entendit y entrer. Il rampa jusqu'à la porte pour jeter un coup d'œil, puis il l'ouvrit et sortit sans le moindre bruit.

Il appela du geste la fille et lui donna des instructions à voix basse. Alors ils se précipitèrent sur la pointe des pieds dans le couloir, vers les robots qui enquêtaient sur leur fuite. Les machines se retournèrent quand il apparut à leur vue. Il empoigna les barreaux et ferma la grille d'une secousse. Le verrou glissa en place quand Marta actionna la télécommande.

Trois corps de métal s'écrasèrent ensemble contre le battant et rebondirent. L'un d'eux fit trois tours sur lui-même avant de reprendre son équilibre.

— « Ouvrez la serrure, s'il vous plaît. »

Mitch sourit à travers les barreaux. « Pourquoi n'essayez-vous pas de passer par le trou dans le mur ? »

Le robot qui avait pivoté comme un fou en rebondissant de la porte, vira de nouveau. Il chargea à travers la cellule, de toute la vitesse de ses moteurs... et fit un terrible vol plané dans l'espace.

Un fracas à rompre les tympans monta de la rue. Des fragments de métal ricochaient sur le béton. Une sirène hurla et des freins

grincèrent. Les autres allèrent se rendre compte... et se mirent à cliqueter rapidement.

Alors ils se retournèrent. « Vous allez vous rendre, s'il vous plaît. Nous avons convoqué des gardes en armes pour s'emparer de vous en cas de résistance. »

Mitch éclata de rire et tira sur le bras de la fille qui geignait.

— « Où... où... ? »

— « A la grille. Venez ! »

Ils coururent rapidement dans le couloir. La grille s'ouvrait justement pour livrer passage aux « gardes en armes », mais naturellement il n'y avait pas d'humains en uniforme bleu pour charger les prisonniers. La jeune femme exprimait son ahurissement et sa frayeur dans un murmure. Il lui expliqua la situation sans cesser de courir.

— « Les habitudes invétérées, le comportement obligatoire. Le Central est dans l'obligation d'agir ainsi, même quand il n'y a pas de gardes disponibles. »

Deux unités de réparation s'affairaient autour de l'ordinateur endommagé des entrées quand les évadés passèrent en courant. Les unités interrompirent leur travail, cliquetèrent une note au Central puis se remirent à l'œuvre.

Au bout de quelques minutes, Mitch et sa compagne découvrirent l'arsenal. Le gardien mécanique de l'endroit avait préparé deux pistolets de calibre .45 à l'intention des « gardes en armes ». Mitch saisit l'un des deux et tira sur le ventre métallique du magasinier. Le robot alla follement donner contre le mur, expédia une gerbe d'étincelles et resta à vibrer tandis qu'autour du trou le métal devenait rouge cerise. Il y eut une toux étouffée. La machine émit de la fumée et cessa de bruisser.

Mitch longea le comptoir et prit au râtelier deux mitraillettes. Mais la jeune femme recula en secouant la tête.

— « Je n'ai même pas pu me servir de votre fusil de chasse, » haleta-t-elle.

Il haussa les épaules et reposa une des armes. « Dans ce cas, emportez tout ce que vous pourrez de munitions, » lança-t-il.

Les sonneries d'alarme retentissaient sans interruption quand ils sortirent en vitesse de l'arsenal et un haut-parleur clamait la requête à tout le personnel humain de se tenir en alerte pour aider à les capturer. Marta chancelait à son côté lorsqu'ils bondirent du bâtiment dans la rue. Il la repoussa contre le mur et lâcha une rafale contre deux patineurs qui fonçaient vers eux sur le trottoir.

L'un d'eux alla s'écraser sur une bouche d'incendie, l'autre franchit le bord du trottoir et tomba sur la chaussée.

— « Au parc à voitures ! » cria-t-il par-dessus son épaule.

Mais la fille s'était écroulée en un petit tas contre le mur. Il grommela une imprécation et s'empressa près d'elle.

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? » fit-il sèchement.

Pas de réponse. La peur l'avait affolée. Ses lèvres remuaient, semblant prononcer en silence un nom : « George. »

En marmonnant coléreusement, Mitch fourra un chargeur de cinquante cartouches dans sa ceinture, en prit un autre entre les dents et souleva la fille sur une de ses épaules. Il se retourna juste à temps pour expédier une rafale, d'une seule main, dans le ventre d'un autre robot. Il le manqua. Mais le patineur s'arrêta puis s'enfuit.

Il en resta la bouche ouverte, le suivant des yeux. Les glapissements du haut-parleur lui fournirent l'explication : « .. à tout le personnel humain. Le service de patrouille du Central a atteint la limite des pertes acceptables en matière de sous-unités. La responsabilité de la capture ne lui incombe plus, sauf nouveaux ordres de sacrifier des sous-unités. Veuillez donner vos instructions. Préfet de police, veuillez donner vos instructions. En attente. En attente. »

Mitch sourit. Toujours portant la femme, il alla tout titubant vers le véhicule arrêté au parking. Il la déposa sans douceur sur le siège arrière et voulut monter à son tour dans la voiture, mais le haut-parleur de l'avant protesta.

— « Personnel non autorisé. Ceci est la voiture de monsieur le Maire Sarquist. Personnel non autorisé, veuillez utiliser un autre véhicule. »

Mitch lança un coup d'œil circulaire. Pas d'autre voiture en vue. Et s'il y en avait eu une, elle aurait refusé de le transporter faute d'une identité lui permettant de s'en servir.

La voiture du Maire Sarquist entreprit de transmettre par radio une protestation au Central. Mitch se hissa à l'intérieur et arracha le câble d'antenne. Le haut-parleur se mit à hurler des plaintes contre un saboteur. Mitch découvrit une trousse d'outillage sous le siège arrière et ouvrit plusieurs panneaux de l'ordinateur-pilote. Il débrancha un fil et le haut-parleur cessa de protester. Il en arracha un autre et une série de lampes s'éteignirent.

Il démarra, utilisant pour piloter un jeu de commandes par

cadrans. La jeune femme reprenait peu à peu ses esprits, dans le compartiment arrière. Elle s'assit et regarda par la fenêtre la circulation clairsemée. Le soleil baissait et la grande cité plongeait dans la pénombre.

— « Vous ne valez pas un pet de lapin ! » lança-t-il à Marta. « Le monde vous décoche un coup de savate, alors vous sautez dans votre cercueil mental et vous en rabattez le couvercle ! Comment espérez-vous prendre soin de votre bébé ? »

Elle continuait à regarder sombrement par la portière. Le véhicule vira en grinçant à l'angle d'une rue, manquant de peu accrocher un flic mécanique. Le robot les pourchassa sur trois rues de distance, actionnant sa sirène ; puis il abandonna la poursuite.

« Vous êtes un des enfants gâtés du siècle de la machine, » fulmina-t-il. « Les techniciens vous ont donné tout ce que vous pouviez désirer. Poussez un bouton, et vous voilà servie ! Au lieu de jouer votre rôle dans l'âge de la machine, vous la laissez s'occuper de vous. Vous vous êtes gaspillée vous-même. Quand l'ère de la machine s'écroule, vous vous écroulez aussi. Parce que vous n'avez jamais fait en sorte d'en être la maîtresse ; vous vous êtes contentée de vous laisser dorloter mécaniquement. »

Elle paraissait ne pas l'entendre. Il vira au coin d'une rue et s'arrêta contre le trottoir. Ils étaient devant une bâtisse en brique de deux étages, plantée au milieu d'un terrain gazonné entouré d'une haute grille de fer. La fille contempla un moment l'édifice, puis releva le menton.

— « L'orphelinat municipal ! » s'écria-t-elle soudain en bondissant hors du véhicule. Elle traversa en courant le trottoir pour aller tambouriner des poings contre la grille de fer.

Mitch descendit sans se presser et la lui ouvrit. Elle fila immédiatement vers le perron, mais un servo-employé arriva en roulant pour l'empêcher de passer. La pince du robot était déjà ouverte pour la saisir par le poignet.

— « *Couchez-vous !* » lui cria-t-il.

Elle s'aplatit sur le sol de l'allée puis se laissa vivement rouler de côté sur le gazon. Une rafale de mitraillette illumina la pénombre. Le robot pivota, comme affolé, puis il s'immobilisa, sifflant et crachant. Démolir un robot est une entreprise grosse de risques. Si une balle frappe de plein fouet le minuscule réacteur nucléaire, il se produit une explosion.

Ils contournèrent largement l'engin abattu et entrèrent en hâte

dans le bâtiment. Quelque part à l'étage, un bébé pleurait. Une servo-infirmière, assise derrière un bureau dans le hall, les accueillit comme s'ils eussent été des visiteurs.

— « Bonsoir, monsieur et madame. Vous désirez voir un de nos enfants ? »

Marta se dirigeait déjà vers l'escalier, mais Mitch la saisit par le bras. « Non ! Laissez-moi monter. Le spectacle ne sera pas beau à voir. »

Mais elle se dégagea en grondant et bondit sur les marches vers son enfant qui criait. Mitch haussa les épaules et attendit. L'infirmière-robot protesta contre cette entrée irrégulière, mais ne fit rien pour s'y opposer.

— « Non ! »

La jeune femme avait poussé un hurlement d'horreur. Il jeta un coup d'œil vers l'escalier, sachant bien que les choses n'allaient pas comme il fallait, mais qu'il était incapable d'y remédier. Un instant après, il entendit qu'elle vomissait. Il resta en attente.

Au bout de quelques minutes, elle redescendit en chancelant, secouée de sanglots, serrant son bébé contre sa poitrine. Elle écarquillait sur Mitch des yeux remplis de larmes, elle secouait farouchement la tête et bafouilla comme une démente :

— « Les berceaux ! Remplis de tout petits os ! Des petits os partout sur le plancher. Des petits os... »

— « Taisez-vous ! » lança-t-il. « Estimez-vous heureuse d'avoir retrouvé le vôtre en bon état ! Et maintenant, filons d'ici ! »

Après avoir éliminé encore un robot qui s'opposait à leur sortie, ils parvinrent à la voiture et Mitch roula rapidement vers les faubourgs. La fille avait cessé de sangloter pour se mettre à fredonner une vague berceuse à son enfant, le cajolant comme s'il venait d'échapper à la mort. Un certain remords poignait le cœur de Mitch parce qu'il l'avait rudoyée. En tant que mère, elle restait un animal sain, bien qu'elle n'eût pas réussi à s'adapter aux réalités d'un monde en ruines.

« Marta ? »

— « Quoi ? »

— « Vous n'êtes pas équipée pour vivre toute seule. »

Il le lui disait avec douceur. Elle se contenta de le regarder fixement tandis qu'il pilotait le véhicule.

« Vous devriez trouver quelque grande et forte fille qui aurait envie d'un enfant et le lui confier. »

— « Non. »

— « Ce n'est qu'une idée. Cela ne me regarde pas. Vous voulez que votre bébé continue de vivre, n'est-ce pas ? »

— « George a promis qu'il prendrait soin de nous. George a toujours pris soin de nous. »

— « Il s'est tué, votre George ! »

Elle laissa fuser un petit gémissement. « Pourquoi a-t-il fait cela ? Pourquoi ? J'étais sortie pour chercher à manger. Je suis rentrée et il était là. Pourquoi, *pourquoi* ? »

— « Peut-être parce qu'il était exactement comme vous. Que faisait-il... avant la guerre ? »

— « Il était décorateur d'intérieurs. Il était habile, un véritable artiste. »

— « Ouais... »

— « Pourquoi dites-vous ouais ? C'est vrai ! »

— « Avait-il les qualifications requises pour vivre au sein d'une culture mécanisée ? »

— « Je ne vois pas ce que vous voulez dire. »

— « Eh bien... dominait-il sa tranche personnelle de culture mécanique, ou était-il dominé par elle ? »

— « Je ne comprends pas... »

— « Etait-il un presse-bouton et un tire-commutateur ? Ou s'intéressait-il à ce qui faisait marcher les boutons et les commutateurs ? Les hommes utilisent mal leurs outils quand ils n'en saisissent pas les principes. L'homme qui ignore comment fonctionne une montre peut aussi bien tenter de la réparer à coups de marteau. Un non technicien n'a aucun droit de participer à une civilisation technique. George était comme un éléphant dans une boutique de porcelaines. Voilà ce qui est arrivé à notre ère. On a donné aux politiciens des outils puissants. Et ils n'ont pas réussi à les comprendre. Ils ont démoli notre culture avec ces mêmes outils. »

— « Vous auriez aimé qu'il y ait un savant à la Maison Blanche ? »

— « Si tous les hommes recevaient une formation technique étendue, il n'y aurait plus que des techniciens, n'est-ce pas ? »

— « La technocratie... »

— « Non. Simplement affaire de formation. »

— « Les gens ne sont pas assez intelligents. »

— « Vous voulez dire qu'ils ne s'y intéressent pas assez. Tout homme supérieur au niveau de l'idiot congénital est assez intelligent pour saisir les principes de la physique, de la mécanique et

de la construction élémentaires. C'est tout bonnement qu'ils ne sont pas motivés aux fins de cette compréhension. Le cerveau est un instrument et non pas une poubelle à recueillir des bribes détachées de connaissance. Votre bébé que voilà... il devrait apprendre les principes de la logique et de la sémantique avant l'âge de dix ans. On devrait lui enseigner à *se servir* de son meilleur instrument, le cerveau. Nous commençons à peine à apprendre à penser. Si l'homme du commun était entraîné aux méthodes scientifiques de raisonnement, tous nos problèmes seraient résolus en très peu de temps. »

— « Qu'est-ce que cela a à voir avec nous ? »

— « Tout. Votre George s'est effondré parce qu'il était incapable de dominer sa tranche de civilisation et qu'il ne pouvait cependant pas vivre sans elle. Il était dans l'incapacité de réparer son jouet brisé, mais il souffrait de l'avoir perdu. Et vous êtes dans la même situation. Je ne peux pas encore conclure si vous êtes cinglée ou seulement névrosée. »

Elle lui adressa un regard glacial. « Faites-moi donc connaître votre jugement quand vous serez fixé. »

Ils sortaient de la ville, à travers le faubourg, puis parmi les zones résidentielles baignées de nuit. Il conduisait à la lumière des réverbères car la voiture — généralement pilotée au radar — n'avait pas de phares. Mitch songeait tristement qu'il avait gaffé. Il était entré subrepticement dans la cité sans plan préalable et n'avait rien accompli. Il avait mis le Central en alerte et s'était fait classer parmi les délinquants dans les mémoires de données. Au lieu de se faciliter la tâche, il se l'était rendue encore plus ardue.

Chaque fois qu'ils passaient devant un flic, à un croisement, le robot gagnait le trottoir et appelait le Central pour informer de leur position le Coordinateur. Cependant aucune machine ne tentait d'arrêter les fugitifs. Le Central, ayant atteint la limite des pertes permises en sous-unités, s'en remettait à une force humaine de police maintenant inexistante.

— « Tiens, la maison du Maire Sarquist, » murmura soudain la jeune femme.

— « Hein ? Où cela ? »

— « Juste devant nous. La grande maison en pierre de taille, sur la droite... avec une partie de la toiture défoncée. »

Mitch manipula un cadran au cœur de l'ordinateur-pilote et la voiture stoppa en grinçant contre le trottoir. La fille en fut projetée en avant.

« Vous avez réveillé le petit, » protesta-t-elle. « Pourquoi nous arrêter ici ? Nous sommes toujours dans le périmètre urbain. »

— « Je ne sais pas, » marmonna-t-il en contemplant pensivement la masse sombre de la villa à un étage nichée parmi les chênes. « Une idée qui m'est venue. »

Il y eut un long silence durant lequel Mitch se mâchonna la lèvre, les sourcils froncés.

— « J'entends sonner un téléphone, » dit-elle.

— « C'est le Central qui appelle le Maire Sarquist. On ne sait jamais... Cela sonne peut-être depuis trois ans. »

Elle regardait par la custode. « Mitch... ? »

— « Quoi ? »

— « Il y a un flic au croisement. »

Il ne parut pas l'avoir entendue. Il ouvrit la portière. « Entrons dans la maison. Je voudrais y jeter un coup d'œil. Prenez la mitraillette. »

Ils remontèrent à pas lents l'allée en direction de la maison endommagée et abandonnée. Le vent murmurait dans le feuillage des chênes ; le plancher de la véranda craqua fortement sous leurs pas. La porte était fermée à clé. Mitch défonça le vitrage d'une fenêtre, à coups de pied, et ils se glissèrent dans un immense salon. Il trouva le commutateur.

— « Le flic aura entendu tout ce bruit, » observa-t-elle en contemplant les débris de verre.

Le vacarme mécanique du robot à roues d'acier se rapprocha comme pour lui donner confirmation. Le flic venait faire son enquête. Mitch n'y prêta pas attention et entreprit d'explorer l'habitation. Le téléphone sonnait toujours, mais il ne pouvait y répondre tant qu'il ignorait le code d'identification particulier à Sarquist.

De la bibliothèque, la jeune femme l'appela soudain : « Qu'est-ce que c'est que ce truc, Mitch ? »

— « Quel truc ? » hurla-t-il.

— « Un clavier de machine à écrire, mais sans caractères. Rien qu'un écheveau de fils et un écran. »

Il en resta d'abord bouche bée, puis il trotta vivement pour la rejoindre.

— « Une communication directe avec les réservoirs de données ! » souffla-t-il, les yeux fixés sur la cloison métallique où s'encastraient les appareils de codage et le tableau de commande.

— « Qu'est-ce que cela fiche ici ? »

Il y réfléchit un instant. « Ce doit être... Je me rappelle ! Juste avant l'exode, on a donné à Sarquist des pouvoirs d'urgence dans le domaine de la défense. Il avait la possibilité de réquisitionner tout ce qu'il voulait, tout ce qui était nécessaire à la défense civile. Embaucher des gens pour les premiers secours, diriger la circulation, et ainsi de suite. Pendant les raids aériens, il avait pouvoir de mobiliser tout le monde et de réclamer toute aide possible. »

Mitch s'approcha lentement du clavier. Il actionna le commutateur principal de tension et les lampes s'allumèrent. Il s'assit et tapa le texte suivant : *Central de Sarquist. Vous allez entièrement annuler toute la partie règlement de vos réservoirs de données et vous attendrez le règlement révisé. Tout le code urbain est annulé par le présent message.*

Il attendit. Il ne se passa rien. Il n'y eut pas d'accusé de réception. Les caractères frappés n'étaient même pas apparus sur l'écran.

— « Hors d'usage ? » s'enquit la fille.

— « Peut-être, » grommela Mitch. « Peut-être pas. Je crois savoir. »

Le flic mécanique, ayant abaissé ses membres rétractiles, monta les degrés de la véranda et se mit à marteler la porte. « Maire Sarquist, s'il vous plaît ! » appelait-il. « Maire Sarquist, s'il vous plaît ! »

— « Qu'il râle à son aise ! » fit Mitch en inspectant la bibliothèque.

Il y avait un bureau d'acajou, plusieurs fauteuils, un mur couvert de rayonnages portant des livres, et dans une autre cloison, un grand coffre-fort. Le coffre...

« Sarquist devait garder là des papiers de première importance, » murmura-t-il.

— « Qu'avez-vous à faire de paperasses ? » s'emporta la jeune femme. « Pourquoi ne nous échappons-nous pas de la ville pendant qu'il en est encore temps ? »

Il lui lança un coup d'œil glacial. « Vous préférez finir la route toute seule ? »

Elle ouvrit la bouche, la referma et fronça les sourcils. Elle tenait la mitraillette ; il vit l'arme se relever entre les mains de

Marta, comme pour lui rappeler qu'elle n'était pas obligée de partir seule.

Il alla jusqu'au coffre dont il fit tourner le cadran, sans idée arrêtée. « Fermé, » marmonna-t-il. « Il faudrait une sacrée charge de TNT... ou alors... »

— « Ou alors quoi ? »

— « Le Central. » Il eut un rire sec. « Peut-être qu'il s'en chargerait pour nous. »

— « Vous n'êtes pas cinglé ? »

— « Bien sûr que si ! Allez ouvrir la porte. Laissez entrer l'agent. »

— « Non ! » cria-t-elle.

Mitch renifla d'impatience. « Eh bien, tant pis. Je vais le faire moi-même. Passez-moi l'arme. »

— « Non ! » Elle braqua le canon sur lui, en reculant.

— « Donnez-moi ce flingue ! »

— « Non ! »

Elle avait déposé le bébé sur le divan, où il dormait d'un sommeil paisible. Mitch s'assit tout près de lui.

— « Vous êtes certaine de viser juste ? »

Elle en eut le souffle coupé. Mitch prit doucement l'enfant sur ses genoux.

— « Remettez-moi cette mitraillette. »

— « Vous n'oseriez pas ! »

— « Je vais rendre votre enfant aux flics. »

Elle pâlit et lui tendit aussitôt l'arme. Mitch s'assura que le cran de sûreté était mis, reposa le bébé, lâcha la mitraillette et se leva.

— « Ne me regardez pas comme ça ! » fit-elle, apeurée.

Il s'avançait à pas lents vers elle.

« Ne me touchez pas ! »

Il ramassa une règle sur le bureau de Sarquist puis se précipita sur elle. L'instant d'après, elle était sur le ventre en travers des genoux de Mitch, elle lui griffait les jambes et poussait des hurlements tandis qu'il lui appliquait méthodiquement de solides coups de règle sur le derrière. Ensuite, il la laissa choir sur le tapis, reprit la mitraillette et alla recevoir le robot obstiné.

L'homme et la machine s'entre-regardèrent sur le seuil. Le flic expédia en télé l'image de Mitch au Central et en reçut une réponse immédiate.

— « Je vous prie de vous constituer prisonnier, monsieur. »

— « Suis-je maintenant accusé d'effraction ? » demanda Mitch, d'un ton aigre.

— « Exact. »

— « Vous avez l'intention de m'arrêter ? »

Le flic se remit en communication avec le Central. « Si vous quittez la ville sans délai, il vous sera accordé libre passage. »

Mitch haussa les sourcils. C'était du nouveau ! Le Central se livrait à des interprétations et modifiait légèrement les règlements. Il sourit au flic en secouant la tête.

— « J'ai enfermé le Maire Sarquist dans le coffre-fort, » déclara-t-il d'un ton posé.

Le robot consulta le Central. Il y eut un long échange cliquetant en code. Puis l'agent affirma : « Ce renseignement est erroné. »

— « Comme tu voudras, bonhomme en zinc ! Je me fiche pas mal que tu le croies ou non ! »

De nouveau le cliquetis des appareils. Puis : « Veuillez vous écarter. »

Mitch lui livra passage. La sous-unité franchit le seuil sur ses quatre membres inférieurs et partit en ferraillant dans la direction de la bibliothèque. Mitch le suivit, en souriant. Malgré l'« intelligence » sans bornes du Central, ce dernier avait toute la naïveté d'un enfant.

Il reste à l'entrée pour observer le robot qui tripotait les cadrans du coffre-fort. Il fit signe à la fille de se baisser et elle s'accroupit dans un coin. La combinaison fit entendre une succession de déclics. Puis il y eut un choc sourd. La porte du coffre commença à s'ouvrir.

— « Un instant ! » s'écria Mitch.

Le robot s'immobilisa, puis se retourna. La mitraillette cracha rageusement et la courte grêle de balles trancha l'antenne de la machine. Mitch abaissa son arme en riant. Le flic restait planté sur place, incapable d'entrer en liaison avec le Central, incapable de prendre une décision. Mitch traversa la pièce dans un nuage de poussière de plâtre et repoussa le robot de côté. La jeune femme gémissait de soulagement, en se redressant dans son coin.

Le flic cliquetait sans interruption tandis qu'il essayait en vain de joindre le Coordinateur. Mitch le contempla une minute puis commanda à la fille : « Allez me chercher des outils. Fouillez le garage, le grenier, le sous-sol. Il me faut un tournevis, des pinces, un fer à souder, de la soudure, tout ce que vous dénicherez. »

Elle partit en silence.

Mitch vida le coffre, déposant sur le bureau les paperasses, l'argent et les titres. Puis il entreprit de les trier. Parmi des liasses de documents sans intérêt immédiat, il découvrit cependant la copie des spécifications d'origine du Coordinateur Central, datant de l'époque de son installation. Il trouva également les plans du réseau urbain de circuits d'ordinateurs, grâce auquel les sous-unités fonctionnaient comme un ensemble. Ses mains étaient prises de tremblements nerveux au fur et à mesure qu'il déblayait les papiers. Cette fois, il possédait des renseignements, cette fois il avait des bases pour établir un plan rationnel.

Jusqu'alors il était allé à l'aveuglette et tout naturellement, il avait été immédiatement mis en échec. Personne n'a jamais gagné une bataille rien qu'en étant bon, pur, et en ayant le bon droit de son côté, en dépit des affirmations contraires de la chevalerie médiévale. Les victoires s'obtiennent au moyen de plans intelligemment conçus. Mitch avait honte de son impulsivité antérieure. Dresser le plan de réforme des activités du Central allait demander du temps.

La fille lui rapporta toute une caisse de petits outils. Elle la posa sur le plancher et s'assit en foudroyant Mitch du regard.

— « Il y a d'autres flics dehors, maintenant, » dit-elle. « Ils ne bougent pas. Ils attendent. La maison est cernée. »

Il n'y prêta pas attention. Le code d'identification de Sarquist ? Il fallait bien qu'il soit quelque part dans la villa.

« Je vous le répète, on devrait s'en aller ! » gémit-elle.

— « Bouclez-la ! »

Sous les yeux de Marta, Mitch continuait à sélectionner des documents qu'il posait à part.

— « Qu'est-ce que c'est ? » s'enquit-elle.

— « Des messages qu'il a tapés sur le clavier à diverses dates. »

— « A quoi peuvent-ils bien *servir* ? »

Il lui montra un des feuillets jaunis. Le texte en était court : *L'unité 67-BJ est retirée du service pour réparations. Un nombre* était griffonné dans un coin : 500326.

— « Et après ? »

— « Ce nombre... c'était son code d'identification à un certain instant. »

— « Vous voulez dire qu'il en changeait tous les jours ? »

— « Ou plutôt qu'il devait être différent à toutes les minutes.

Le code est probablement fondé sur une équation dont la variable indépendante est *le temps* et la variable dépendante, le numéro de code. »

— « Mais c'est idiot ! »

— « Pas du tout. C'est tout simplement comme une serrure à combinaison dont la combinaison serait constamment modifiée. Tout ce qu'il me faut trouver, c'est l'équation qui décrit ce changement. Ensuite, je serai en mesure de communiquer avec le Coordinateur. »

Elle se remit à arpenter d'un pas nerveux la pièce tandis qu'il poursuivait ses recherches. Au bout d'une demi-heure, il se prit la tête entre les mains en contemplant d'un air sombre le dessus du bureau. Ce n'était pas là qu'il trouverait la clé du code.

— « Qu'y a-t-il ? » lui demanda-t-elle.

— « Sarquist... Je m'étais imaginé qu'il avait dû inscrire cela quelque part, mais il est évident qu'il s'en remettait à sa mémoire. Ou à celle de sa secrétaire. Je n'aurais jamais cru qu'un politicien puisse avoir assez d'intelligence pour pratiquer la substitution des nombres dans une équation simple. »

La fille s'approcha d'un rayonnage et y prit un volume qu'elle lui apporta sans rien dire. Le titre en était : *Mathématiques supérieures à l'usage des ingénieurs et physiciens.*

« Eh bien, je me trompais, » grogna-t-il.

— « Et maintenant, alors ? »

Il tripota vaguement les feuillets tout en réfléchissant. « J'ai ici onze nombres-codes, ainsi que les heures où ils étaient en vigueur. Il se pourrait que j'arrive à une solution par la méthode empirique. »

— « Je ne comprends pas ? »

— « Le problème est de découvrir une équation qui donne les mêmes onze réponses pour les mêmes onze moments, puis de s'en servir pour extrapoler le nombre-code du moment présent. »

— « Est-ce que cela marchera ? »

Il sourit. « Il existe un nombre infini d'équations qui donneraient les mêmes onze réponses pour les mêmes onze substitutions numériques. Mais cela pourrait marcher si je pars de l'hypothèse que l'équation de code est d'une forme simple. »

Elle se remit à marcher de long en large pendant qu'il établissait un graphique où le temps figurait en abcisse et les nombres-codes en ordonnée. Mais les points étaient éparpillés sur la page

blanche et il n'existait pas de courbe régulière qui pût les relier entre eux. « Il est presque obligatoire que ce soit une sorte de fonction répétitive, » murmura-t-il. « Quelque chose que le Central ait pu identifier au moyen d'une came excentrique. La façon normale d'introduire un code dans une machine, c'est de faire tourner une came au moyen d'un mouvement d'horlogerie, et le sommet de la pointe de came constitue le nombre-code pour un instant donné. »

Il tenta d'en faire le tracé en coordonnées polaires, dans l'espoir de deviner la forme d'une came de cette nature, mais le résultat était trop invraisemblable et il n'avait aucun moyen de calculer la période de la fonction répétitive.

— « Voilà bien la pendule la plus idiote que j'aie jamais vue, » marmonna Marta.

— « Laquelle ? » fit-il en levant les yeux.

— « Cette pendule murale électrique. Elle avance de cinq minutes sur celle du salon. Mais quand on est arrivé, elle avançait de vingt ! »

— « Elle est peut-être arrêtée ? »

— « Regardez l'aiguille des secondes. »

L'aiguille rouge courait. Mitch l'examina un instant puis se leva et s'approcha à pas comptés. Il décrocha la petite pendule du mur et la retourna entre ses mains. Il étudia ensuite le cordon de branchement. La prise était maintenue par une griffe qui empêchait de déplacer l'ensemble.

L'aiguille des secondes paraissait avoir une course très lente. En silence, il dévissa le boîtier pour observer les rouages. Alors il poussa un grognement de surprise. « C'est bien la première fois que je vois une horloge avec des engrenages elliptiques ! »

— « Pardon ? »

— « Regardez ces deux pignons d'entraînement. Ce sont des ellipses et le pivot occupe un des foyers. Voilà toute l'histoire. Pendant un temps, cette pendule va plus vite que l'autre, puis elle prend du retard. » Il manipulait l'objet avec une fébrilité croissante. « C'est cela, la clé, Marta ! Le Central doit disposer d'une pendule tout à fait identique. C'est probablement le rapport d'avance ou de retard — en minutes — qui constitue le code ! »

Il se dirigea rapidement vers l'appareil de communication directe. « Dites-moi l'heure qu'il est à l'autre cadran ! »

Elle fonça dans le salon et lui cria : « Dix heures dix-sept minutes et quarante secondes... quarante-cinq... cinquante... »

La seconde pendule avançait de cinq minutes un quart. Il composa 5 250 sur le clavier. Il ne se passa rien.

— « Vous êtes certaine de votre chiffre ? » s'enquit-il.

— « Il est maintenant dix heures, dix-huit minutes et dix secondes... quinze... vingt. »

Les aiguilles continuaient à ralentir leur course. Il essaya le nombre 5 230, mais sans plus de résultat. L'unité refusait de répondre. Il se leva avec un grondement d'impatience et se mit à arpenter le plancher de la bibliothèque. « Il y a sûrement autre chose, » murmura-t-il. « Il faut bien qu'il y ait un facteur de modification. De toute façon, ce système d'horloges, c'est trop simple à comprendre. Mais quoi d'autre que le temps pourrait-on bien mesurer simultanément ? »

— « Est-ce encore une pendulette, ce truc sur le bureau ? » fit-elle.

— « Non, c'est un baromètre. Cela ne... »

Il s'interrompit en souriant. « Peut-être ! La différence entre la pression barométrique du moment et la moyenne pourrait facilement s'ajouter par des moyens mécaniques à l'indication de cette idiote d'horloge... ou s'en retrancher. Imaginez ceci : à l'intérieur du Central, les deux moteurs de pendule montés sur un même arbre, et le numéro de code étant constitué par la divergence de leurs indications horaires. Sauf que cette divergence est modifiée du fait qu'un baromètre est disposé de façon à déplacer sur son axe, dans un sens ou dans l'autre, l'une des pendules, en fonction des variations de pression. C'est relativement simple. »

Elle secouait la tête. Mitch prit le baromètre et retourna près de la pendule. Le cadran du baromètre était calibré en atmosphères et la pression était pour l'instant de 1,03. Il réfléchissait. « Certes, se dit-il, aux fins de simplification, il ne saurait guère intervenir d'autre facteur dans le code. A mon idée, Sarquist pouvait se contenter de consulter sa montre, la pendule murale et le baromètre, et connaître le numéro-code à l'aide d'un calcul mental élémentaire. L'heure du mur moins l'heure du poignet plus l'indication barométrique. »

Il éleva la voix pour demander l'heure à la jeune femme. La différence était maintenant de quatre minutes. Il composa de nouveau un nombre sur le clavier. Il y eut un déclic sec quand les

relais entrèrent en action. L'écran s'éclaira d'une phosphorescence tremblotante, passagère, puis il reproduisit les chiffres en caractères lumineux.

« Ça y est ! » hurla-t-il à Marta.

Elle vint s'asseoir sur le tapis. « Je ne sais pas encore ce que vous avez trouvé. »

— « Regardez ! » Il se mit à taper très vite sur les touches et le message se transcrivit lisiblement sur l'écran.

CENTRAL DE SARQUIST. VIDEZ VOS MÉMOIRES DE TOUTES DONNÉES RELATIVES AUX RÈGLEMENTS ET LOIS, SAUF CELLES AYANT TRAIT A L'ENREGISTREMENT DES RENSEIGNEMENTS DANS VOS RÉSERVES. PRÉPAREZ-VOUS A ENREGISTRER DE NOUVELLES DONNÉES.

Il pressa le bouton de réponse et l'écran s'éteignit, mais la réponse se faisait attendre.

— « Cela ne marchera pas ! » ricana Marta. « Il sait bien que vous n'êtes pas Sarquist ! Les sous-unités nous ont bien vus dans les rues ! »

— « Qu'entendez-vous par « savoir », et également par « voir » ? Le Central n'est pas un être humain. »

— « Il *sait* et il *voit.* »

Mitch approuva de la tête. « Oui, à la condition que vous preniez ces mots dans un sens mécaniste. A la condition que vous ne sous-entendiez pas qu'il *s'intéresse* à ce qu'il sait et voit, sauf quand on exige qu'il s'y *intéresse* en lui imposant des comportements... des règles. »

A cet instant, la réponse commença à se transcrire sur l'écran. SARQUIST DE CENTRAL. INSTRUCTIONS CONTRADICTOIRES. RÈGLEMENT 36-J RELATIF A L'ENREGISTREMENT DES DONNÉES DÉCLARE QU'IL EST INTERDIT D'ANNULER EN TOTALITÉ RÈGLEMENTS ET LOIS SUR VOTRE ORDRE SAUF PENDANT DURÉE D'AVERTISSEMENT D'ALERTE AÉRIENNE ROUGE.

— « Vous voyez ? » cracha méchamment la fille.

DÉFINISSEZ LIMITES DE MES POUVOIRS DANS CIRCONSTANCES PRÉSENTES, tapa-t-il. PUIS-JE SUSPENDRE PROVISOIREMENT DES RÈGLEMENTS PARTICULIERS ?

VOUS POUVEZ SUSPENDRE DES RÈGLEMENTS PARTICULIERS POUR RAISONS SPÉCIALES, MAIS CES RAISONS DOIVENT ÊTRE ENREGISTRÉES EN MÊME TEMPS QUE L'ORDRE DE SUSPENSION.

Mitch arbora un sourire triomphant. LISEZ-MOI LES NUMÉROS DE SÉRIE DE TOUTES LES LOIS FIGURANT DANS LE CODE CRIMINEL ET DANS LE CODE DE LA ROUTE.

La réponse fut instantanée. Des numéros apparurent en suc-

cession rapide sur l'écran. « Prenez-les par écrit ! » ordonna-t-il à Marta.

Au bout de quelques instants, les numéros cessèrent d'apparaître. Puis l'écran annonça : ATTENDEZ. INTERRUPTION MOTIVÉE PAR ÉTAT DE CRISE.

Mitch fronça les sourcils. La jeune femme releva la tête, le crayon en suspens. « Qu'est-ce que... ? »

Elle eut le souffle coupé par un grondement sourd mais prolongé qui fit vibrer les fenêtres et ébranla la maison.

— « Oh ! non. Pas un raid aérien à présent ! » gémit-elle.

— « Cela ne ressemble pas à... »

Des caractères s'étalèrent sur l'écran. INFORMATION D'URGENCE A SARQUIST. MON COORDINATEUR DE DÉFENSE CIVILE EST DÉTRUIT. MON COORDINATEUR ANTI-AÉRIEN EST DÉTRUIT. VEUILLEZ DONNER INSTRUCTIONS.

— « Que s'est-il passé ? » demanda-t-elle.

— « C'est Frank Ferris ! » s'écria-t-il, fou de rage. « La bande de Sugarton... avec leur dynamite ! Ils sont entrés dans la ville ! »

CENTRAL DE SARQUIST, frappa-t-il sur le clavier. OU SE TROUVENT LES COORDINATEURS ENDOMMAGÉS ?

CHAMBRE SOUTERRAINE AUX COORDONNÉES GÉOGRAPHIQUES K-81.

— « C'est en dehors de la ville, » souffla-t-il. « Ils n'ont pas encore attaqué les mémoires principales. Il nous reste un petit répit ! »

REPRENEZ L'ÉNUMÉRATION DES LOIS, commanda-t-il.

Ce fut terminé en une demi-heure. Alors il entreprit la longue tâche de reproduire chaque numéro de loi et de le faire suivre des instructions : ANNULÉ, VILLE ÉVACUÉE.

— « J'entends des coups de feu, » annonça soudain Marta. Elle alla à la fenêtre pour inspecter les rues faiblement éclairées.

Mitch travaillait avec une sombre ardeur. Il faudrait aux autres deux heures pour parvenir au cœur de la cité, à moins qu'ils ne réussissent à s'emparer d'un véhicule-robot et à s'en faire obéir. Cependant, s'ils avaient assez d'hommes et d'armes, ils démoliraient des sous-unités jusqu'au moment où le Central cesserait de fonctionner. Alors ils auraient toute liberté de pénétrer partout où ils voudraient et d'anéantir les coordinateurs essentiels, d'où l'arrêt total de tous les services urbains. Ensuite, ce serait le pillage. Et la ville qui attendait le retour des hommes ne serait plus qu'un vaste cimetière de mécaniques.

— « Ils arrivent par cette rue, je crois ! » cria-t-elle.

— « Dans ce cas, éteignez toutes les lumières ! » lança-t-il. « Et tenez-vous tranquille ! »

— « Ils vont bien voir tous les robots-flics dans la rue et ils vont se demander pourquoi ! »

Il s'efforçait frénétiquement d'éliminer toutes les lois de la machine avant que la bande de Sugarton arrive à leur hauteur. Il détruisait les obligations, les comportements et toutes les fonctions normales du Central. Quand il en aurait fini, le Central serait immobilisé, paralysé, et les bandits de Ferris pourraient se livrer à toutes leurs déprédations, à moins que Mitch ne soit en mesure de remplacer les instructions périmées par de nouvelles, mieux appropriées à la situation actuelle.

« Vous n'avez pas encore terminé ? » cria-t-elle. « Ils ne sont plus qu'à deux rues de distance. Les flics ont cessé de combattre, mais les autres continuent à leur tirer dessus. »

— « Je finis à l'instant ! » Il se mit alors à taper comme un perdu sur le clavier.

ORDONNANCES DE REMPLACEMENT :

1. IL N'Y A PLUS DE LIMITES AUX DÉPENSES EN SOUS-UNITÉS.

2. VOUS N'INFLIGEREZ PAS DE BLESSURES AUX ÊTRES HUMAINS SAUF POUR LA DÉFENSE DES UNITÉS DE COORDINATION DU CENTRAL.

3. TOUS VÉHICULES ENCORE EN CIRCULATION SERONT IMMÉDIATEMENT ÉVACUÉS DES RUES.

4. VOUS DÉFENDREZ LES COORDINATEURS DU CENTRAL A N'IMPORTE QUEL PRIX.

5. L'ÊTRE HUMAIN CONNU DANS VOS MÉMOIRES SOUS LE NOM DE « WILLIE JESSER » AURA TOUTE LIBERTÉ D'ACCÈS, SANS RESTRICTION, AUX RÉSERVOIRS DE DONNÉES DU CENTRAL.

6. DANS LA LIMITE DE VOS POSSIBILITÉS, VOUS ÉTABLIREZ VOS PROPRES PLANS POUR ATTEINDRE LE BUT SUIVANT : GARDER INTACTS ET EN BON ÉTAT DE MARCHE LES SERVICES URBAINS, LES TENIR PRÊTS A L'USAGE DES HUMAINS.

7. VOUS APPRÉHENDEREZ TOUT HUMAIN COUPABLE D'INCENDIE VOLONTAIRE, DE VOL OU DE VIOLENCE ET VOUS LE CHASSEREZ DE LA VILLE SANS PROCÈS.

8. VOUS ORDONNEREZ A VOS SERVICES DE PROTÉGER LA PERSONNE DE WILLIE JESSER...

« Les voici ! » s'écria Marta. « Ils s'engagent dans l'allée de la maison ! »

... ET VOUS L'AIDEREZ A REMETTRE DE L'ORDRE DANS LA VILLE, AINSI QUE TOUTES AUTRES PERSONNES DÉSIREUSES DE PARTICIPER A LA RECONSTRUCTION.

La fille le secouait par l'épaule. « Je vous dis qu'ils sont ici ! »

Mitch pressa un bouton portant l'inscription « pour enregistrement dans les mémoires », et l'écran redevint terne. Il s'adossa en souriant à Marta. Dans la rue s'élevaient des cris et quelqu'un cognait à la porte.

Puis, d'assez loin, ils entendirent les « patineurs » qui arrivaient à grand ferraillement sur la chaussée. Les cris cessèrent, il y eut quelques détonations. Mais les robots poursuivaient leur progression et les cris devinrent une clameur de frayeur.

Elle murmura : « Maintenant, nous sommes fichus. »

Mais Mitch continua de sourire, tout en allumant une cigarette. Cinquante hommes ne sauraient résister bien longtemps à deux milliers de sous-unités, maintenant qu'il n'y avait plus de limite aux dépenses de matériel.

Il composa sur le clavier une dernière instruction pour le Central. QUAND VOUS AUREZ CAPTURÉ LES PILLARDS, OFFREZ-LEUR LE CHOIX ENTRE RESTER ICI POUR AIDER A LA RECONSTRUCTION OU SE TENIR DÉFINITIVEMENT A L'ÉCART DE LA CITÉ.

Désormais, il n'y aurait plus de simples spectateurs, tout le monde participerait à la tâche.

Mitch désactiva l'appareil et sortit pour observer le combat qui touchait d'ailleurs à sa fin.

Un travail bien plus important l'attendait.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Dumb waiter.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

LYON : « Cadence », 6 rue du Palais de Justice, 69 VIEUX LYON. Librairie, disques, rayon SF, fantastique, B.D., neuf et occasion. Achat disques : pop, jazz, musique contemporaine.

Vends - échange matériel cinématographique. Alain Schlockoff, 9 rue du Midi, 92 NEUILLY.

RECHERCHE n° 1 CLA : Trilogie *Fondation*. Faire offre à Pierre CANDAT, Rue Robertson, 62 GOSNAY.

CHERCHE correspondants européens fanatiques de SF, BD, policier, fantastique, etc., lisant aussi l'anglais (peux envoyer anthologies, revues ou romans américains), pour échanges, correspondance ou services divers. André CARPENTIER, 5843 Bordeaux, MONTREAL 331 (Québec).

REFLETS DU XXIe SIECLE, mensuel de synthèse et de prospective, recherche pour ses premiers numéros des manuscrits, nouvelles et bandes dessinées, science-fiction et fantastique. *R 21* publie, entre autres, des rapports d'enquête sur les UFO's, des études inédites sur les civilisations, etc. Dans le n° 1, d'étonnantes révélations sur la Lune. Ecrire à Michel WALTER, 17 rue Thiers 38 GRENOBLE.

VENDS au plus offrant : *Le voyage au pays de la quatrième dimension* de G. de Pavlowski. Ecrire GOHIER, 5 rue Commarieu, 33 TALENCE.

VENDS au plus offrant *Galaxie* ancienne formule 1 à 65 (série entière) ; *Planète* ancienne formule 1 à 33 (série entière). Faire offre à J.-M. GATINEAUX, 19 Chemin des Usines, 40 MONT-DE-MARSAN.

RECHERCHE *Fiction* 56. Achèterais ou échangerais avec 37, 44, 45, 46, 47 et 59. Ecrire à Mlle MINGALON, 7 av. de l'Observatoire, PARIS 6e.

ACHETE CLA 1, 2, 3, 4, 7 ; *Fiction* 3, 5, 28 à 36, 38, 39, 40, 42, 45, 49, 64. Ecrire à B. KUNKLER, 11 rue Gribeauval, 67 STRASBOURG.

A VENDRE nombreux numéros du *Rayon Fantastique* anciens et nouveaux. S'adresser à M. ARMAND, Infirmier H.P.M., 13 AIX-EN-PROVENCE.

ACHAT, VENTE, RECHERCHE : fantastique, romans populaires, surréalismo, science-fiction. Vente par correspondance. Librairie « L'Envers du Miroir », 28 rue Henri Barbusse, PARIS 5e. Ouverte tous les jours sauf le dimanche de 11 h à 20 h sans interruption.

VENDS séries complètes état neuf total : *Fiction* 1 à 212 ; *Galaxie* 1 à 86 ; tous les nos de *Galaxie spécial* et *Fiction spécial ;* anciens *Satellite, Hypothèse* ; tous les *Planète* sauf n° 1 ; *Rayon Fantastique* dont environ 1/3 acheté d'occasion ; collection C.L.A. et nos spéciaux. Faire proposition à Monsieur ROBERT, 17 av. d'Alsace-Lorraine, Bât. 2, 93 NOISY-LE-SEC. Tél. entre 13 et 14 h ou à 20 h à VILlette 99-01.

JEAN

DEMAS

La route

ELLE était en face. Le même genre d'hôtel que le mien, mais en face du mien. La route nous séparait. Il y avait des voitures sur la route. Des voitures qui allaient vite.

La semaine passée, un type avait voulu traverser. Quand l'ambulance est arrivée ici, elle a fait cinq arrêt le long de la route.

Un arrêt pour la tête. Un arrêt pour une jambe. Un pour l'autre. Et les deux derniers pour le corps et les bras.

Il y a trois semaines que je suis ici. J'étais venu me reposer et écrire un roman. Cela fait deux semaines que je ne dors plus. Depuis que je l'ai vue. Au début, je croyais qu'elle habitait plus haut dans la montagne. Et puis je me suis aperçu qu'elle était à l'hôtel d'en face, se montrant sur sa terrasse quand j'étais sur la mienne.

Je n'ai jamais vu une fille pareille. Grande et un peu irréelle. On dirait un nuage poussé par la tramontane qui souffle par ici.

Je n'y ai pas prêté attention. Vous savez, même quand il y a une route qui sépare une fille d'un garçon, la fille fait la belle, et le garçon fait le beau. Et, sous le soleil, c'est facile.

Maintenant, je la vois. Quand elle dîne seule dans le restaurant vitré, moi je dîne seul en face. Et plus j'y pense, plus j'ai envie d'aller partager sa table.

Le village a été créé en fonction de la route. De chaque côté, il y a la répétition des magasins de l'autre trottoir. Comme ça, il y a deux buralistes, deux pharmaciens, deux épiceries, deux docteurs, deux églises, deux écoles, deux cabines téléphoniques.

Mais celles-ci, on n'a jamais pu les relier. A cause de la route, et des voitures qui passent dans les deux sens.

Quand elle passe sur un trottoir, je suis sur l'autre et je regarde sa démarche souple comme celle d'un chat. Quand elle entre chez la buraliste, je me précipite chez l'épicier pour acheter des bonbons.

Pendant que les douceurs tombent en faisant crépiter le sac, je la détaille en train d'acheter un paquet de cigarettes. Je paie et je m'en vais dans un rêve, faisant sonner la cloche de la porte de l'épicier.

Quelquefois, elle va faire un tour dans la montagne. Je suis seul durant un après-midi. Tant qu'elle est là-haut, j'ai peur qu'il ne lui arrive quelque chose.

Je m'en rends compte à présent. Elle est une pièce indispensable à mon individu. Une pièce qui, sans elle, me fait tourner dans le vide. Comme la grande roue des foires de mon enfance.

Mon éditeur m'a téléphoné. Il a été surpris d'apprendre que je n'avais rien écrit depuis que je l'avais quitté. Il m'a rappelé nos accords. Je l'ai envoyé au diable, et il m'a dit qu'il me ferait un procès.

Depuis deux nuits, je pense au moyen de traverser. Au moyen de réussir à traverser. Je pense au type qui était dans l'ambulance. Ils l'avaient mis dans une caisse avec de la sciure. Puis ils ont fermé la caisse et ils l'ont clouée. Ce n'était pas beau à voir.

Mais bon Dieu ! Pourquoi a-t-il voulu traverser ? Il savait ce qui lui arriverait. D'autres se sont tués avant lui. Les seuls qui ont pu ne sont pas revenus le dire, et puis ils ne s'en vanteraient pas, je suppose. A cause de la peur.

J'ai été chez le coiffeur ce matin. Il m'a dit que les affaires

marchaient bien. Quelles affaires ? je lui ai demandé. Celles du croque-mort, voyons !

Il est son beau-frère et il donne un coup de main le dimanche. Trois cette semaine il m'a dit.

Il n'a pas eu de pourboire. J'ai acheté une cartouche de cigarettes. Je les fumerai cet après-midi en réfléchissant. Je n'ai presque pas mangé, le regard toujours tourné dans la même direction.

Elle était là, avec ses gestes menus comme sa taille. Elle ne me regarde jamais, mais elle sait. J'en suis sûr, de plus en plus sûr. Elle fait toujours la belle, et moi le beau. Mais moi, je commence à me fatiguer. Quand elle s'installe sur la terrasse, dans une chaise-longue, elle en crève d'envie. Je le sais. Je le sens, elle en crève d'envie.

J'ai réglé ma note. Je partirai demain. L'éditeur m'a retéléphoné. Il m'a supplié de lui envoyer mon manuscrit. Je n'en ai pas, lui ai-je dit. Ce n'est pas la peine de revenir, alors. Il y a un auteur en vogue qui démolit tous les records, en ce moment. Je l'ai engueulé. Il m'a fichu la paix.

Oui, je m'en fous. Totalement. Je pars, c'est un fait. Mais je pars de l'autre côté. Enfin, je m'y décide.

J'ai laissé mes valises. J'ai pris l'argent, c'est tout.

Il est six heures et le soleil est couché. J'arriverai pour le souper.

Les voitures bondissent du virage pour avaler la route devant moi et disparaître dans un autre virage, au bout du village. Le bruit qu'elles font en passant est effrayant déjà. Il y en a une telle épaisseur.

Les phares monstrueux balayent le macadam et se frayent un chemin entre les lignes jaunes. Je m'élance, happé par le goudron. Je continue sur ma lancée. J'évite une puissante voiture. Plus que neuf mètres. Je cours, je galope, je roule. Plus que sept mètres. Un monstre de métal arrive sur moi. Ses phares, déjà, me paralysent. Je saute de côté à l'instant ultime. Dans un tonnerre abrutissant, le véhicule passe et son aile me frôle.

Pas le temps de me remettre, en voici une autre. Je me laisse bouler et je me relève à temps pour fuir, afin d'en éviter une troisième.

Plus que cinq mètres. Je n'essaye pas de réfléchir, voici un camion. Il bouche toute la voie. Sa lumière me cherche, m'atteint.

D'un effort surprenant, je bondis comme un tigre. Me voilà à moins de trois mètres du but. Mes poumons cherchent violemment un peu d'air dans ce mélange de gaz brûlés.

Je ne suis plus qu'un pantin désarticulé au milieu des roues. Je me retourne brusquement. Une voiture qui a pris une mauvaise file m'arrive droit dessus. C'est un déluge de ferraille qui va s'abattre sur moi.

Je pense à l'homme dans la caisse clouée. Je pirouette follement sur moi-même et je roule jusqu'au trottoir.

Affalé, je reprends conscience de ce qui s'est passé. Mon cœur se calme et je respire mieux. Je me lève et je vais pour marcher quand une douleur intolérable m'oblige à m'asseoir de nouveau. Ma cheville ! Elle m'arrache des plaintes malgré moi.

Un homme s'est approché de moi. Il sort de je ne sais où. Il me regarde frotter ma cheville. Vous arrivez d'en face ? Oui, je lui réponds. J'ai dû me fouler la cheville dans les derniers mètres. Il me questionne. Comment avez-vous fait ?

Je suis bien incapable de lui répondre. J'ai eu si peur.

Venez, je vous emmène chez le pharmacien. Il m'a prêté son épaule. La pharmacie ressemble, comme une réplique fidèle, à celle d'en face, d'où je viens. Et le pharmacien a quelque chose de familier. Je le lui fais remarquer. Nous sommes cousins, dit-il. Mais comment ?

Oh ! il y a bien longtemps. Quand les voitures n'existaient pas. Allez, venez derrière, je vais vous arranger ça.

J'ai un gros pansement, mais ma cheville me fait moins mal. Je peux marcher. Je suis allé, tout doucement, m'acheter une veste neuve et un pantalon. Mes vêtements avaient dû être endommagés au cours de mes chutes successives.

Je ne me le rappelle pas. Toujours est-il que cela fera meilleur effet si je me présente à neuf.

J'ai acheté aussi un journal. Cela contribuera à mon mystère, et en tout cas à ma puissance.

Il fait nuit maintenant. Les lampadaires, en retard, s'allument un à un. Le flot des voitures se déverse sans cesse sans cesse...

Un frisson d'horreur me parcourt. Et si...

Il vaut mieux ne pas y penser. L'hôtel d'où je viens est allumé familièrement. La salle de restaurant est vide à présent. Le parasol sur la terrasse est replié. Et la nuit enveloppe les contours des fenêtres qui brillent, vides, dans le noir.

Je pousse la porte de l'hôtel. Elle grince plus que l'autre. Le même genre d'hôtelier qu'en face me reçoit. Je remplis ma fiche ; nom, prénom, âge, profession, durée du séjour...

Je mets : « indéterminée ».

Même genre de chambre. Je fais un brin de toilette avant de descendre souper. Au fond, je n'ai pas changé d'hôtel. On sera seulement deux à une table. Je m'installe à *sa* table. Le garçon me propose le menu. Je commande juste un apéritif. Je ne pose pas de questions, puisqu'elle va surgir d'un moment à l'autre.

Enfin, elle sera là. On parlera d'elle, de moi. Et le bruit de notre conversation couvrira celui des couverts. Enfin, on sera ensemble, et le soir... Le lendemain matin, on ira pique-niquer dans la montagne, au milieu des oliviers. On ira chercher le journal ensemble, et je regarderai l'autre côté de la route, comme si j'y voyais une prison.

Cela fait trois apéritifs que j'ai bus, et la porte d'entrée n'a toujours pas grincé. Quatre apéritifs. Toujours rien. Peut-être est-elle souffrante. Je n'ose le demander au garçon de salle qui fait tapisserie.

Cinq apéritifs. Je patiente mal. Qu'est-ce qu'elle fait ? Je n'ai pas pu me tromper. Il n'y a qu'un hôtel de part et d'autre de la route. Je n'ai pas attendu tant de jours pour qu'elle s'évanouisse dans l'air.

Sur la route, les voitures glissent précédées des phares qui fouillent la nuit. A l'hôtel d'en face, il y a une forme... Non, c'est impossible. Ce n'est pas vrai. Pourtant, plus je regarde là-bas, plus la vérité se fait jour.

C'est impossible. Pendant que je traversais d'un côté...

Cette forme, je la connais. Je l'ai assez regardée. Elle a une robe neuve. Elle a acheté un journal. Elle attend, elle m'attend. On s'est croisés. On ne s'est peut-être pas vus à cause des voitures. Toujours les voitures.

Avec un peu de chance, j'ai encore le temps. Avant qu'elle ait envie d'en faire autant.

Garçon ! Combien je vous dois ?

Je suis dans la rue, maintenant. J'ai relevé le col de ma veste, une fois sur le bord du trottoir. Je vais me fier aux phares. Je respire un bon coup et j'y vais. Je cours, j'évite, je saute, je calcule vite. Aveuglé par les phares menaçants des automobiles, je n'ai pas vu les veilleuses d'un monstre qui fonce sur moi. Je ne puis

évaluer la distance qui me sépare de ces yeux sans vie. Combien ? Dix mètres, cinq, quatre ?

Le choc. Affreux et déchirant.

Elle était plus près encore, et elle m'a projeté en l'air comme une paille. La chute semble durer des heures.

Je ne vois plus rien.

Je n'ai plus qu'un lambeau de pensée. Je suis étranger au spectacle auquel j'appartiens.

Et pourtant j'ai le premier grand rôle.

J'entends une sirène, au loin. Elle se rapproche.

Elle est si près que mes oreilles vont éclater. J'entends un bruit de marteau.

Serais-je déjà dans la caisse ?...


Inchangées, revoici les planètes d'aventure
tournant sous d'étranges soleils, les vaisseaux ventrus
aux coques ternies par les poussières astrales,
les palais du vide et les pirates dont les flottilles
redoutables croisent entre les sombres nébuleuses.
LES
LOUPS DES
ETOILES
de Edmond Hamilton
L'odyssée de Morgan Chane, harcelé
par la meute des siens, lancé dans une quête
incessante de trésors immémoriaux, de
périls, de batailles.
L'œuvre la plus récente du maître du space-opera.
Un volume de 460 pages, relié pleine toile
fers vieil or, sous jaquette Gardes et dessins
originaux de Moebius. Tirage limité et numéroté
Prix : 41 F.
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador - Paris 9e
téléphone 874-40-56
C.C.P. La Source 31 529 23

Chronique des bandes dessinées

La Casa Matta ou à quoi rêvent les jeunes filles

par Jacques Chambon

A quoi rêvent les jeunes filles ? Tout le monde le sait depuis que Musset nous l'a dit dans une comédie gentillette... ou plutôt, tout le monde croit le savoir. Car les choses ont bien changé depuis les années 1830. Il était donc temps de remettre la question à l'ordre du jour — à quoi rêvent les jeunes filles en notre XXe siècle finissant ? — et d'inviter les populations sclérosées à un recyclage. C'est ce qu'a entrepris le dessinateur Guido Crepax dans **La Casa Matta**, une bande dessinée à épisodes réunie par Jérôme Martineau en un album que les amateurs auront à cœur de placer à côté de **Valentina** (1).

Cette nouvelle production graphique « pour grandes personnes » n'est pas exempte de défauts. La traduction du texte italien est parfois faible ; certains passages ont échappé à l'attention du traducteur au point de subsister dans la version originale tout au long de deux ou trois planches ; enfin, il apparaît que les adaptateurs de Jérôme Martineau sont aussi irrémédiablement réfractaires aux règles de l'orthographe que ceux d'Eric Losfeld. Autant dire que le seul tort de Guido Crepax est d'être le compatriote de Pétrarque et de Dante : abstraction faite de la traditionnelle désinvolture de l'édition française à l'égard des bandes dessinées étrangères, **La Casa Matta** fait état d'un remarquable progrès par rapport à **Valentina**, notamment au niveau du récit et de ses composantes.

Une des caractéristiques de Valentina résidait dans son aptitude à rêver, et Crepax n'hésitait pas à rompre le fil de ses aventures par des séquences oniriques qui constituaient le meilleur de cette B.D. De même, le voyage de Valentina au cœur de la Terre concrétisait à l'évidence le rêve d'une humanité accédant à son indépendance métaphysique — excusez du peu ! Avec **La Casa Matta**, les vannes du rêve sont grandes ouvertes. Toute honte oubliée, il ne se limite plus à une présence furtive ou métaphorique mais s'épanouit somptueusement jusqu'à envahir la presque totalité de l'espace graphique. Bianca, la jeune héroïne, ne vit que par ses rêves. Petit instrument pulpeux permettant la projection des fantasmes d'un Crepax qui aurait décidé de délirer joyeusement, elle s'y enlise avec volupté, l'œil vague et la hanche

(1) Eric Losfeld, éd. Voir le compte rendu de cet album dans **Fiction** n° 201.

alanguie, les choie, les nourrit, les entretient. C'est qu'il s'agit pour Bianca de fuir la réalité d'un pensionnat quasi concentrationnaire.

La Casa Matta désigne en effet, à un premier degré, un collège qu'on croirait sorti tout droit de quelque roman populaire du XIXe siècle. Tout le folklore de ce genre d'établissement s'y trouve concentré : les pions adjudantesques, les petites copines jalouses et perverses comme on l'est dans les livres de la Comtesse de Ségur, le factotum en uniforme, le beau jeune homme entraperçu à travers les grilles du jardin... Est-on surpris de voir celui-ci chaussé de baskets ? Ce serait oublier qu'il existe encore de semblables établissements — sinon à la lettre, du moins dans l'esprit — en Italie, en Allemagne, en Angleterre... et en France malgré la dure vie que leur mènent les réformes pédagogiques. D'autre part, si l'on sait que cette B.D. a été commencée en 1968, alors que la France n'était pas le seul pays à avoir des problèmes avec ses étudiants, on comprendra sans mal où Crepax veut en venir... Mais là n'est pas l'essentiel, et sans doute ne faut-il pas lire entre les images et les lignes pour y débusquer de pareils poncifs. La réalité importe même si peu qu'elle a été reléguée à la fin du livre : évoquée en une série de petites images volontairement assez ternes, elle se détache sur fond noir pour mieux indiquer qu'il faut en faire son deuil et accepter d'être introduit dans les rêves de Bianca dès la première planche.

La matière de ses rêves, notre collégienne la puise d'abord dans sa vie quotidienne, c'est-à-dire dans le climat de répression physique et morale dont elle est l'objet. Battue, humiliée, abrutie, obsédée par l'examen à passer, elle nous entraîne d'emblée dans un long cauchemar dont les dernières pages de l'album nous permettent de déchiffrer la génération. C'est ainsi qu'entre autres membres du personnel du pensionnat, le jardinier devient ce curieux horticulteur qui fait pousser des femmes dans des pots, tandis que la ceinture en croco dont se servent les camarades de Bianca pour lui infliger une solide raclée devient crotale ou iguane. Mais, pour vivre en milieu clos, Bianca n'en est pas moins une jeune fille de son temps. Pendant les promenades dominicales, elle a dû échapper parfois à la vigilance de la surveillante pour aller au cinéma ou à la librairie. Elle a vu **Je suis curieuse** et lu, de façon très éclectique, **L'union libre** de Breton, **Vingt mille lieues sous les mers, Pinocchio, L'Atlantide** de Pierre Benoit, **Le talisman du bonheur, Moby Dick, Le jardin des supplices** et même, puisque le divin marquis est maintenant édité en livre de poche, **Juliette ou les prospérités du vice.** Bien que les références ne soient pas aussi clairement indiquées, gageons aussi que **Les oiseaux, Les mille et une nuits, Les aventures d'Arthur Gordon Pym** et quelques autres romans exotiques ne lui sont pas inconnus. D'où la richesse de ses rêves : s'ils empruntent leur substance à la réalité, ils reçoivent le détail de leur modalité des univers imaginaires que l'écolière s'est assimilés.

Un tel parti pris pourrait figer le flux onirique en une carte mentale dont l'intérêt cesserait aussitôt reconnu le territoire qu'elle représente. Il n'en est rien. La carte n'est pas le territoire et les rêves de Bianca se combinent en un poème de signes d'un extraordinaire dynamisme. Ce qui se crée à partir des souvenirs de quelques leçons d'histoire, de géographie, de sciences naturelles, de latin, auxquels se mêlent des bribes de lectures, des désirs, des habitudes, des angoisses, des images, etc, c'est un monde radicalement autre où rien n'est stable. Les signes de la réalité, de la culture, et des obsessions que l'état de veille reléguait dans le subconscient se télescopent, se brouillent, se superposent, comme on le voit pour le personnage de Juliette où se

confondent une des plus redoutables chipies du collège et l'héroïne du Marquis de Sade. Le rêve a même son propre système de signes. Chacune de ses séquences en contient une autre ou plusieurs qu'elle annonce symboliquement ou explicitement, en particulier dans les ordres mystérieusement formulés qui sont donnés à Bianca, Crepax s'amusant par là à reprendre un procédé du roman-feuilleton que Lautréamont parodiait déjà magnifiquement dans le dernier des **Chants de Maldoror.** Il y a là un jeu baroque qui est poussé jusqu'en ses plus extrêmes limites, c'est-à-dire au point où, les signes s'inversant, le rêve prépare à la réalité. En effet, si l'on remarque que le journal intime dont Bianca s'étonne de ne plus trouver trace à son réveil était celui de ses songes, les événements réels qui suivent apparaissent comme le résultat de la plus étrange des programmations. Une fois décodés, une fois situés dans la vertigineuse partie d'échecs qui leur sert de cadre — la Casa Matta désigne, à un autre degré, la saga onirique d'une joueuse qui se retrouve « mat » en douze coups —, les rêves de Bianca conservent donc assez d'ambiguïté pour fonder un univers fantastique. Nous quittons les lourdes allusions univoques de **Valentina** pour pénétrer dans ce que nous pourrions appeler une zone de libre prolifération des signes. Il faut d'autant moins s'en plaindre qu'ils trouvent dans le corps de Bianca le lieu privilégié de leur inscription. Habillée, nue ou affublée d'incroyable façon, elle se fait tour à tour balai, nourriture, animal de cirque, plante, monture, paillasson... son sexe devient le centre du monde et sa croupe un globe terrestre.

Parfaitement suggéré en son pouvoir métamorphosant, le rêve est tout aussi bien traduit dans sa construction. En leurs débuts, les projections psychiques de Bianca sont encore très proches des événements les plus récents de sa vie : les personnages et les faits sont à peine transposés de la réalité comme si, simplement somnolente, la jeune fille ne faisait que se livrer au bilan de ses malheurs. Puis c'est le faux réveil — en réalité la chute au plus profond du sommeil — point de départ d'un cauchemar que rend plus effrayant la certitude de Bianca d'être bien réveillée. Il commence par l'effritement du moi social, superficiel, et des éléments par rapport auxquels il se situe, ce que Crepax suggère très habilement par un décor où plus rien ne se trouve à sa place. Un moi plus profond, plus inquiétant et plus vrai demande bientôt à surgir, se signalant par ce frigidaire ouvert sur de la nourriture faisandée ou ces habits d'une excitante féminité qui, vides de leur occupante mais fidèles à ses formes, s'échappent d'une robuste armoire. Cette nouvelle personnalité, Bianca doit encore l'affronter et l'accepter... et c'est la plongée, au sens propre du terme, dans une suite d'épisodes sado-masochistes qui sont autant de variations sur un même thème : qu'elle rencontre le capitaine Achab, les sbires de Stromboli ou Anita/Antinéa, Bianca n'échappe pas au cercle mi-infernal mi-agréable d'une série de hantises dont il faut dire à sa décharge qu'elle n'est pas entièrement responsable. Enfin Crepax a eu la géniale idée de faire déboucher le rêve sur la vision d'un vaste désert, comme si l'esprit de son héroïne, épuisé d'images, retrouvait provisoirement une certaine sérénité. Nous ne sommes pas loin d'une adaptation moderne de **L'école des femmes** : qu'est-ce que nous dit le clin d'œil final de Bianca, sinon que les jeunes filles ont des ressources et le pays des songes des vertus désaliénantes à décourager tous les pions du monde ?

Bien que toute bande dessinée doive l'essentiel de sa source d'intérêt à son graphisme, j'insisterai moins sur cet aspect de **La Casa Matta.** D'abord parce que cela revient à séparer artificielle-

ment le fond de la forme et que cet album ne serait pas ce que j'en ai dit si l'on y décelait un dessin incertain. Ensuite parce que j'ai déjà essayé de cerner les qualités de la technique propre à Crepax dans l'article que j'ai consacré dans ces pages à **Valentina.** Finesse et fermeté du trait, sens de la composition au niveau de l'ensemble et du détail, foisonnement harmonieux de l'appareil décoratif, cadrages recherchés et variés, découpage de certaines séquences, attitudes ou expressions en un défilé de minuscules images qui assurent au discours graphique un rythme et un pouvoir de suggestion quasi cinématographique... toutes ces caractéristiques se retrouvent dans **La Casa Matta.** Si Crepax a évolué, c'est dans le sens d'une virtuosité encore plus affirmée et d'une meilleure adéquation des procédés et du sujet. Les harnachements démentiels dont ce dessinateur se plaît à charger ses personnages féminins — sans pour autant tomber dans l'effroyable mauvais goût des « Nutrix » américains — traduisent bien le climat de contrainte qui baigne la vie de Bianca. Et quand il se livre à de véritables ballets de plongées et de contre-plongées, de plans d'ensemble et de plans rapprochés, de jeux de perspective et d'astuces d'encadrement, il ne saurait mieux rendre sensible l'instabilité du rêve. On comprend pourquoi Crepax peut se permettre un texte laconique ou peu inventif : sous sa plume, la suite d'images qui porte le nom souvent décrié de bande dessinée accède à la dignité d'un langage autonome. Qu'on jette en particulier un coup d'œil aux planches 44 à 46 : organisées en un véritable **blason** du corps de Bianca, elles pourraient presque se passer des citations du célèbre poème de Breton dont elles s'inspirent.

Voilà qui nous console d'une **Xiris** si infantile dans son scénario et si maladroite dans son dessin — cette Xiris, c'est un vrai boudin — que quelques petites trouvailles de décor et de mise en page ajoutées à l'estime que j'ai pour Eric Losfeld n'ont même pas pu me décider à lui consacrer un article (il est vrai que son auteur avait à peine dix-huit ans quand il a commis cet album). Comme son titre l'indique, **La Casa Matta** n'est pas centrée sur une de ces héroïnes de papier dont on commence à se lasser — encore que cette petite Bianca, ma foi... — mais sur l'évocation d'un univers imaginaire d'une richesse poétique et d'une subtilité comme on n'osait plus en espérer. Sans doute vais-je inquiéter ceux qui attendent de ce genre d'album leur ration d'érotisme... Qu'ils se rassurent. D'après Wolinski, qui signe ici une savoureuse préface, **« l'histoire n'est qu'un prétexte à tourner autour des fesses de Bianca »** et **« Crepax dessine les plus belles fesses de l'histoire de la bande dessinée ».**

La Casa Matta par Guido Crepax : Jérôme Martineau.

Revue des livres

TUNC et NUNQUAM par Lawrence Durrell

Tunc et *Nunquam* cernent en deux volets la chronique d'un échec. Moins celui de Felix Charlock, héros des deux romans, inventeur génial et malheureux, que celui de leur créateur, Lawrence Durrell, auteur doué et comblé jusqu'au jour où il entreprit d'écrire de la science-fiction.

Ce n'est sans doute pas l'exemple de Wells, de Heinlein, de Dick, de Ballard ou de Barjavel qui a décidé Durrell à se lancer dans cette aventure. Il est même probable qu'il n'apprécie pas tellement la catégorie dans laquelle je choisis de ranger ses deux derniers romans. J'espère qu'il n'ira pas jusqu'à m'attaquer en diffamation si cet article lui tombe sous les yeux. Mais il est dommage que Durrell n'ait pas pris la peine d'étudier la littérature contemporaine de science-fiction avec ses défauts et ses qualités. Son très réel talent lui aurait permis de la porter plus avant. Au lieu de quoi il est demeuré en-deçà du possible pour avoir voulu réinventer tout seul une problématique entière.

Il est cependant remarquable que le souci d'écrire un roman moderne, c'est-à-dire un roman dont le sujet soit le monde actuel, ait conduit Durrell à écrire deux romans de fantastique scientifique, alors que son propos avoué dans une brève postface est tout à fait différent et qu'il « tente simplement de lire dans les lignes de la culture » en faisant référence à Spengler. Le véritable héros de ce diptyque est peut-être la Société Merlin, un trust multiforme aux ambitions monopolistiques qui réduit ses agents — des humains — au dérisoire. Il a fallu, en face d'elle, pour prolonger ses pouvoirs et lui conférer une dimension mythologique, que l'écrivain campe deux projets faustiens qui tirent de la technologie leur crédibilité. C'est à peu près le schéma utilisé — sous une forme ou sous une autre — par des écrivains comme Farmer, Brunner, Spinrad, Delany et Zelazny dans leurs œuvres récentes. Tout se passe comme si la structure : économie monopolistique + dévalorisation de l'individu non détenteur de la puissance économique + utilisation de la science et de la technique à des projets qui relèvent du fantasme (structure qui me paraît caractéristique de la science-fiction récente et, lorsqu'elle est complète, de la science-fiction seulement) ressortait plus clairement, parfois presque caricaturalement, dans la dernière œuvre de Durrell que partout ailleurs. Quelle que soit l'idéologie de Durrell — et j'en dirai seulement que, pour ce qui en émerge, elle me paraît confuse — il est frappant qu'il en vienne à dire de façon criante à peu près les mêmes choses que des écrivains comme Dick, Disch et Frank Herbert en plus des précités, alors même qu'il ne les connaît sans doute pas, et qu'il soit à peu près le seul à les dire en dehors des écrivains de science-fiction, au moins dans le domaine du roman. Je ne m'émerveille pas trop qu'un écrivain soit obligé de venir à la science-fiction pour traiter enfin du monde moderne, mais je m'assure, en le voyant apporter involontairement cette confirmation, de ce que je pense depuis longtemps, à savoir que la science-fiction est la seule forme de littérature réellement moderne.

Malheureusement pour Lawrence Durrell, si l'essai a été tenté, il n'a pas été marqué, non que ses romans ne soient pas bons, mais parce qu'ils ne sont pas réellement modernes et qu'ils témoignent plus d'un effort pour atteindre quelque chose d'entrevu à partir du passé que d'une véritable appropriation de cette chose. *Tunc* et *Nunquam*, hélas, au-

raient pu avoir été écrits en 1930 et avoir été à demi oubliés depuis.

Comme quelques autres romanciers contemporains soucieux de faire moderne, Durrell a parfois flirté avec la science. La conviction toutefois lui fait défaut, qui engendre les grandes passions et est sans doute nécessaire à la fécondation. Dans une postface au Quatuor d'Alexandrie, il suggérait déjà que la théorie de la relativité n'était pas étrangère à l'inspiration de son livre, au moins du point de vue de sa construction. Il aspirait, disait-il, à démontrer le rôle de la position de l'observateur dans l'expression d'une réalité qui n'a pas d'objectivité et à révéler un univers romanesque en projetant sur lui les faisceaux de plusieurs subjectivités. Cette ambition et cette référence ont le mérite de situer dans le temps la culture scientifique de Durrell : elle appartient au premier quart du siècle et elle est tout imprégnée de la terreur et de l'ivresse que suscita l'ébranlement des cadres métaphysiques de la conception de l'univers, au début de ce siècle. Il est intéressant de rapprocher cette référence de celle qui est faite implicitement par un écrivain plus moderne et sans doute mieux informé, Robbe-Grillet, à un état plus récent de la physique dans sa *Maison de rendez-vous*. Dans les deux cas, au reste, les relations entre idées scientifiques et construction romanesque sont d'ordre purement analogique. Durrell et Robbe-Grillet jouent, dans une intention esthétique, avec l'idée qu'ils se font de certains modes de représentation du monde physique.

Dans l'œuvre de Durrell, un pendant est trouvé à cette injection de philosophie scientifique occidentale du côté d'un ésotérisme oriental traité au fond de la même manière, c'est-à-dire plutôt superficiellement, pour sa seule valeur esthétique. Le goût prononcé des héros du Quatuor pour la Cabbale renvoie à deux idées complémentaires. Selon l'une, les sciences physiques paraissent aussi ésotériques aujourd'hui que l'ésotérisme de la tradition, et celui-ci, par son obscurité même et ses exigences méthodologiques (numérologiques, par exemple), semble du coup pouvoir prétendre au statut d'une science. Selon l'autre, l'effondrement des certitudes entraîné par le chambardement théorique du début du siècle ouvre la voie à un appétit de mystère jusque-là contraint et suscite une angoisse qui, pour certains, ne trouve de remède que dans l'appel à un passé plus ancien que les certitudes abattues et, de ce fait, présumé éternel. Puisque la tradition ressemble à la science et qu'elle a reçu par surcroît la caution des siècles, elle offre à des esprits désorientés par la disparition de certaines valeurs sociales et métaphysiques un semblant de refuge. La fragilité de tels points de vue idéologiques, qui ne s'établissent que sur des similitudes accidentelles ou sollicitées, est au moins aussi évidente que l'intensité des besoins émotionnels que leur exploitation vient satisfaire. Le risque est grand que le jongleur qui affecte de ne pas prendre au sérieux son propre jeu, tout en soutenant qu'il n'est rien de plus essentiel, s'embrouille dans l'écheveau de ses fugues et de ses dénégations. Dans *Tunc* et *N u n q u a m*, la confusion n'est pas évitée.

Pour la première fois sous la plume de Durrell, la science intervient directement comme un ressort de l'action, voire comme le ressort essentiel.

Le premier personnage de *Tunc*, puis de *Nunquam*, est certes la Société Merlin, monstrueuse organisation monopolistique dont l'origine se trouve en Orient, mais qui n'a trouvé sa vraie dimension et sa vraie puissance que lorsque la souche commerciale orientale s'est trouvée fertilisée par le génie technique de l'Occident. Rien ne peut résister à la Société. Rien ne lui paraît impossible. Pour atteindre ses buts, elle s'assure des meilleurs hommes, comme Caradoc, l'architecte, ou Félix Charlock, l'inventeur, l'Edison du XXe siècle. En d'autres circonstances, ils seraient des démiurges. Mais la Société, dans le mouvement même où elle offre à leurs rêves des possibilités presque illimitées de réalisation, les réduit parce qu'elle se sert d'eux à l'état d'ombres privées même de toute dimension tragique. Sa puissance n'est pas la leur, mais elle s'exerce à travers eux et sur eux, non pas au demeurant sur le mode de la coercition. Mais, parce qu'elle possède le monde, tout ramène à la Société.

Et le second personnage de *Tunc* est une machine. Celui de *Nunquam* aussi. Ces machines seules ont droit au titre

de personnage parce qu'elles seules parviennent réellement à échapper à la machinerie de la Société. Dans *Tunc*, la machine inventée et créée par Félix Charlock est un ordinateur destiné à prédire le destin des individus. Charlock abreuve les entrailles de sa machine des bribes d'information qu'il a pu réunir sur les personnes qui l'entourent. La machine en tire les conséquences. Peut être le roman est-il même écrit par la machine ou se déroule-t-il entièrement dans les flancs électroniques de cet oracle ? Rien ne l'indique clairement, mais certains indices le suggèrent. Ainsi la Société a-t-elle fait indirectement en sorte que la vie et l'apparence de la vie soient impossibles à distinguer l'une de l'autre. Peut-on même lui échapper dans la mort ? Ce n'est pas si sûr.

Car *Nunquam* relate un projet complémentaire : celui de faire ressurgir d'entre les ombres de la mort, en conjurant l'oubli, une forme disparue, celle de Iolanthe, petite prostituée grecque devenue vedette de l'écran. Charlock fabrique cette fois une androïde. La nouvelle Iolanthe qui possède toute la mémoire de l'ancienne n'est-elle que sa réplique ou bien est-elle vraiment Iolanthe rappelée de par-delà le Styx ?

Ainsi la Société Merlin étouffe-t-elle la vie en même temps qu'elle entreprend de la singer, sans succès. Elle est la mort ou plutôt la servante attentionnée de la mort, et ce n'est point hasard si l'une de ses filiales fait dans l'embaumement. La Société Merlin pue le formol. Elle étouffe pour mieux conserver.

La problématique des deux romans serait donc bien celle de la science-fiction, si une trame plus traditionnelle ne venait à mon goût affaiblir le mélange. Car, à l'opposition entre la Société et ses machines qui, seules, parviennent à lui échapper en fin de compte, répond l'opposition plus classique entre Julian, le maître de la Société Merlin, et Charlock. Du coup, on retombe dans le registre des passions bourgeoises, voire victoriennes. Charlock construit certes son ordinateur pour se venger de Julian parce que Julian incarne la Société et l'écrase de son inaccessibilité, de son absence ou pis de sa présence abstraite. Mais il ne perçoit cette opposition — qui est après tout une opposition de classe entre salarié et capitaliste — qu'en termes interindividuels ou mythologiques, ce qui est presque la même chose. Du coup, la véritable dimension tragique de sa situation, qui est collective, lui échappe. De même, dans *Nunquam*, la formidable puissance de la Société se trouve mise au service d'une passion — presque d'un caprice — de Julian épris de Iolanthe ou plutôt de l'image de Iolanthe. Il se peut que cela soit vraisemblable et que certains milliardaires aient de ces fantaisies. Mais la question n'est pas là, car ces fantaisies-là demeurent anecdotiques. Le projet de Durrell — constater la faillite de la culture occidentale — s'en trouve dépossédé de sa substance. Le problème n'est pas en effet de savoir ce que des hommes comme Julian ou Charlock font ou pourraient faire des possibilités de la technique, mais plutôt ce que ces possibilités elles-mêmes font d'hommes ordinaires ou exceptionnels. Julian et Charlock sont seulement victimes de leurs rêves — de leurs névroses — nullement des traits les plus profonds de la civilisation technologique que Durrell juge bon de dénoncer : la tendance à l'impérialisme, au monopole, à la démesure, le refus de l'inexorable, de l'impossible, par la médiation de la technique, et enfin la tentation de maintenir, de figer, de bloquer le flux du réel et de la vie. Ici Durrell me paraît s'être laissé prendre à une illusion humaniste, celle de l'éternité d'un mode de sentir que la Grèce a contribué à définir. Les véritables monopoles, autrement abstraits, insaisissables et terrifiants dans leur rationalité que la Société Merlin, et leurs maîtres, sont en proie à des passions plus dangereuses que celles qui minent le faible Julian.

Il n'est guère surprenant dans ces conditions que quelques grandes questions ne fassent en vérité qu'affleurer la surface des deux romans de Durrell — Qu'est-ce qui fait la puissance économique et sociale ? Le destin est-il une structure réductible à un algorithme ? Qu'est-ce que la vie ? — et qu'elles n'y figurent guère que comme des décors peints en trompe-l'œil dans le style d'un autre siècle. Je crains que Durrell n'ait cherché à se rassurer en prétendant que ces questions n'existaient pas ou qu'elles n'avaient pas de solution. Ce témoignage selon Spengler sur l'échec de la culture

occidentale est un faux témoignage, en ce qu'il néglige ou écarte délibérément les apports réels et récents de cette culture occidentale qui annulent et remplacent les formulations périmées de ces problèmes. Sur plus d'un point, Durrell est plus proche d'Hoffmann ou de Villiers de l'Isle-Adam que des créateurs de mythes modernes. Peut-être l'a-t-il voulu ainsi ? A mes yeux, c'est dommage. Il a vu une nouvelle terre s'offrir à ses yeux. Il a choisi de n'y pas entrer.

Ce jugement pourra paraître sévère. C'est qu'il est porté par comparaison avec d'autres œuvres, à mon sens plus fortes. Il y a plus de choses sur le monde moderne chez un Dick que chez Durrell. Mais il reste que, pour ceux qui d'ordinaire ne lisent ni Dick ni les autres représentants de qualité de cette littérature vraiment moderne qu'est la science-fiction, la lecture des romans de Durrell pourra peut-être constituer une utile introduction à la découverte du présent.

Gérard KLEIN

Tunc et Nunquam par Lawrence Durrell : Gallimard.

ABATTOIR 5 par Kurt Vonnegut Jr.

Abattoir 5 n'est pas une histoire de science-fiction. « *C'est une histoire vraie, plus ou moins. Tout ce qui touche à la guerre, en tout cas, n'est pas loin de la vérité. J'ai réellement connu un gars qu'on a fusillé à Dresde pour avoir pris une théière qui ne lui appartenait pas. Ainsi qu'un autre qui menaçait de faire descendre ses ennemis personnels par des tueurs à la fin des hostilités. Et ainsi de suite...* » (p. 11). Mais c'est une histoire qui tourne autour de la SF, qui y emprunte certains thèmes, qui passe par certains de ses détours. Mais en les survolant, sans avoir l'air d'y toucher, ou alors à la manière de gags — comme celui du temps inversé, cher à Philip K. Dick, et qui ne fait ici que l'objet d'une trentaine de lignes du genre : « *La formation survole à contre-courant une ville allemande en flammes. Les bombardiers ouvrent leur trappe, déploient un magnétisme miraculeux qui réduit les incendies, les ramasse dans des cylindres d'acier et enfourne ceux-ci dans le ventre des coucous. (...) Quand les bombardiers regagnent leurs bases, les cylindres d'acier sont ôtés des râteliers et réexpédiés aux Etats-Unis où les usines tournent nuit et jour pour les démanteler et séparer les dangereux composants, les réduisant à l'état de minéraux. (...) Puis on envoie ces minéraux à des spécialistes, dans des régions lointaines. Il s'agit pour eux de les enfouir, de les dissimuler habilement, afin qu'ils ne puissent jamais plus nuire à personne.* » (p. 71).

En réalité, et on l'aura compris à ces quelques extraits, *Abattoir 5* est un livre sur l'Amérique et sur la guerre — deux notions qui peuvent difficilement être séparées, surtout si le terme guerre évoque la violence à l'état brut, à l'état « sauvage », la violence absurde, aveugle, incompréhensible. Kurt Vonnegut y met l'accent dès la deuxième phrase de son roman : oui, il a réellement connu un gars qu'on a fusillé parce qu'il avait volé une théière... Et lorsqu'on fusille pour une théière, le fond de l'horreur n'est-il pas atteint par l'absurde ? De toute façon, la notion de violence transcende considérablement celle de guerre — qui n'est que la contraction spatiale et temporelle d'une violence particulièrement exacerbée. La guerre de 1939/45, justement, qui est, sinon le sujet du livre, tout au moins son « objet », n'est là que comme un point de repère, d'éclatement, de conjonction de lignes de force. Mais la violence ne s'est pas arrêtée avec la fin de la guerre, avec cette guerre-là :

« *Robert Kennedy dont la maison de vacances est située à quatorze kilomètres de celle où j'habite toute l'année a été atteint d'une balle il y a quarante-huit heures. Il est mort hier soir. C'est la vie.*

Martin Luther King a été abattu le mois

dernier. Lui aussi est mort. C'est la vie.

Et chaque jour mon gouvernement me communique le décompte des cadavres que l'art militaire fait fleurir au Vietnam. C'est la vie.

Mon père s'est éteint, ça fait des années maintenant, de mort naturelle. C'est la vie. C'était un brave homme. Et un mordu des armes à feu. Il m'a légué ses pistolets. Qu'ils rouillent en paix. » (p. 185).

Et, à ce stade de violence perpétuelle, qui se déploie dans l'espace et dans le temps, qui se révèle dans le comportement, dans les objets mêmes, on touche bien à une forme particulière d'absurde, donc finalement à une sorte de science-fiction. Une science-fiction certes vécue, mais dont les composants paraissent si effroyables qu'on parvient, par un réflexe d'autodéfense, à n'y plus croire du tout.

Ainsi, *Abattoir 5* se voulait, dans son projet, être le récit de l'anéantissement de Dresde, auquel l'auteur, Kurt Vonnegut, avait assisté alors qu'il était jeune soldat. Dresde est une ville allemande. Au début de 1945, elle avait été déclarée « ville ouverte », n'abritait aucune troupe, ne possédait aucune usine d'armement. Elle n'était habitée que par des civils et des prisonniers alliés. Pourtant, dans la nuit du 13 février, les bombardiers américains ont rayé la ville de la carte en y lâchant je ne sais plus combien de tonnes de bombes. Il y a eu 135 000 morts, tous civils, à peu près deux fois plus qu'à Hiroshima. Pourquoi ce bombardement de Dresde ? On ne l'a jamais su exactement. Secret d'état-major. C'est comme ça. C'était la guerre. Il fallait en hâter la fin...

Mais cette horrible tragédie, Kurt Vonnegut, malgré les appels pressants de son éditeur, ne parvient pas, même vingt ans après, à y retourner, fût-ce en mémoire, fût-ce par écrit. Du moins pas en personne. Alors il s'invente un double, Billy Pélerin, soldat comme lui, et qu'un hasard funeste a placé à Dresde cette horrible nuit du 13 février 1945.

Seulement, même dans un roman « plus ou moins vrai » qui commence par :

« *Ecoutez, écoutez,*
Billy Pélerin a décollé du temps »

et qui finit sur trois notes d'oiseau moqueur :

« *Cui-cui-cui ?* »

il n'est pas facile de se replonger dans l'horreur. Alors Kurt Vonnegut va rôder autour de l'épicentre de la tragédie, il va tourner autour dans le temps, tracer autour d'elle des cercles concentriques de plus en plus étroits, en louchant du côté de l'ouragan de feu, mais sans jamais y pénétrer vraiment. Le livre s'achève (roman à peu près vrai, souvenirs fictifs) alors que nous avons à peine posé le pied dans Dresde, alors que nous n'aurons même pas assisté à l'exécution de ce « *pauvre Edgar Derby* » fusillé pour une théière, dont l'annonce du triste sort est pourtant rappelée à peu près toutes les deux pages.

Le livre est ainsi constamment soumis à une curieuse oscillation temporelle, effet de balancier qui rejette Billy Pélerin dans le futur ou dans le passé aussitôt que le cours du récit l'amène trop près du 13 février mortel. Technique du roman moderne, bien sûr, mais plus que cela : technique imposée par cette horreur de l'horreur qui fige la plume du romancier dès qu'il veut aborder la pièce centrale de son livre, et qui trouve sa justification seconde dans les fantasmes de Billy Pélerin, qui a eu la révélation que la mort n'existe pas, que l'existence se mord la queue, qu'elle n'est qu'une perpétuelle errance circulaire à travers tous les instants de la vie éternellement revécus.

C'est un moyen comme un autre de lutter contre la mort, de se convaincre que la mort n'existe pas. De s'en débarrasser : à défaut d'effacer la violence, on peut toujours éluder son effet le plus direct. De là cette expression qui revient, comme une ritournelle, souligner les passages les plus tragiques : « *C'est la vie.* » Et tout le reste, toutes les enjolivures (Billy Pélerin enlevé par une soucoupe volante et exposé dans un zoo de la planète Tralfamadore en compagnie de la pulpeuse vedette de cinéma Montana Patachon ; la rencontre avec le mythique auteur de science-fiction Kilgore Trout, dont l'œuvre colossale et absolument inconnue, sauf d'un seul *fan*, est d'une inspiration aussi rebattue et aussi minable que l'aventure de Billy sur Tralfamadore), tout cela n'est là que pour reculer l'inéluctable, pour le nier, manière de se dire : la guerre, la mort... ce n'est que de la science-fiction, cela n'existe pas. Sur Tralfamadore au moins,

on ne meurt jamais, non plus que dans les livres.

C'est dire que le roman de Kurt Vonnegut est profondément amer, acerbe, et comme tel prodigieusement drôle aussi, d'une drôlerie fatiguée et morne qui fait penser un peu à Leiber, un peu à Sturgeon — et qui donc est profondément américaine, mais à la manière de ces Américains fatigués de l'Amérique — et qui finalement appartient en propre à Kurt Vonnegut Jr. Il faut se souvenir qu'on trouvait déjà ces qualités au service d'une intrigue très classiquement SF, mais déjà contestataire, dans son roman *Les sirènes de Titan*, publié il y a une dizaine d'années dans « Présence du Futur », et qui n'a peut-être pas eu tout le succès qu'il méritait. On peut en profiter pour relire cette satire féroce de l'armée, de la publicité, de l'argent, après avoir savouré en connaisseur *Abattoir 5* — un chef-d'œuvre de la littérature actuelle, toutes barrières de genre abattues.

Jean-Pierre ANDREVON

Abattoir 5 (Slaughterhouse Five) par Kurt Vonnegut Jr. : Editions du Seuil.

LE TEMPS SAUVAGE (anthologie)

Le temps sauvage (« Time untamed ») recueil américain de SF traduit chez Marabout, présente deux particularités remarquables qui sont aussi deux paradoxes.

Le premier est que les huit nouvelles qui le composent ont toutes été publiées en français, et chacune dans *Fiction*. Le cas étant rare (et peut-être unique, il faudrait vérifier) de trouver une anthologie collective déjà entièrement parvenue jusqu'à nous de manière fragmentée, il était bon de le signaler. Ceci étant fait, on ne pourra que s'étonner de trouver au dos du volume le tampon habituel : *« Inédit en langue française »*. C'est peut-être vrai de l'entité recueil, mais c'est là privilégier de manière curieuse le contenant par rapport au contenu. Doit-on penser que la direction littéraire de Marabout ne lit jamais *Fiction ?* Ou qu'elle est passée maîtresse dans l'art du raisonnement jésuite ? Les lecteurs jugeront...

Signalons en tout cas à l'intention des maniaques les références des nouvelles... Quatre d'entre elles figuraient au sommaire du *Fiction Spécial 13* (« Chefs-d'œuvre de la science-fiction », 2e série), paru en juillet 68. Ce sont : *Sally* d'Isaac Asimov (dans *Fiction : La révolte des voitures* — repris en outre dans le recueil d'Asimov *L'amour vous connaissez ?*, récemment publié dans « Présence du Futur ») ; *Vous ne retournerez jamais chez vous* (« You'll never go home again ») de Clifford D. Simak (dans *Fiction : Jamais vous ne repartirez) ; Le futur antérieur* (« Tomorrow and tomorrow ») de Ray Bradbury (chez nous : *J'appelle le passé) ;* et *L'œil affamé* (The hungry eye ») de Robert Bloch *(L'œil avide* dans *Fiction).*

L'œil de Tandyla de L. Sprague de Camp parut au sommaire de *Fiction* n° 184 ; *La chambre noire* de Theodore Sturgeon, dans notre numéro 180 *(Dans la chambre sombre) ; L'Eve éternelle* de John Wyndham, sous le même titre dans *Fiction* n° 181 ; enfin *Je cherche Jeff* de Fritz Leiber, dans le n° 176...

Ceci étant précisé, reste le second paradoxe que l'énoncé de ces titres laisse clairement entrevoir (de même que le « dos » du volume). On pourrait, en effet, se croire en présence d'un recueil thématique sur le voyage dans le temps ou les paradoxes temporels. Il n'en est rien. Une seule nouvelle (celle de Bradbury) fait intervenir le temps comme facteur essentiel de l'action. Les autres se partagent honorablement plusieurs sous-genres, et trois d'entre elle *(L'œil affamé, La chambre noire* et *Je cherche Jeff)* ne font même pas partie de la SF, puisqu'elles font toutes appel au fantastique moderne ! La prospective scientifique et sociologique *(Sally)*, le sword and sorcery *(L'œil de Tandyla)* et le space-opera *(Vous ne retournerez jamais chez vous* et *L'Eve éternelle)* terminent ce choix éclectique... Pourquoi alors ce titre trompeur ? C'est encore un des mystères de l'édition !

Il reste maintenant à parler de ces nouvelles ; nous pourrions aisément nous en passer puisque, de par leur publication ici même, elles doivent rester présentes à l'esprit de beaucoup. Mais il faut bien penser aux lecteurs récents...

Malgré les bizarreries du titrage, le choix des nouvelles est assez homogène dans leur qualité, qui est moyenne. Les plus grands auteurs de SF anglo-saxonne y sont présents, mais les textes qui les représentent sont le plus souvent des nouvelles quelque peu mineures dans leur œuvre : d'où cette impression un peu terne mais qui reste dans les limites de l'agréable à lire, parce que le métier est là, qui soutient ce que les thèmes peuvent avoir de peu original.

Troisième petit paradoxe, c'est la nouvelle de Bradbury (la seule où le temps montre le bout de son nez) qui me paraît la plus faible. Le thème de l'objet venu du futur a été traité avec infiniment plus d'esprit par d'autres (Lewis Padgett, par exemple), et *Le futur antérieur* reste fâcheusement entaché d'un traitement sentimental assez larmoyant, qu'une chute sans surprise enfonce encore dans la facilité

Sally d'Isaac Asimov est une histoire trop connue pour qu'on en puisse faire une critique constructive. Mieux vaut se rapporter à l'introduction que son auteur a fait figurer dans le recueil *L'amour vous connaissez ?*, et où l'auteur du cerveau positronique (ici appliqué aux voitures) fait avec humour le procès... des critiques et de leurs interprétations freudiennes !

L'œil de Tandyla est une agréable histoire de brigands, de sorciers et de trésors, dans la plus pure tradition du *Voleur de Bagdad* (version cinématographique de Raoul Walsh). Rien de spécial à signaler, si ce n'est que le Jack Vance de *Cugel l'astucieux* n'est pas loin — ce qui est un compliment de taille.

Mais les deux récits les meilleurs se trouvent être les deux plus classiques, ceux qui se situent dans l'espace, sur un monde sauvage à conquérir. *Vous ne retournerez jamais chez vous* exploite le thème archétypal de l'expédition stellaire qui se heurte, sur une planète inconnue, à un danger mortel, mais Clifford Simak l'a traité avec le sens de la nature qu'on lui connaît, son sens des hommes aussi, et il se tire avec honneur d'une aventure finalement très angoissante. Avec *L'Eve éternelle*, Wyndham remet sur le terrain la seule-femme-capable-de-procréer-dans-un-monde-d'hommes, ceci étant situé sur Vénus après l'explosion de la Terre. Un décor bien dessiné et une fine analyse psychologique de l'héroïne principale font de ce thème rebattu mais toujours émouvant le meilleur texte de ce recueil.

Il est naturellement difficile de comparer l'incomparable, c'est-à-dire la science-fiction et le fantastique. *L'œil affamé*, *La chambre noire*, *Je cherche Jeff* mettent en scène, le premier une pierre maléfique, le second une entité qui se nourrit des émotions humaines, le troisième un fantôme vengeur. Si le récit de Fritz Leiber est incontestablement le meilleur des trois, en raison sans doute de la banalité même du sujet, qui rend les personnages très présents, ces trois nouvelles se ressemblent curieusement : même décor d'une grande ville américaine anonyme, mêmes personnages de joyeux drilles dégoûtés de la vie et qui traînent dans les bars, les parties, les réceptions. Il règne dans ces trois textes un climat de film noir des années 50 (c'est d'ailleurs la date de conception des nouvelles) qui leur donne une unité frappante et fait d'eux un deuxième recueil à l'intérieur du recueil.

Voilà donc ce qu'on peut brièvement dire d'un volume qui est comme un bon plat réchauffé : on ne peut guère demander à ceux qui l'ont déjà goûté en tranches séparées d'y revenir, mais il peut figurer honorablement dans la bibliothèque des tard venus à la SF.

Denis PHILIPPE

Le temps sauvage : Marabout, série « Science-Fiction », n° 377.

L'HORREUR TOMBÉE DU CIEL par Robert Clauzel

Sous ce titre lovecraftien, Robert Clauzel a écrit un roman qui renoue effectivement avec Lovecraft (lutte contre des entités démoniaques) mais surtout, et plus modestement, avec ses pairs (ou pères) du Fleuve Noir, Richard-Bessière et Jimmy Guieu. En effet, *L'horreur tombée du ciel* ne nous transporte pas loin dans l'espace et dans le temps, à l'occasion de batailles ou d'espionnage stellaires, comme c'est trop souvent le cas désormais dans les monotones productions de la maison.

L'horreur tombée du ciel est situé de nos jours, dans un coin de la province française, et ne met pes en scène des surhommes mais un architecte, des savants, des militaires, qui se trouvent confrontés à une menace inconnue. Ce décor sage et très situé permet une certaine incarnation de l'aventure, nous la rend plus présente, plus crédible, et le réflexe de projection, d'identification, peut jouer. Naturellement, le schéma n'a rien d'original : un jeune architecte, Germain Laurent, est le témoin d'un phénomène céleste bizarre et se heurte à l'incrédulité des gens, jusqu'au jour où des cellules énigmatiques, dont le contact est mortel, apparaissent dans un champ, se mettent à proliférer, à s'assembler, à grossir, pour former une entité maléfique qui menace l'équilibre de la Terre tout entière : le Cosmozoaire...

Mais cette banalité (voulue ou non) n'est pas à prendre dans un sens restrictif, car elle nous plonge au contraire dans un terrain familier que nous retrouvons avec plaisir : celui des films de science-fiction de série B, comme par exemple *Le monstre* de Val Guest ou *Tarantula* et *Le météore de la nuit* de Jack Arnold. Tout vient, en effet, dans le roman de Robert Clauzel, rappeler des séquences ou des constantes de ces productions qui faisaient nos délices amusées dans les années 50 : l'atterrissage de la « chose » mystérieuse ; l'incrédulité de la police devant le récit du témoin ; les morts mystérieuses et horrifiques qui s'accumulent ; le « héros » de fortune (ici un architecte) qui prend une place privilégiée, aux côtés des savants, dans la lutte contre la chose ; l'intervention de l'armée, naturellement impuissante...

Tout cela fleure donc le souvenir un peu fané, respire une nostalgie de bon aloi. La deuxième partie du livre est un peu plus décevante, qui met en scène des extra-terrestres de la planète Gremchka (déjà présents dans un roman précédent de l'auteur), lesquels viennent débarrasser notre planète de la menace d'outre - ciel. La panique planétaire de la fin est assez pâlotte (comme dans un film de série B, encore : par manque de figuration sans doute...), et on se demande pourquoi la Terre se refroidit, alors que la présence du Cosmozoaire entraîne le système solaire tout entier vers une autre région de l'espace ; ç'aurait été la Terre seule, ç'eût été plus logique...

Dans un avertissement au lecteur, et vers la fin du livre, Robert Clauzel nous prévient que celui-ci est le premier maillon d'une chaîne ou le fragment d'un puzzle, auquel devront s'assembler de multiples autres aventures qui mèneront l'Humanité à « *la Connaissance définitive, l'Essence, la Nature, l'Origine, la Raison même de toute Chose* ».

Voilà un bien vaste programme, et bien ambitieux. Il faudra à Robert Clauzel de la patience et du talent pour le mener à bien dans le cadre du Fleuve Noir. On est en tout cas assuré que de nombreuses « suites » sont en préparation, qui vont peut-être voir Clauzel quitter le quotidien pour le métaphysique : la chute de son roman, où Germain avoue avoir senti flotter autour du Cosmozoaire « *une étrange odeur de soufre* », nous fait délibérément entrevoir d'infernales élucidations...

En attendant, résumons-nous en disant que *L'horreur tombée du ciel* nous a bien amusé. C'est déjà beaucoup !

Denis PHILIPPE

L'horreur tombée du ciel par Robert Clauzel : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n° 455.

LA VOIX QUI VENAIT D'AILLEURS par Jimmy Guieu
CONCERTO POUR L'INCONNU (OPUS 71) par Richard-Bessière

Il est plaisant de présenter dans la même critique le dernier Guieu et le dernier Bessière, respectivement leur 58e et 71e ouvrage dans la collection, et qui faisaient partie de la même livraison du Fleuve Noir. Non que ces deux romans aient, par ailleurs, des points de convergence bien précis. Il s'agit bien dans les deux livres d'une rencontre plus ou moins belliqueuse entre des Terriens de notre époque et des extraterrestres, mais l'analogie s'arrête là. Ce qu'il était plus tentant de faire, c'était de choisir, dans la production énorme et constante de ces deux auteurs, deux ouvrages presque au hasard, afin de voir de quelle manière ils évoluent, où ils en sont de leur thématique ou de leur stylistique.

Dans la science-fiction française, où il est de bon ton de célébrer le génie d'auteurs qui n'écrivent plus ou dont la production se monte à quelques nouvelles (je précise que je ne vise personne, ne veux attaquer ni vexer personne !), Richard-Bessière et Jimmy Guieu sont des personnages presque mythiques, dont il serait vain de nier l'importance. La première apparition de Richard-Bessière *(Les conquérants de l'univers)* marqua aussi la naissance de la collection « Anticipation », puisque son premier roman publié portait le numéro un de la série ; Guieu suivit très vite, avec le numéro 5 *(Le pionnier de l'atome)*. C'était en 1951, il y a juste vingt ans de cela ! Combien de lecteurs actuels de *Fiction* connurent ces débuts héroïques ? Pas beaucoup, probablement...

En tout cas, pour les « grands anciens » dont hélas je suis, Guieu et Bessière font figure de compagnons de route, dont nous nous sommes un peu écartés parce que nos préoccupations sont devenues autres, mais qu'il est toujours agréable de revisiter à l'occasion, pour le seul plaisir de savoir qu'ils sont encore là, solides, fidèles au poste. En ce qui concerne leur évolution respective, il semblerait bien (mais ce jugement est peut-être hâtif) que Bessière s'est plutôt amélioré, alors que Guieu a tendance à piétiner. C'est naturellement une opinion de maître d'école... Cependant, délaissant ses intrigues simplistes du début — simples gambades spatiales — Richard-Bessière est devenu, au cours des ans, de plus en plus sophistiqué, jouant avec les paradoxes temporels, les dimensions à x prolongements et les « choses » venues d'ailleurs, nous donnant, sur un ton badin, une SF dont il faut bien reconnaître que sa force première est l'imagination. Le revers de la médaille est que notre auteur ne sait pas (ou ne veut pas, ou ne prend pas le temps de...) donner un peu d'épaisseur à ses romans, qui pèchent en général par leur minceur et la sécheresse de leur développement : dans le pire des cas, Bessière ne semble nous livrer que le canevas d'une histoire à faire.

Jimmy Guieu, au contraire, nous distraya à ses débuts par des space-operas *(Au-delà de l'infini* et ses suites) ou des « time-operas » *(Univers parallèles* et la suite) vivants, décontractés, pleins de péripéties et de rebondissements. Et puis notre homme, sans se départir de cet humour bon enfant mais un peu laborieux qui le caractérise, s'est mis à insérer dans le tissu de ses romans tout le fatras de ses préoccupations parascientifiques : les soucoupes volantes, les « grands ancêtres », les continents disparus, etc. Et cela à grands renforts de citations, de références, de pointes lancées aux « savants officiels ». Sans vouloir engager un débat sur le fond du problème (et tout en soulignant l'originalité du processus créatif de Guieu, qui part de faits réels, ou supposés tels, pour tramer ses romans d'imagination), force nous est de reconnaître que les « Anticipation » de l'auteur se sont comme sclérosés, l'imaginaire se trouvant alors par trop bridé par une prétendue réalité préexistante.

Depuis que Jimmy Guieu a mis au monde son nouveau héros Gilles Novak, « reporter de l'étrange », le canevas de ses romans ne change plus guère et se déroule en trois parties immuables : 1) Novak enquête sur des faits inexpliqués ; 2) il prend contact avec les entités extraterrestres ou « infraterrestres » qui sont à l'origine des manifestations ; 3) il les aide à résoudre un conflit interne, qui se termine, grâce au Terrien, par la victoire des bons sur les méchants...

Tel peut être résumé *La voix qui venait d'ailleurs*, sans qu'il soit besoin d'ajouter quoi que ce soit. On peut signaler toutefois cette curiosité : le roman débute par un cocktail où se trouve réuni le « Tout-Paris de l'insolite » (et de la SF), en l'occurrence Robert Charroux, Claude Seignolle, Maurice Limat, etc. Ce clin d'œil à ses amis est ma foi sympathique de la part d'un auteur chaleureux, et quelque peu mondain aussi : on boit toujours force *drinks* chez lui, et la douce amie de Novak répond au prénom très *in* de Régine...

Il est bon enfin, pour en terminer (provisoirement) avec Jimmy Guieu, de signaler que les bluettes un peu pesantes dont il a l'habitude de corser (?) ses romans ont franchi un pas où la morale traditionnelle a pris un rude coup. Alors qu'il y a quelques années, héros et héroïnes ne dépassaient pas le stade des étreintes sportives et des joyeux baisers, il s'avère maintenant qu'on va (discrètement) au lit dès que le coup de foudre a dessillé les corps ardents des jeunes et beaux découvreurs d'étrange. Cela ne va pas sans précautions oratoires dignes du pas de charge d'un éléphant centenaire, mais quoi !... il faut bien écrire avec son temps.

Le cas de Richard-Bessière est plus complexe. Mais peut-être faut-il chercher les causes de la diversité des romans publiés sous ce patronyme dans le fait que Richard-Bessière est « deux » (et peut-être même plus...), comme jadis Jean-Gaston Vandel, retourné hélas, et depuis bien longtemps, au sein de Paul Kenny. On trouve en effet chez lui deux lignes bien distinctes. La première est liée au destin fantasque du trio Sydney Gordon, sa fiancée (puis femme) Margareth, et son ami Archibald Brent, qui ne cessent de vivre des aventures plus farfelues les unes que les autres. La seconde, plus grave, décrit de sombres épopées qui se refusent souvent les facilités du happy end ; c'est à cette deuxième manière (où l'on trouve par exemple *Planète de mort*, *Les jardins de l'apocalypse* ou, plus récemment, *Cette lueur qui venait des ténèbres)* que se rattache *Concerto pour l'inconnu*.

Ce roman est, paraît-il, construit comme une symphonie, dont il respecte les mouvements et les règles ; chaque chapitre est en effet intitué *Agitato*, *Largo*, etc. et, selon une manie récente de l'auteur, il est introduit par une préface due cette fois au chef d'orchestre Léopold Kovarski, qui nous explique que l'œuvre est wagnérienne, qu'elle est menée par un « chef d'orchestre » — en l'occurrence le narrateur — et qu'il était bien nécessaire d'être à la fois écrivain et musicien (ce qui est le cas de Richard, ou de Bessière) pour pouvoir l'écrire.

J'avoue que toutes ses subtilités m'ont dépassé. J'y verrais volontiers une coquetterie un peu vaine mais, n'étant pas de la partie, je préfère laisser la conclusion aux lecteurs musiciens, qui trouveront peut-être les beautés cachées entre les lignes et sous les portées. Cela dit sans honte, le roman est agréable à lire et, si l'on excepte le dernier quart, il serait tout aussi à sa place dans la série « Angoisse », puisque les attaquants extraterrestres dont il est question ne se manifestent longtemps que sous la forme d'hallucinations (musique inquiétante, main rampante) et d'une pluie verte qui sème sur la Terre entière les germes d'une maladie mortelle.

Pour nous conter son histoire, Bessière (ou Richard) a essayé d'utiliser une prosodie plus libre (plus musicale ?) que d'ordinaire, ce qui nous vaut des passages pointillistes en phrases ultracourtes, et même deux pages entières où l'auteur, tel un Joyce au petit pied, a carrément supprimé toute ponctuation. Ces efforts pourraient faire sourire, s'ils ne marquaient au contraire une sympathique tentative d'introduire un peu de « littérature » (comme on met de la moutarde dans sa mayonnaise) dans une collection grand public.

Mais qu'on me comprenne bien : s'il me p a r a î t difficile de recommander *Concerto pour l'inconnu* (au mieux passable) ou *La voix qui venait d'ailleurs* (bien terne) au lecteur moyen de *Fiction*, il ne sera pas non plus question d'écraser ces deux ouvrages (et surtout ces deux auteurs) sous les sarcasmes confortables de l'intellectuel averti. Par son tirage, la collection « Anticipation » fait de loin la plus forte vente de science-fiction en France. C'est donc que des gens l'achètent, et s'ils l'achètent, c'est qu'ils la trouvent à leur goût. Cette collection a une place bien à elle et remplit un but bien précis : aux adolescents, elle permettra d'accéder à des

ouvrages plus difficiles ; à ceux dont le niveau d'instruction ne permet pas d'accéder à van Vogt ou à Dick (et peut-être serait-il bon de préciser que personne n'est responsable de l'instruction que, toute sélection faite, on lui octroit), elle suffit à donner une ration mensuelle de SF dont le « niveau » culturel n'a plus à être mesuré.

On aura donc compris que Richard-Bessière et Jimmy Guieu peuvent se passer de notre avis. Car il est bien possible qu'ils nous enterrent !

Denis PHILIPPE

La voix qui venait d'ailleurs par Jimmy Guieu et **Concerto pour l'inconnu (opus 71)** par Richard-Bessière : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n[os] 459 et 460.

QUESTION DE POIDS par Hal Clement

Soit Mesklin, planète étrangère que caractérisent de monstrueuses proportions (70 000 kilomètres à l'équateur), une atmosphère à base d'hydrogène, des mers de méthane, une prodigieuse vitesse de rotation (un jour n'y dure que dix-huit minutes terrestres) et surtout une effrayante pesanteur (3 fois celle de la Terre à l'équateur, 900 fois au pôle). *Soit* une expédition terrienne chargée de récupérer les renseignements qu'une sonde envoyée au pôle Sud s'obstine à garder pour elle. *Sachant* que les Terriens ne disposent pas d'un nullifieur de gravité et qu'un équipage de naturels prend ses quartiers d'hiver aux alentours de l'équateur, *comment* la sonde pourra-t-elle livrer ses secrets ? Tel est le problème que le professeur de physique à l'Université de Cambridge qui écrit sous le pseudonyme de Hal Clement s'amusa un beau jour à proposer à son ingéniosité. Sa résolution fit l'objet d'une longue copie qui fut publiée par *Astounding* au cours de l'année 1953 : c'était *Mission of gravity*, devenu pour nous *Question de poids*.

Dans ces conditions, jamais la tâche du critique n'a été aussi proche de celle d'un examinateur corrigeant un devoir — ce qui revient à signaler à quel point elle peut être exaltante. Cependant, faute de pouvoir mettre des annotations en marge, je me contenterai des appréciations et laisserai tomber la note chiffrée en dépit de sa récente remise en vigueur.

En tant que dissertation technologique, *Question de poids* ne saurait être pris en défaut. Le récit commence au moment où une partie du problème, et non la moindre, est déjà résolue : dans la région équatoriale, le seul endroit de Mesklin qui soit accessible aux hommes, un éclaireur terrien est entré en contact avec les Mesklinites à l'escale et a persuadé leur chef de se mettre au service de l'expédition. Comment cet éclaireur a pu repérer une chenille de quarante-cinq centimètres de long sur cinq de largeur au milieu d'une végétation exubérante, l'identifier comme créature intelligente et surtout lui apprendre un anglais parfaitement châtié ? Nous ne le saurons jamais exactement, mais c'est la seule facilité que s'est offerte l'auteur. Par la suite, rien ne nous est épargné de la façon dont les Mesklinites, passés au premier plan de la narration, viennent à bout de plusieurs milliers de kilomètres semés d'embûches. Qu'il s'agisse de descendre d'une falaise, d'en escalader une autre, de s'orienter, de se ravitailler, d'échapper aux pièges que leur tendent des congénères peu hospitaliers, les valeureux petits voyageurs, aidés par les conseils radiodiffusés des Terriens, surmontent chaque difficulté à la satisfaction de la raison scientifique. Le plaisir du lecteur y trouve-t-il son compte ? C'est, si je puis dire, une question de goût. Personnellement, les exercices d'école entrelardés de cours de physique, de chimie, de mécanique, d'astronomie, etc, et les univers exotiques qui ne trouvent leur consistance que dans une projection rigoureuse des

données de la réalité (1) ont le don de m'assommer, mais la SF a le droit de revêtir un tel aspect et, comme le dit Confucius, ce n'est pas parce qu'on n'aime pas ça qu'il faut en dégoûter les autres...

En tant qu'œuvre littéraire — rappelons que nous sommes censés lire un roman — *Question de poids* se révèle par contre d'une médiocrité qui risque de surprendre les habitués de la collection « Ailleurs et Demain ». Poésie : néant, à moins que l'on ne décèle un puissant symbole dans la confrontation d'une race qui rampe et d'une race qui vole. Thématique secondaire : néant, à part un couplet final sur les bienfaits et la difficulté de la connaissance, les précautions qu'exige son utilisation, et la possibilité d'une coopération fructueuse entre des êtres que tout semble opposer. Psychologie... Celle des Mesklinites se borne à leur crainte de voir le ciel leur tomber sur la tête ; par ailleurs, leurs processus mentaux et la hiérarchie qui règne sur leur petit navire n'ont rien que de très britannique. Ne parlons pas de celle des Terriens : ils se contentent tantôt d'avoir le moral, tantôt de ne pas l'avoir. En tout cas, tout ce monde s'accorde à fournir un modèle de conscience professionnelle. C'est dire qu'à côté d'Hal Clement, Isaac Asimov peut être considéré comme un écrivain d'un romantisme échevelé.

Sans doute ces pauvretés seraient-elles excusables du point de vue de Henri Baudin qui, dans *La science-fiction : un univers en expansion* (2), admet que « *la SF réduite à une sorte d'anticipation technique nous attache plus à des objets et à des actions qu'aux personnages* ». Encore faut-il, comme il le reconnaît lui-même, que « *l'invention narrative* » vienne colorer « *l'appareil pseudo-scientifique* ». Las ! ce n'est pas par ce biais qu'il faut compter sauver in extremis *Question de poids* : la moindre péripétie est diluée sur des pages et des pages ; les coups de théâtre sont grossièrement téléphonés ; chaque épisode s'intègre dans une structure primaire qui consiste à enregistrer méthodiquement les étapes du travail de Romain abattu par ces pauvres Mesklinites.

Je ne voudrais pas trop insister, mais il a encore fallu que ce livre soit traduit par un Pierre Versins et une Martine Renaud en totale méforme — à moins que l'intérêt du récit ne leur ait point donné le goût de le servir. Passe encore qu'ils rendent l'anglais idiomatique des Mesklinites dans un français d'académicien et fassent ainsi ressortir le ridicule des conversations : c'est de la fidélité ; passe encore que bien des phrases soient d'une lourdeur peu commune : c'est dans le ton du livre ; mais qu'il y ait ici et là de bonnes grosses fautes de français : voilà qui est plus regrettable.

On reste donc perplexe sur les motifs qui ont poussé notre ami Gérard Klein à sélectionner cet ouvrage dans une collection que l'on croyait exclusivement réservée à un public adulte. Une consolation : à ce piège sournois ne se laissera certainement pas prendre l'amateur averti qui a déjà pratiqué Hal Clement à travers un autre roman à bestioles de triste mémoire (*Le microbe détective*, Rayon Fantastique), un recueil de nouvelles soporifiques (*Grains de sable*, Présence du Futur), et un mini-roman qui délaye une idée bien mince sur soixante-cinq pages mortellement ennuyeuses (*La planète verte*, Galaxie n° 73).

Quand on songe que *Mission of gravity* est considéré par le public anglo-saxon comme l'œuvre maîtresse de Hal Clement, un dernier mot s'impose, adressé cette fois au responsable du C.L.A. qui s'apprête à publier *deux* autres romans de cet auteur : PITIE !

Jacques CHAMBON

(1) Dans un article paru dans **Astounding** au mois de juin 1953, **Whirl'gig world**, Clement explique comment Meskiin est la transposition d'une super-planète de la constellation du Cygne découverte en 1943 par le Pr. K. Aa. Strand.

(2) Livre modeste mais intelligent et sympathique publié dans la collection « Bordas connaissance/information ».

Question de poids (Mission of gravity) par Hal Clement : Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».

Théâtre

LE REGARD DU SOURD de Robert Wilson

Imaginez qu'un tableau de Delvaux s'anime sous vos yeux. Imaginez par exemple une vaste plaine bornée par un ciel aux reflets de métal oxydé, que traversent avec lenteur des boules d'herbes. Dans un fauteuil, une jeune femme immobile, en robe noire, un corbeau figé sur le poing gauche et un oiseau fragile prisonnier de sa main droite. Au loin, un homme court en vêtement de sport avec la régularité métronomique du coureur de fond. Comme un astre, une chaise tournoie au firmament. Une tortue géante traverse avec lenteur la scène. A mi-chemin, elle laisse échapper de sa gueule béante une pomme verte qui, défiant la pesanteur, remonte vers les cintres en suivant une trajectoire rectiligne inclinée de 60° sur l'horizon. Plus tard, une grenouille plus grande qu'un homme préside un banquet silencieux. Trois hommes, dont un aveugle, mènent autour d'un échiquier une partie aux règles inconnues avec des pièces géométriques qui dansent un ballet sans jamais se laisser prendre.

Quoi que je puisse décrire, quoi que vous imaginiez, nous resterons très en deçà de l'extraordinaire spectacle écrit et mis en scène par Robert Wilson — « écrit » bien que tout ou presque se déroule dans le silence, et composé plutôt que « mis en scène », avec un soin méticuleux, un sens extrême du temps. Cette symphonie pour l'œil dure quatre heures, entrecoupées, il est vrai, de trois entractes peut-être techniquement nécessaires mais finalement nuisibles à la concentration. Pendant ces quatre heures, pas une seconde d'ennui, pas un instant de fatigue. J'en aurais redemandé. Et cela bien que cet office se déroule à l'écart de toute action, de toute intrigue, de toute progression dramatique. Des images évoluent, s'enchaînent, mais sans que leur relation soit jamais dictée par aucune fonction décelable. Les symboles qui s'étalent à plaisir sont sans aucun doute trompeusement significatifs, et celui qui s'évertue à les déchiffrer met en œuvre une forme de répression. Car jamais spectacle n'a été plus indéchiffrable que celui-là. Il place sciemment en face d'un défi impossible l'analyste le plus retors, le structuraliste le plus pervers. D'un certain côté, il assène le coup le plus décisif qui se puisse rêver à ce que Topor appelait un jour devant moi le côté « flic et pion » de la critique. Privé radicalement de la rassurante possibilité de décrire, de résumer, d'expliquer et de réduire, le conscient s'en trouve contraint à l'admiration béate et à l'anesthésie. Car ce n'est pas à la conscience du spectateur que s'adresse Robert Wilson, mais aussi directement qu'il est possible à son inconscient.

Ce sont les rêves d'un autre qui se trouvent objectivés sur la scène. Ou plutôt une bonne représentation des rêves d'un autre. Ainsi, dans nos propres rêves sommes-nous ce sourd qui assiste aux projections de son incons-

cient (et y participe le cas échéant) sans entendre ce que par là son inconscient lui dit réellement. A ce point, il est prudent de se souvenir qu'un rêve ne peut être analysé, en bonne théorie psychanalytique, que par le rêveur lui-même qui, seul, peut entreprendre de reconstituer la trame des associations. Aussi bien toute analyse du contenu du spectacle de Robert Wilson ne peut guère être que l'analyse des associations provoquées chez le spectateur en mal d'analyse par le spectacle lui-même. En d'autres termes, il y a pratiquement autant de versions « vues » de la pièce que de spectateurs.

Par le truchement de cet onirisme, les relations entre **Le regard du sourd** et le fantastique moderne sont trop évidentes pour qu'il soit utile d'y insister. Une autre question se pose. Le théâtre sans texte présent est-il le (ou un des) théâtre(s) de l'avenir ? L'innovation est telle qu'on est tenté, dans un premier mouvement, de le croire. Puis, dans un second mouvement, conduit à rejeter, sinon à redouter cette hypothèse. Car, par son succès même, l'ouverture de Wilson risque surtout de susciter, au travers des admirations, des imitations. Rien ne peut sembler plus facile à refaire. Rien n'est sans doute plus difficile à réussir. Si Wilson inaugure bien une nouvelle ère du théâtre, il faudra des années, peut-être des décennies, avant que son apport soit convenablement interprété et intégré à la culture scénique. Mais il est déjà possible de souligner que, dans le combat hier apparemment sans espoir qui oppose la scène à l'écran, Robert Wilson a complètement renversé les données. Il me paraît difficile d'imaginer qu'on puisse à l'écran rendre cette présence de l'inhabituel. La présence physique des acteurs, progressivement réduite au niveau d'une aimable convention héritée d'un passé prétechnologique, recouvre ici sa pleine efficacité. Mais ce qu'elle porte, par un singulier retour des choses, c'est de l'inhumain ou, pour emprunter à Audiberti un mot moins sujet à malentendu, c'est de l'abhumain. Au lieu de se signifier comme humains avec leurs petites continuités, leurs petits drames, leurs petites âmes, les acteurs du **Regard du sourd** se présentent comme objets, comme éléments d'un univers peut-être inintelligible. On comprend de ce fait la portée beaucoup plus radicale du théâtre de Wilson que celle des essais de Julian Beck et de Judith Malina. Comme ses prédécesseurs, comme Ionesco ou même Beckett, le Living Theater demeure profondément attaché à l'humanisme. Il cherche à exprimer — parfois par le prêche — des valeurs humaines ou à tout le moins, sur un mode romantique, la regrettable absence de ces valeurs. Le théâtre de Wilson, lui, est radicalement à côté de ces questions morales ou métaphysiques, au point que certains pourraient, au terme d'une réflexion un peu courte, lui reprocher d'être désengagé. La seule question métaphysique qu'il pose à son spectateur, mais de façon muette, par sa seule présence, est celle de l'existence de ce spectacle, de son pourquoi, de ses raisons, de son origine.

D'une certaine manière, la rupture qu'introduit dans le théâtre **Le regard du sourd** me paraît aussi considérable que celle opérée dans le cinéma par le film de Kubrick, **2001**. Il y a un avant et il y a un après. Plus rien n'est tout à fait semblable après qu'avant et il n'est plus possible de refaire les mêmes choses. Le rapprochement n'est pas tout à fait fortuit : d'un côté, les deux œuvres ont profondément renouvelé l'esthétique de leurs genres respectifs, tout en empruntant largement leurs éléments à des traditions bien constituées ; de l'autre, elles s'embarquent toutes les deux sur l'océan de l'abhumain, de ce qui est extérieur aux limites reconnues, clairement, consciemment, socialement dessinées de l'homme. Toutes les deux disent nettement, par le silence et par le mépris, que

les petits problèmes humains qui ont fait les choux gras des dramaturges pendant quelques millénaires sont de l'ordre du dérisoire. Toutes deux enfin, encore que de façon très différente, introduisent à une perception nouvelle du temps.

Une rupture de cette ampleur ne peut être que le signe d'un bouleversement social gigantesque qui s'opère probablement surtout dans la direction où l'on n'a pas l'habitude de regarder. Si l'on admet, comme font la plupart des historiens, que le théâtre de passions ou encore de boulevard est intimement lié à la conception bourgeoise de l'art et de la vie (dont les grandes spécialités, exprimées en termes peu nobles, sont le ragot et la réduction à l'utilité pour soi), et si l'on considère la distance qui sépare le théâtre de Wilson du vaudeville ou le film de Kubrick de la comédie américaine, on est bien obligé de croire à une mutation dont l'aspect culturel n'est que la surface visible.

D'aucuns ont essayé de se débarrasser un peu facilement de cette inquiétante suggestion en rattachant Wilson au surréalisme, et au fond de se rassurer en affirmant qu'on avait déjà vu ça. Superficiellement, ils ont peut-être raison. Mais, outre que j'ignore tout à fait ce que pensent du **Regard du sourd** les surréalistes orphelins et dispersés, et que je doute qu'ils y reconnaissent leur postérité, cette filiation me paraît bien ambiguë. Pourquoi ne pas relier alors directement Wilson au théâtre et aux romans de Raymond Roussel, voire aux compositions de Jérôme Bosch ? Je pense que, si Wilson et les surréalistes ont pioché dans la même veine que Roussel et Bosch, **Le regard du sourd** ne s'explique pas par la seule tradition surréaliste. Pas plus que la peinture de Delvaux.

Sans doute est-il injuste enfin d'accorder à Robert Wilson exclusivement tout le crédit de cette réalisation. Les acteurs, étonnants, sublimes dans cette abnégation qu'exige l'abhumanité de leur rôle, seraient pour partie, selon la rumeur publique, des malades mentaux. Légende morbide ou tentative thérapeutique ? Peu importe. Les décors méritent par leur perfection quasi picturale une mention particulière. Un immense rideau de scène qui porte en trompe-l'œil l'image d'un mur vérolé pourrait figurer dans la collection d'un musée d'art moderne.

Mon seul regret est aujourd'hui d'avoir manqué **Prologue**, autre œuvre de Robert Wilson qui entretient certains rapports avec **Le regard du sourd** et qui était jouée, hélas, uniquement dans l'après-midi au Théâtre des Ambassadeurs, récemment rénové par Cardin. J'espère qu'il vous sera donné, comme à moi, de voir ou de revoir l'extraordinaire spectacle mis en scène par Robert Wilson et interprété par The Byrd Hoffman School of Byrds.

Gérard KLEIN

Le regard du sourd, spectacle en 4 actes, écrit et réalisé par Robert Wilson : Théâtre de la Musique, Paris.
